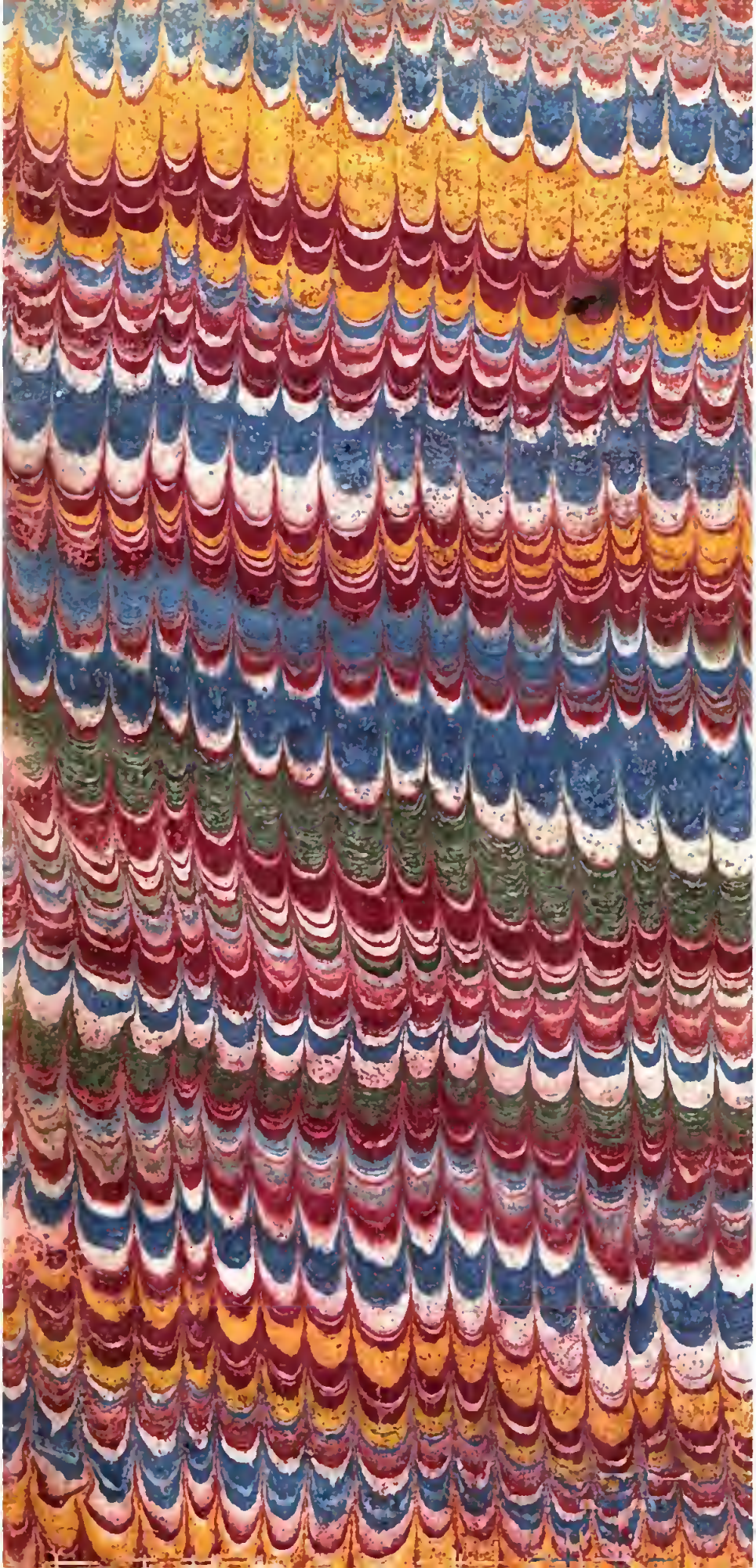
5
5
569
ECA .NAZIONALE
ALE - FIRENZE



HISTOIRE
DE
SANCHO PANSA
ALCADE
DE BLANDANDA.
TOME SIXIEME.

HISTOIRE
DE
SANCHO PANSA
ALCADE
DE BLANDANDA,

Servant de ſixiéme & dernier Volume à la ſuite nouvelle des Avantures de Don Quichotte.

TOME SIXIEME.

A PARIS,
Chez DAVID, Pere, Quai des Auguſtins, à la Providence & au Roi David.

M. DCC. XLI.
AVEC PRIVILEGE DU ROI.

B.5.5.569

TABLE

DES CHAPITRES contenus au ſixiéme Volume.

CHAPITRE PREMIER.

QUI contient pluſieurs choſes eſſentielles à l'intelligence de tout le Livre. Page 1

CHAP. II. *Entretien de Sancho avec ſa femme. Autre entretien avec ſon Compere Celial. Son départ pour Blandanda, & les avantures qu'il eut par le chemin.* 19

CHAP. III. *Sancho fait une trouvaille en ſe promenant. Ce qui lui arrive en partant de ce lieu, & en arrivant à Blandanda.* 46

CHAP. IV. *Converſation du Comte & de Sancho, au ſujet de certaines maximes de civilité ou bienſéance.* 68

CHAP. V. *Converſation du Comte avec ſa Femme au ſujet de Sancho ; raiſonnement de Sancho ſur ſa trouvaille, & ce qui ſe trouva dans la culotte. Jugement de Sancho ſur une Competence.* 90

CHAP. VI. *Pluſieurs Jugemens de Sancho.* 109

CHAP. VII. *Hiſtoire de Waldrade & du ſoi-diſant Chevalier de Fuente, que l'on nommoit dans ſon Pays Pedro Labrador.* 132

CHAP. VIII. *Suite du précédent.* 162

CHAP. IX. *Induſtrie de Sancho pour couvrir une impertinence. Suite de ſes Jugemens.* 183

CHAP. X. *Hiſtoire des amours de Sancho, & de Thereſe Guttiere ſa femme.* 200

CHAP. XI. *Suite de l'Hiſtoire des amours de Sancho Panſa, & de Thereſe Guttiere ſa femme.* 228

CHAP. XII. *Recit que fait Sancho de ſon prétendu eſclavage, & des avantures qu'il invente ſur ce ſujet.* 245

CHAP. XIII. *Moyens que l'on employe pour obliger Sancho de quitter ſa Commiſſion.* 269

CHAP. XIV. *Fuite de Sancho de chez ſon Gendre ; il s'égare deux fois dans un bois ; ſa rencontre d'un Charbonnier avec qui il paſſe la nuit.* 297

CHAP. XV. *Recit que fait Sancho de ſon avanture ; le Charbonnier prend de là occaſion de raconter auſſi ſon Hiſtoire.* 315

CHAP. XVI. *Rencontre que fait Sancho de Voleurs & d'Archers. Hiſtoire de Clemence & de Carlos.* 334

CHAP. XVII. *Suite de l'Hiſtoire de Clemence & de Carlos.* 361

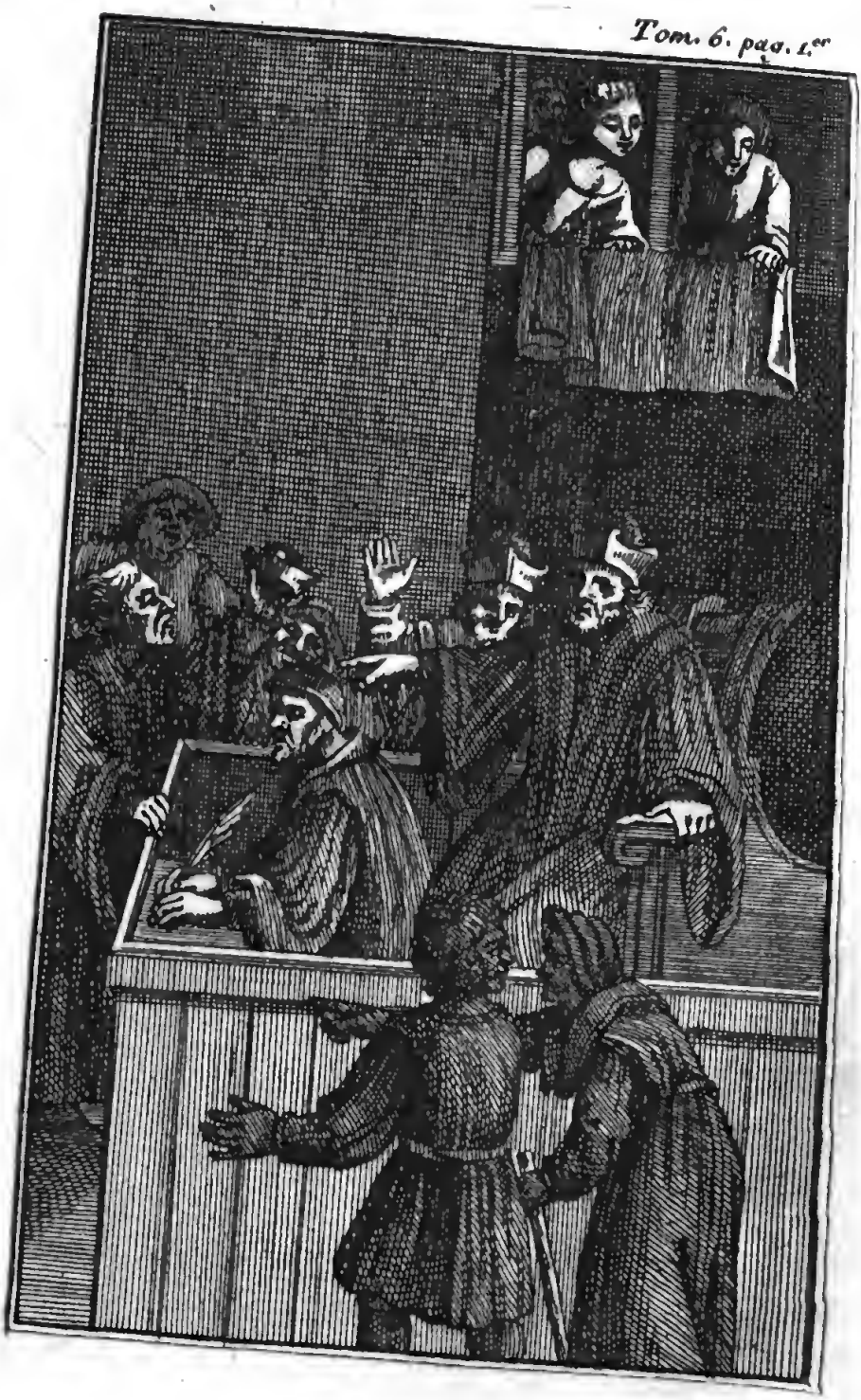
CHAP. XVIII. *Plaiſanteries de Sancho ſur ſes avantures paſſées. Suite & fin de l'Hiſtoire de Carlos & de Clemence, arrivée au Toboſo.* 391

CHAP. XIX. *Arrivée de Sancho à ſa maiſon. Ce qui ſe paſſa entre lui & ſa femme.* 413

Fin de la Table des Chapitres du ſixiéme & dernier Volume.

SANCHO

Tom. 6. pag. 1.er



SANCHO PANSA
ALCADE
DE BLANDANDA.

Dernier Volume de la ſuite nouvelle de l'Hiſtoire & des Avantures de Don Quichotte de la Manche.

CHAPITRE PREMIER.

Qui contient pluſieurs choſes eſſentielles à l'intelligence de tout le livre.

DON Henriquez n'étoit qu'un Cadet de Nobleſſe, que le peu de bien qu'il avoit à eſpérer avoit obligé de ſe mettre au ſervice en qualité de volontaire. Mais il devint dans la ſuite par la mort de

ſon Frere aîné l'unique Héritier de la Terre de Blandanda. Il la trouva déja embarraſſée de dettes & fut encore obligé de faire des emprunts pour paroître avec honneur dans le poſte qu'il avoit acquis, ou plûtôt mérité par ſes ſervices & ſes belles actions ; & lorſqu'il devoit en être le maître par le droit de ſucceſſion, il vit tout-à-coup les Créanciers de ſon Frere, & les ſiens fondre deſſus ; mais enfin il fut aſſez heureux de les en chaſſer comme on l'a pû voir ci-devant, & il en prit le titre & la qualité en ſe mariant.

Il y fut en triomphe avec ſon épouſe, & bien tôt ils donnerent toute leur application & leurs ſoins à la rétablir, & relever les ruines affreuſes, qui ſont preſques toujours les ſuites funeſtes des Biens décretés.

Il y avoit déja près d'un an, que le Comte de Blandanda étoit paiſible poſſeſſeur de ſa terre, lorſque l'Alcade vint à mourir, la Juriſdiction eſt aſſez belle, & aſſez étendue, le poſte fut bien-tôt recherché, & pluſieurs perſonnes emploiérent ce qu'elles avoient de crédit

auprès du Comte pour l'obtenir.

Comme on déliberoit ſur le choix de celui qu'on devoit recevoir pour remplir le Siege vacant ; Sancha ou ſi vous l'aimez mieux la Comteſſe de Blandanda propoſa à ſon mari, Sancho ſon Pere, elle ne manqua pas de faire valoir ſa capacité, & de la prouver par le gouvernement qu'il avoit occupé, & dont tout le monde rendoit un témoignage avantageux en ſa faveur.

Le Comte ſon époux ſçavoit bien à quoi il s'en devoit tenir ſur ce ſujet, mais le deſir qu'il avoit de faire paroître un Beau-pere, juſques là inconnu de toute ſa Province, & de le produire revêtu de quelque dignité, qui pût lui donner un relief dans le monde, lui fit écouter la propoſition de ſa femme, & il auroit d'abord acquieſcé à la choſe, ſi l'incapacité du ſujet ne l'eût retenu. Son embarras étoit d'autant plus grand, qu'il ne pouvoit ſe conſulter qu'à lui-même, ou tout au plus à ſa femme ſur une choſe qui demandoit le ſecret ; il s'agiſſoit de rendre Sancho capable d'exercer, ou trouver le

moyen de ſuppléer à ſon ignorance ; il faloit outre cela l'inſtruire ſur le perſonnage emprunté qu'il faloit qu'il jouât en arrivant, pour paroître ce qu'il n'étoit pas, & prévenir les eſprits en ſa faveur ; toutes ces difficultés paroiſſoient ſi grandes, que le Comte n'y trouvant point de tempérament, rejetta pluſieurs fois cette propoſition comme extravagante, & dit même à ſa femme de ne lui en pas parler davantage ; mais comme tout le monde paroiſſoit curieux de connoître la famille de ſon épouſe, qui paſſoit pour une Demoiſelle tombée des nues, il revenoit à raiſonner avec elle un moment après, ſur les expédiens dont on pouvoit ſe ſervir pour donner la commiſſion d'Alcade à ſon Pere, comme un homme déja revêtu d'une qualité de Gouverneur & Juge d'une Seigneurie d'importance ; mais bon Dieu, s'écrioit-il, quel expédient ! un homme qui ne ſçait ni lire ni écrire, dont toutes les manieres ſont triviales, qui démentira par ſa conduite & par ſes paroles tout ce qu'on pourroit dire en ſa faveur, qui lorſqu'il s'agira de parler des

choſes les plus graves & les plus ſérieuſes, nous viendra enfiler une légende de proverbes impertinens, pour moi j'y renonce, & puiſque c'eſt vous qui propoſez la choſe, c'eſt à vous de chercher dans votre imagination les moyens de remédier aux difficultés qui nous arrêtent.

Si vous voulez, lui répondit la Comteſſe, aider de votre autorité l'expédient que je vous propoſerai, la choſe ne vous paroîtra peut-être pas ſi impoſſible; mon Pere n'eſt pas Juriſconſulte, il eſt vrai, mais l'expérience a fait voir qu'il a cependant une pénétration dans certaines choſes, que des Juges plus ſçavans que lui n'ont pas; il ne ſçait ni lire ni écrire, j'en conviens, combien y a-t'il de Juges qui avec la lecture n'en ſont pas plus éclairés ni plus ſçavans; combien en voit-on dans les Provinces qui ne ſont que des vrais phantômes de juges, & qui ſans le ſecours d'une eſpece de ſecrétaire un peu habile qui exerce ſous main pour eux, ſeroient incapables de remplir dignement les devoirs de leurs charges, c'eſt un moyen ce me ſemble contre l'igno-

rance prétendue de mon Pere, donnez-lui un Secrétaire qui ſoit toujours près de lui, qu'il ne juge rien ſans aller aux opinions, que ce ſoit en un mot le Secrétaire qui ſoit le vrai Juge, & que mon Pere le ſoit ſeulement pour l'honneur ? s'il s'agit de lire que le Secrétaire inſtruit, lui prenne le papier ou le livre comme s'il vouloit lui en épargner la peine, s'il faut écrire, tout de même; il y a des queſtions de fait où mon Pere ſera peut-être plus éclairé que le Secrétaire, & le Secrétaire l'aidera dans les queſtions de droit, tout ce que je dis-la, Monſieur, n'eſt-il pas poſſible ? Je conviens, Madame, lui répondit le Comte, que tout ce que vous dites-là n'eſt ni impoſſible ni ſans exemple, mais je crains qu'à l'Audience, il ne lui prenne envie de débiter des proverbes qui feront crever de rire au lieu d'inſpirer du reſpect, & s'il arrive avec cela que ſon ignorance, lui faſſe faire quelque injuſtice criante, on ſe moquera de moi en ſecret, & tout le monde murmurera, du mauvais choix que j'aurai fait.

Avouez, Monſieur, reprit la Comteſſe, que vous êtes ingénieux à vous faire mille difficultés, que vous ne vous faites pas au ſujet des autres qui ſe préſentent, parce que vous êtes prévenu de l'ignorance de mon Pere; car, que demandez-vous, de tous ceux qu'on vous propoſe, eſt-il habile homme, a t'il étudié en Droit, eſt-il Avocat, & voilà tout; vous ne vous informez pas de leur intégrité ni de leurs mœurs; s'ils ne ſont point interreſſés, avares, ſujets au vin, au jeu, & aux autres débauches qui corrompent le cœur & rendent la capacité d'un Juge infructueuſe & inutile, puiſque tous ces vices tendent à rendre le plus habile Juge corruptible.

Si vous ne trouvez pas dans la perſonne de mon Pere cette capacité que vous deſirez, vous y trouverez du moins une certaine équité, qui regne naturellement dans le cœur de tous les hommes, mais que la corruption des mœurs étouffe dans la plûpart; & cette équité eſt bien plus deſirable dans un lieu comme celui-ci, (où il n'y a pas de cauſes qui demandent tant de capacité) que les lumieres

acquiſes par l'étude, dans un ſujet vicieux; n'a-t-on pas été content de lui dans ſon gouvernement, ne reſpecte-t-on pas encore aujourd'hui ſes ordonnances? Car quand vous me direz que ce gouvernement n'étoit qu'un jeu par rapport au Duc & à la Ducheſſe, il fut cependant très-ſérieux par rapport au peuple, puiſque tous ſes jugemens furent executés & on le regréta beaucoup quand on apprit qu'il avoit abandonné le gouvernement.

Enfin les raiſons de la Comteſſe accompagnées de quelques careſſes, perſuadérent le Comte de donner la commiſſion à Sancho, & il ne fut plus queſtion que de la manière dont on le feroit arriver, pour que ſa préſence ne démentît pas l'idée qu'on ſe ſeroit faite de ſa perſonne; on ſçavoit que maître Sancho aimoit fort l'allure de ſon griſon, parce qu'elle avoit quelque rapport avec le caractere lent de l'Ecuyer qui le montoit, & l'on avoit lieu de craindre qu'il n'arrivât ainſi monté à Blandanda; pour prévenir ce chagrin & la honte qu'une entrée auſſi burleſque auroit faite, on écrivit au

Curé de la Roda, afin qu'il l'inſtruiſit de tout ce qu'il devoit faire, ſans lui dire le ſujet de ce voyage.

Le Curé n'eut pas plûtôt reçû la lettre, qu'il manda à Sancho de lui venir parler, & Sancho y fut ſur le champ; il y trouva le Prieur de S. Bertrand qui venoit lui rendre viſite; après les complimens faits de part & d'autre, Sancho impatient prit la parole! Hé bien, dit il au Curé, qu'eſt-ce qu'il y a pour votre ſervice? Votre Gendre, lui répondit le Curé, vous mande d'aller à Blandanda, & voilà tout ce que j'ai à vous dire! Ah par la mardi, reprit Sancho, je me défie quaſi de ce qu'il me veut, ſi c'eſt pour cela, me voilà tout prêt, & mon âne auſſi Dieu merci. Pour votre âne, repartit le Curé on ne le mande pas, & je crois que vous ferez bien de le laiſſer à la maiſon; & par la gernie reprit Sancho, irai je à pied tandis que mon âne ſe donnera des branles dans l'étable, nous ne nous quittons pas comme cela mon âne & moi, car nous nous aimons réciproprement, comme diſoit défunt mon maître! Oh votre maître, repliqua le Curé, ne

vous en déplaise n'a jamais dit, j'en suis sûr, réciproprement mais réciproquement ? Oh par la mardi, Monsieur le Curé, lui dit Sancho, ne faudroit-il pas faire revenir mon maître de l'autre monde, pour sçavoir s'il disoit comme je dis ou comme vous dites, laissons cela & revenons où nous en étions s'il m'en souvient, ne parlois je pas de mon âne ? Tout juste, je disois qu'il faut que je le mene, pour aller où je me doute bien qu'on veut me mener. Où croyez vous, ami Sancho, lui dit le Bachelier qu'on veuille vous mener ? Est-ce qu'il ne vous souvient pas, Monsieur le Bachelier, lui dit Sancho, du legs que défunt mon maître a fait à Don Henriquez, & au Chevalier des Miroirs par son testament, & comme il entend que j'aille aussi avec eux pour les servir & amasser les dépouilles, & je gagerois que c'est pour cela qu'on me mande.

Il étoit vrai que Don Quichotte dans les derniers accès de sa folie, s'étoit imaginé que D. Henriquez étoit Chevalier errant, & que par son testament il l'avoit associé avec le Chevalier

des Miroirs à deſſein qu'ils partageaſſent enſemble l'honneur de conquerir la Barbarie. Ami Sancho, lui dit le Curé, eſt il poſſible que vous ne ſoyez pas encore revenu & détrompé de toutes les rêveries de votre maître, nous pouvons bien dire aujourd'hui que nous n'avons plus de meſures à garder à ſon égard, que ſon Teſtament eſt le dernier monument de ſa folie, & que les legs qu'il y fait ſont l'effet des illuſions dont ſa cervelle étoit remplie. Eh oui ma foi, Monſieur le Curé, lui répondit Sancho, comme vous emmanchez tout cela il n'y a point de votre faute, & ce qu'il a laiſſé à l'Egliſe, & ce qu'il a donné à la gouvernante de Satan, & à ſa Niece, & à moi, eſt ce que tout cela n'a pas été executé; ſont-ce là des dériſions comme vous dites. Comme votre maître reprit, le Curé, n'étoit fou qu'au ſujet de ſa Chevalerie errante, & qu'il étoit homme de bon ſens ſur tout autre ſujet, on a executé les articles du Teſtament qui n'avoient aucun rapport à ſa folie, & qui ont paru juſtes & de bon ſens, mais Sancho mon ami; la conquête

de la Barbarie peut elle être mise en ce rang-là ? pouvez-vous seulement vous imaginer qu'un ou deux hommes revêtus d'une qualité visionaire, comme celle de Chevaliers errans, soient assez hardis, hors d'être fous, pour entreprendre une expédition, où toutes les forces de l'Espagne réunies, ne suffiroient peut-être pas ? avez-vous vû que votre maître ait fait en toute sa vie quelque expédition, qui puisse donner la moindre idée de possibilité à celle ci ? n'a t'il pas au contraire succombé dans toutes les entreprises qu'il a faites ? Voilà qui est fort bien, Monsieur le Curé, reprit Sancho, mais cet Oracle qui a prédit que cela se feroit quand il seroit tems, est-ce une chanson ; Tu es bien simple, ami Sancho, lui dit le Curé en riant, avec ton oracle. Hé bien, Monsieur le Curé, repartit Sancho, il en sera ce qu'il pourra, je ne risquerai rien du mien, mon Gendre & le Chevalier des Miroirs me doivent défrayer, je n'ai pas grand'chose à faire chez moi & ce sera autant de promenade, s'ils entreprennent cette execution, je les sui-

vrai, & nous verrons ce qui en ſera.

Ami Sancho, interrompit le Bachelier, eſt ce que vous ignorez encore que le Chevalier des Miroirs & le Bachelier Sanſon Caraſco ce n'eſt qu'un, & que c'eſt moi-même qui m'étois déguiſé en Chevalier errant pour tâcher de guérir votre Maître. A d'autres, Monſieur le Bachelier, lui dit Sancho, à d'autres; eſt-ce que vous me prenez pour un enfant à qui l'on en fait accroire? je ſçai bien que les Enchanteurs donnérent votre reſſemblance au Chevalier des Miroirs, pour empêcher mon Maître de lui paſſer ſon épée au travers de la gorge; mais je ſçai bien auſſi que dans ce tems-là, vous étiez ici en chair & en os; eh oui ma foi, c'eſt bien le Bachelier Sanſon Caraſco, qui ira paſſer les nuits dans un Bois à faire l'amoureux, & à jouer des lamentations ſur ſa Guittare, & puis après aller prendre querelle contre mon Maître ſur une vetille, & ſe faire caſſer les côtes à plaiſir; vous avez bien trouvé votre homme. Malgré tout ce raiſonnement, repartit le Bachelier, je vous prouverai par de bons témoins, ſi vous voulez, que c'étoit

moi-même. Or çà, repliqua Sancho, ſi vous voulez répondre à ce que je vais vous demander, nous ſçaurons bien-tôt ce qui en eſt, & par la mardi je vous ferai voir que j'en ſçai auſſi long que vous: Dites moi donc, Monſieur le Bachelier, ſi, comme vous le dites, le Chevalier des Miroirs & vous, c'eſt tout un, c'étoit donc vous qui étiez l'Hermite qui eſt venu avec nous de Madrid à Seville? Sans doute que c'étoit moi, lui répondit le Bachelier. Ah par la mardi, reprit Sancho, vous voilà pris! dites-moi à préſent ce que cet Hermite fit pour moi dans l'Hôtellerie la veille de notre départ? L'Hermite, repartit le Bachelier, entra avec Sancho dans une petite ſalle à côté de la cuiſine de l'Hôtellerie, où en buvant bouteille il écrivit une Lettre pour Thereſe Panſa. Ah! Monſieur le Curé, dit alors Sancho fort ſurpris, en ſe tournant de ſon côté, vous avez jaſé à ce que je vois; Mais qu'eſt-ce qu'elle chantoit cette Lettre, dit-il, en parlant au Bachelier? Pour vous montrer, notre ami, lui repliqua le Bachelier, que ce n'eſt pas Monſieur le

Curé qui m'a dit ce que je ſçai, je vais vous montrer le brouillon de cette Lettre que j'ai conſervé. En diſant cela, il tira de ſa poche un petit Portefeuille, & montra le brouillon à Sancho, qui le reconnut fort bien.

Sancho ſurpris, & ne pouvant revenir de ſon étonnement, demeura court, & s'appuyant la tête ſur ſes mains, garda le ſilence un demi quart-d'heure, après quoi reprenant la parole & ſecouant la tête il dit, Oh, Monſieur le Bachelier, il y a du mal-entendu dans votre fait, ou je ne ſuis pas Sancho Panſa; il faut que vous ſoyez Enchanteur ou Negromant, & que ce ſoit le diable qui vous ait ſi bien inſtruit, & qui vous ait donné ce papier; car vous n'avez jamais vû, que je ſçache, le Chevalier des Miroirs, comme moi, & je ſçai bien que le Chevalier des Miroirs étoit le même que l'Hermite qui m'a écrit cette Lettre: Or, j'ai vû à Seville le Chevalier des Miroirs avec ſon viſage naturel, parce qu'il voulut ſe faire connoître à mon Maître, & puis dès le lendemain, il reprit votre reſſemblance; parce qu'il craignoit d'être

reconnu par les gens qui le cherchoient par ordre de ſes parens, comme il le dit à mon Maître.

Or, Monſieur le Bachelier, qui voulez m'en donner à garder, ſi vous êtes véritablement l'hermite qui étoit avec nous, vous êtes donc auſſi véritablement le Chevalier des Miroirs, que j'ai vû qui étoit un beau jeune garçon, & par conſéquent vous n'êtes pas le véritable Sanſon Carafaſco: car voyez vous, Monſieur le Bachelier, il faut qu'un menteur ait bonne mémoire, & comme vous voyez, j'ai un petit vû le loup; car pour que je vous cruſſe, il faudroit que je vous viſſe quitter ce minois que je vous vois, qui m'a la mine d'un gauſſeur, avec ce nez en pied de marmite, pour paroître un beau jeune garçon comme étoit le Chevalier des Miroirs; ſi vous faiſiez cela, j'aurois lieu de vous croire Enchanteur & Negromant; ſi vous ne le pouvez faire, vous n'êtes qu'un railleur; & vous avez appris tout ce que vous dites, ou de Monſieur le Curé, ou de mon Maître défunt, à moins que ce ne ſoit le diable qui vous l'ait dit,

Ami

Ami Sancho, lui dit encore le Bachelier, pour tâcher de le détromper, ne ſeriez-vous pas convaincu ſi je vous diſois tout ce qui ſe paſſa dans la chambre de l'Hôtellerie à Seville, au ſujet des dépouilles de l'Hermite, & comme à la fin votre Maître me condamna à vous donner pour le tout l'habit d'Hermite, dont vous vous fites faire ſur le champ un bel & bon habit complet. Eh par la mardi, Monſieur le Bachelier, lui répondit Sancho, je vois bien que vous êtes inſtruit de tout, & Dieu me garde de mal juger, car c'eſt un gros peché, mais il y a là-deſſous quelque manigance qui paſſe mon eſprit, & nous en ſçaurons le court & le long avant qu'il ſoit peu; je vais raiſonner de tout cela avec notre femme, & je verrai en même tems ſi j'irai à Blandanda ou non.

Le Curé & le Bachelier voyant qu'il n'étoit pas aiſé de détromper Sancho ſur ce ſujet, & qu'il appuyoit même ſon raiſonnement de preuves qu'il étoit difficile de détruire, le laiſſérent aller, & ſa ſimplicité leur ſervit de matiere à rire toute la ſoirée.

Le lendemain le Bachelier prit congé du Curé, & au lieu de retourner à ſon Bénéfice où il n'avoit rien à faire, réſolut d'aller à Blandanda, préparer le Comte à l'arrivée de Sancho.

CHAPITRE II.

Entretien de Sancho avec ſa femme. Autre entretien avec ſon Compere Celidl. Son départ pour Blandanda, & les Avantures qu'il eut par le chemin.

SANCHO ayant pris congé du Curé & du Bachelier, s'en retourna chez lui toujours rêvant à tout ce qui s'étoit dit; il ne croyoit le Bachelier que de bonne ſorte, il le connoiſſoit pour un railleur qui ſe divertiſſoit aux dépens des ſots : de plus, il croyoit avoir vû à Seville le Chevalier des Miroirs ſans déguiſement, & le lendemain revêtu du minois du Bachelier; & il étoit ſi prévenu là-deſſus, que toute la Rhétorique du Bachelier auroit échoué, plûtôt que de le détromper. Il étoit cependant embarraſſé de ſçavoir comment il pouvoit être ſi bien informé de toutes les circonſtances de ce voyage, & pour tâcher, s'il étoit poſſible, d'en développer tout le myſtere, il réſolut d'attirer

adroitement au Cabaret ſon compere Touſſaint Celial, qui ayant ſervi d'Ecuyer au ſoi diſant Chevalier des Miroirs, pourroit lui donner tout l'éclairciſſement de cette affaire: car, ſe diſoit-il à lui-même, ſi l'Ecuyer au grand nez, qui me regala ſi bien dans le Bois du Toboſo, n'étoit pas mon compere Celial, comme il me le parut quand ce nez fut tombé, ce n'étoit donc pas non plus le Bachelier Sanſon Caraſco que ce Chevalier, quoiqu'il en eût la reſſemblance, & Monſieur le Bachelier, ne lui en déplaiſe, eſt un hableur qui ſe moque de moi; oh, Monſieur le Bachelier, nous en ſçavons auſſi long que vous quand il s'agit de mentir, & ce n'eſt pas à Sancho Panſa qu'on en donne à garder, nous vous le ferons voir avant qu'il ſoit peu.

En raiſonnant ainſi il arriva chez lui: ſa femme qui l'attendoit avec impatience, le voyant venir de loin, courut au devant. Eh bien, mon mari, lui dit elle, qu'eſt-ce que vous vouloit M. le Curé? Monſieur le Curé, lui répondit Sancho, vouloit me dire qu'il avoit reçu une lettre de notre Gen-

dre le Comte de Blandanda, par laquelle il me mande d'aller le voir, & qu'il a quelque choſe de conſéquence à me communiquer; mais femme, il y a bien une autre affaire ſur le tapis, le Bachelier Sanſon Caraſco, que l'on nomme à preſent le Prieur de Saint Bertrand, étoit chez le Curé, & il m'en a voulu donner à garder d'une, car tu ſçais bien que c'eſt un gauſſeur. Qu'eſt-ce qu'il t'a donc dit, mon ami, reprit Thereſe? Oh c'eſt une grande hiſtoire que celle-là, repartit Sancho, mais je ne te la dirai que Dimanche au ſoir, car je veux auparavant en entretenir mon compere Celial; je te dirai ſeulement que je crois que notre Gendre me mande pour aller avec le Chevalier des Miroirs, conquêter cette Barbarie que défunt mon Maître leur a laiſſé par ſon Teſtament. Mon Dieu, mon mari, s'écria Thereſe, laiſſez toute cette Chevalerie à préſent que votre Maître eſt mort; que notre Gendre & le Chevalier des Miroirs y aillent s'ils veulent, & que le bon Dieu les beniſſe; pour vous, mon mari, je ne veux plus que vous me quittiez, puiſ-

que nous avons à préſent le moyen de vivre ſans cela. Voilà qui eſt bien, femme, lui repartit Sancho; mais pourtant, ſi tu me voyois revenir avec un plein ſac de belles & bonnes dépouilles, & peut-être encore un Royaume, me renvoyerois-tu les reporter? Eh vraiment nenni, mon mari, lui répondit Thereſe, quelle folle qui le feroit. Eh bien donc, femme, reprit Sancho, pour que je t'apporte ces dépouilles & ce Royaume, il faut que je l'aille querir; car c'eſt tout comme quand tu reviens du Moulin, il faut que tu y aille avant que de revenir, & il faut ſe mettre à table avant que de s'en relever, & l'on dit le *Benedicite* avant les graces, & l'oiſeau fait ſon nid avant de pondre ſes œufs; enfin finale, je ſuis d'avis d'aller toujours à Blandanda voir ce qu'on me veut; peut-être n'eſt-ce pas pour cela, car il ne veut pas que je mene mon âne, & il mande que j'aille tout doucement à pied juſqu'à un certain lieu qu'il nomme, où il m'envoyera querir, ſans doute avec un Caroſſe & cinq ou ſix Eſtafiers à ma ſuite, afin que je lui faſſe honneur

en arrivant ; j'aurois bien voulu mener avec moi notre gars, pour ſervir d'Ecuyer au Chevalier des Miroirs, & pour m'aider à amaſſer ces dépouilles : Eh par la gernie, femme, lui dit-il en faiſant un ſaut, tu ſerois bien étourdie, ſi tu me voyois revenir dans quelques mois, chargé des dépouilles de ces Maures. Tiens, femme, je crois te l'avoir déja dit que pour faire fortune il n'y a que le commencement qui coûte ; nous voilà déja un pied dedans ; & il n'y a peut-être qu'un petit ſaut à faire pour être Roi, ou quelque choſe d'approchant. Voilà qui eſt bien, mon ami, lui dit Thereſe, mais ce n'eſt pas choſe faite ; & tel va le matin aux Champs, qui n'eſt pas ſûr d'en revenir le ſoir, & quand vous ſerez une fois dans ce Pays des Maures, je ſerois comme ſi j'étois Veuve, & peut être la ſerai-je, car on dit que ces Mahométans mangent les Chrétiens, ou qu'ils les font eſclaves, & qu'il faut leur payer de groſſes rançons pour les racheter : ſi cela va vous arriver, & qu'il me faille vendre notre Métairie pour payer cette rançon, ne ſerons-nous pas bien avancés ?

mais ſi vous l'avez en tête, tout ce que je pourrois dire ne ſervira de rien. En finiſſant de parler, elle ſe prit à pleurer, il fit tout ce qu'il put pour eſſuyer ſes larmes.

Le Dimanche ſuivant, après le Service Divin, Sancho ne manqua pas d'acoſter ſon compere Touſſaint Celial. Compere, lui dit-il, il y a long-tems que nous n'en avons tâté. A preſent, lui répondit Celial, que te voilà gros Laboureur, & éloigné du Bourg, il faut te prendre quand on peut. C'eſt, reprit Sancho ce que je diſois l'autre jour à notre femme, & puiſque nous nous rencontrons ſi à propos, allons voir ſi le Vin de cette année eſt auſſi bon que celui de l'année paſſée. J'y conſens, reprit Celial, & je veux qu'il m'en coûte une bouteille du meilleur. Ce n'eſt pas ainſi que je l'entends, repartit Sancho, je ne te prie pas pour te battre, allons ſeulement & ſans façons.

Nos deux champions de Bacchus étant donc entrés au Cabaret, & Sancho ayant fait venir du Vin & une bonne tranche de Pâté, paſſa avec ſon compere dans une ſalle, où s'étant placés,

placés, ils ſe prirent à goûter au vin, en bûvant aux ſantés de leurs femmes & de leurs enfans; on but enſuite à la ſanté du Comte de Blandanda & de ſon Epouſe, & aux enfans qui naîtroient de ce mariage : enfin, après toutes ces ſantés bûës, où il s'étoit déja vuidé deux ou trois bouteilles, Sancho ruminoit en ſon eſprit, comment il entâmeroit la converſation, pour tirer de ſon compere, l'éclairciſſement de tout ce que le Bachelier Sanſon Caraſco lui avoit dit : & voici comment il s'y prit. On n'avoit preſque pas encore touché au pâté, il en coupa une tranche, & en la ſervant à ſon compere, il lui dit: ce pâté eſt par la mardi excellent, & je n'en ai pas mangé d'un meilleur, depuis celui dont vous me régalâtes dans le bois du Toboſo. Ho! pour celui-là, je ne ſçai qui l'avoit fait, ou ſi la faim que j'avois pour lors, me le fit trouver meilleur qu'il n'étoit, mais je ne ſçache pas en avoir mangé d'un auſſi bon.

Or il eſt bon de dire avant que de pourſuivre plus avant cette converſation de Sancho & de Celial, que le

Bachelier voulant joüer le perſonnage de Chevalier errant, pour les raiſons qu'on a pû voir dans le commencement de l'Hiſtoire de Don Quichotte, & prenant Celial pour ſon Ecuyer, qu'il fit déguiſer avec un nez artificiel, lui recommanda le ſecret, non pas par rapport ſeulement à Don Quichotte, mais pour le riſque qu'il y avoit pour lui; car il n'y alloit pas moins que de perdre tout le fruit de ſes études, en perdant ſa réputation; & par ce moyen, n'être jamais admis aux ordres & dignités Eccleſiaſtiques. Ayant donc remontré à Celial qui étoit ſon parent, le motif qui l'obligeoit de ſe déguiſer ainſi, & exigé de lui un ſecret inviolable, ils partirent de compagnie pour ſuivre Don Quichotte.

Mais toutes les craintes du Bachelier n'avoient plus de lieu, lorſqu'il déclara la choſe à Sancho, en preſence du Curé; il étoit Prêtre, & pourvû d'un bon Benefice, & toutes les avantures de ſon déguiſement en Chevalier errant, lui ſervoient pour lors de récréation avec ſes amis. Mais comme il partit pour Blindanda ſans

voir Celial, pour le prévenir ſur ce qu'il avoit dit à Sancho, Celial lui fut toujours fidele à garder le ſecret, & voici de quelle façon il répondit à Sancho.

Sancho lui faiſant donc tout exprès l'éloge du pâté dont l'Ecuyer du Chevalier des Miroirs l'avoit regalé dans le Bois du Toboſo, Celial qui feignit d'être un peu étourdi du vin, rêva quelques momens en l'écoutant, avant que de lui répondre : l'autre cependant, pourſuivoit toujours l'éloge du pâté. Enfin Celial parla comme s'il ſe fût éveillé : Qui dites-vous, compere, lui dit-il, qui vous regala d'un ſi bon pâté ? Ne fut-ce pas vous, compere, reprit Sancho, qui le futes tirer du biſſac avec une bonne commere du meilleur ? Moi ! repartit Celial comme ſurpris, je ne ſçai ce que vous voulez dire ; eſt-ce que vous rêvez déja, mon compere Sancho ? Je ne ſçai repliqua Sancho, ſi je rêve maintenant, mais il me ſouvient bien que pour lors nous ne rêvions ni l'un ni l'autre, quand nous regardions les étoiles en vuidant la commere. Tu as rêvé tout ce que tu dis là, compere,

lui dit Celial, ou ce ſont des rêveries de défunt ton maître, qu'il t'a fourées dans la cervelle. C'eſt plûtôt toi, reprit Sancho, qui a déja le cerveau broüillé : quoi, tu ne me dis pas après que nous eûmes vuidé la bouteille, qu'il falloit nous battre auſſi-bien que nos maîtres, qui avoient pris querelle ſur le ſujet de leurs Maîtreſſes? Ma foi, compere, repartit Celial, laiſſons tout cela, & bûvons ce qui nous reſte de vin. Ho! je ne te quitte point, repliqua Sancho, que tu ne m'ayes avoüé que c'étoit toi qui ſervoit d'Ecuyer au Bachelier, quand il ſe fit Chevalier errant, pour tacher de guérir mon maître, à ce qu'il diſoit, & puiſqu'il te faut tout dire, c'eſt le Bachelier lui même qui me l'a dit, il n'y a que deux jours, en preſence de notre Curé, qui eſt plein de vie pour me démentir. C'eſt, lui répondit Celial, qu'il ſe vouloit divertir en ſe moquant de toi : le Bachelier Sanſon Caraſco, Chevalier errant! il ſe ſeroit fait de belles affaires, & c'eſt ce qui te devroit faire juger qu'il ſe moquoit de toi. Suppoſons, reprit Sancho, tout ce que tu dis du Bache-

lier, cela ne m'empêchera pas de croire ce que j'ai vû de mes yeux, ce que j'ai entendu de mes oreilles : car il me ſouvient de tout cela, comme ſi c'étoit hier que cela fût arrivé, entre les enſeignes, que tu me dis que nous nous battrions à coups de ſacs, dans leſquels nous mettrions quelques cailloux, pour que le vent ne les emportât pas. Ho ! pour le coup, compere, repartit Celial, je connois que tu as le cerveau broüillé ; ce vin ici eſt fumeux, & je ſens bien que ſi j'en avois encore une bouteille dans la tête, je jaſerois comme un perroquet. Tu te moques de moi, compere, repliqua Sancho, de dire que je ſuis yvre ; tiens, regarde-moi porter cette raſade à ma bouche, & ſi j'en verſe une goutte, dis après tout ce que tu voudras ; ne ſemble-t'il pas à l'entendre, que je ne ſçai ce que je dis ; n'aurois-je pas mon maître pour témoin, s'il n'étoit pas mort ; eſt-ce que tu n'avois pas mis un nez long d'un quartier pour te déguiſer ? & quand ce nez fût tombé par mégarde, ne vis-je pas le viſage de Touſſaint Celial, tout comme je le vois à pre-

ſent? de même que mon maître reconnut le Bachelier Sanſon Caraſco, quand il lui eut ôté ſon caſque pour lui paſſer ſon épée dans la gorge; C'eſt, repartit Celial, que ton maître & toi étiez deux fous, accoutumés à prendre des veſſies de cochons pour des lanternes, comme quand il prit les moulins à vent de la bute de Montiel pour des Géans. Par ma foi, compere, lui dit Sancho, en voyant qu'il n'en pouvoit tirer de meilleure raiſon, qu'il en ſoit ce qu'il voudra; que ce fût toi ou le diable qui te reſſembloit, le pâté & le vin étoient bons, & je croyois t'en avoir l'obligation; que ce que je t'ai dit ne te fâche pas, & bûvons là-deſſus.

Sancho n'ayant pû tirer aucune raiſon de Celial, s'appuya la tête ſur ſes mains & les coudes ſur la table, & fut un quart d'heure à rêver & à agiter en lui même le pour & le contre de cette grande diſcuſſion: d'un côté le Bachelier lui avoit prouvé la choſe par tant de circonſtances, qu'il ne pouvoit ſçavoir que par lui-même ou par le démon, qu'il ne paroiſſoit pas naturel d'en douter; de l'autre,

Celial nioit le fait, & lui faiſoit voir de quelle conſequence il eût été au Bachelier de s'oublier juſqu'au point de jouer le perſonnage d'un fou, en s'expoſant ou à perdre la vie, ou à perdre le fruit de toutes ſes études : la choſe lui paroiſſoit plus naturelle & plus probable de croire ce que le Bachelier lui avoit dit, parce qu'il n'y avoit point là de merveilleux, ni d'enchantement, au lieu que s'en tenant au témoignage de ſon compere qui nioit le fait, il falloit en revenir aux enchantemens, pour rendre la metamorphoſe de ces viſages poſſible; mais ſon eſprit étoit ſi diſpoſé à donner dans le merveilleux, & dans le pouvoir des enchanteurs, que ce fut cependant le parti qu'il crut le plus vrai; d'autant plus qu'il étoit en défiance du Bachelier, qu'il connoiſſoit pour un railleur, qui s'étoit pluſieurs fois moqué de lui.

Quand il eut pris ſon parti, il ſe leva tout à coup de table, & ne voulant pas faire plus de dépenſe au Cabaret, puiſqu'il ne pouvoit attendre plus d'éclairciſſement de Celial, il lui dit : Compere, allons-nous-en, ce vin

nous incommoderoit ſi nous en bûvions davantage, & j'ai une lieuë de chemin à faire pour m'en retourner à ma maiſon.

Comme c'étoit lui qui faiſoit les honneurs, Celial ſe leva comme lui, & s'étant embraſſés & donnés la main en ſigne d'amitié, il ſe ſeparerent. Sancho, tout chancelant, prit le chemin de ſa métairie, & s'en alloit tout marmotant entre ſes dents : Ho, oui, Monſieur le Bachelier Sanſon Caraſco, qu'on appelle aujourd'hui le Prieur de Saint Bertran, vous avez trouvé votre homme pour croire tout ce que vous dites, & vous aimez trop vos aiſes pour être propre au mêtier de Chevalier errant ; hé, oui ma foi, vous irez paſſer les nuits au millieu d'un bois à la belle étoile, vous qui craignez de vous promener le ſoir à cauſe du ſerein, & vous qui aimez à dormir la graſſe matinée, vous irez vous lever dès le ſoir, pour courir chercher toute la nuit les avantures, & puis au lieu de faire bonne chere, vous contenter d'une croute de pain ſec & d'un morceau de fromage, & de l'eau tant qu'il vous plaira : car

ce pâté que l'on met dans le biſſac ; & cette commere pleine de vin ne durent pas toujours ; & puis encore, ce ſeroit bien vous qui iriez vous battre contre des Géans, ou contre quelqu'autre Chevalier, pour ſoutenir l'honneur d'une Maîtreſſe : & de par tous les diables, où étoit la vôtre, Monſieur le Bachelier, quand vous étiez, à ce que vous dites, le Chevalier des Miroirs ? à d'autres, à d'autres.

Sancho en marmotant ainſi toutes ces belles raiſons, en bricolant le chemin d'un côté & de l'autre, parce qu'il ne pouvoit quaſi ſe ſoutenir, arriva enfin chez lui, & ſe coucha, bien reſolu de partir dès le lendemain pour aller à Blandanda, ſçavoir ce qu'on lui vouloit, quoiqu'il ne doutât pas preſque que ce ne fût pour la conquête de la Barbarie, & la ruine totale de l'Empire des Maures ; & il partit en effet.

Son équipage en ce voyage fut aſſez ſingulier ; il n'avoit point d'autre voiture que ſes jambes, & il n'étoit gueres content de la défenſe qu'on lui avoit fait de mener ſon griſon : ce-

pendant comme il étoit prévoyant ſur les beſoins à venir, & que ſon imagination ébloüie par l'avidité de ſa paſſion intereſſée, lui faiſoit déja voir le champ de bataille jonché de morts & de dépoüilles, il jugea à propos de porter un ſac pour les ſerrer & les apporter, perſuadé qu'on lui donneroit un bon cheval au lieu d'une âne; mais afin que ce ſac ne l'incommodât pas, il s'en fit une eſpece de coqueluchon, en mettant une corne dans l'autre, & s'envelopant de ce ſurtout de la tête aux pieds, bien ſanglé autour de ſon corps, il ſe mit en chemin, courant de fois à autres d'aiſe de tout ce qu'il ſe flatoit de rapporter de ce voyage, & comme il n'avoit pas ſon âne pour s'entretenir avec lui, il s'entretenoit de ſes grandes idées, telles que ſa paſſion les lui ſuggeroit : Voici à peu près ce qu'il ſe diſoit à lui-même.

Orçà, Sancho mon ami, vous allez donc enfin en cette Barbarie? Hé vraiment oui, j'y vais: Dieu aidant, & pourquoi non? il y a long-tems que vous devriez en être revenu, mais tout vient à point qui peut attendre,

& il me ſemble déja que j'y ſuis, tant j'ai d'impatience d'y être, & nous verrons beau jeu quand nous y ſerons, les Maures trouveront à qui parler; ne vois-je pas déja notre Gendre aux mains avec un Bachat, tout juſte, & voilà ſa tête qu'il lui vient de faire voler de deſſus ſes épaules; hé vite, Sancho, courons aux dépoüilles, il y aura là quelque roſe de diamans à ſon turban; & Sancho ſe mettoit à courir, comme s'il avoit vû de ſes propres yeux trancher la tête du Bachat, & tomber le turban; & quand il étoit arrivé ſur le champ de bataille tout hors d'haleine, il s'eſſuyoit le front & le viſage, en regardant de tous côtés où étoient les morts & les dépouilles, puis recommençoit à parler ainſi.

Et le Chevalier des Miroirs, ne le voi-je pas là bas, qui pourſuit vigoureuſement un General d'Armée, ha! la belle veſte d'écarlatte qu'il a, avec ſes agraffes d'or maſſif, je ferois faire de beaux & bons ducats de ces agraffes là, ſi je pouvois les mettre dans mon biſac: ho! par la gerni le voilà à bas de ſon cheval, hé vîte, Sancho, courons, il ſemble que vous

dormiez : & Sancho ſe reprenoit à courir.

Jamais Sancho n'avoit paru ſi viſionnaire, les anciennes eſperances dont ſon maître l'avoit autrefois repû, ſe réveillerent, & ſon imagination étoit pour lors ſi remplie d'objets qui flattoient ſa paſſion, que ſes yeux en étoient éblouis & frapés, comme s'ils avoient été exiſtans ? & aprés s'être felicité ſur ſa bonne fortune, il ſe prenoit tout à coup à courir juſqu'à perdre la reſpiration, comme s'il eût couru au pillage ou aux dépouilles des ennemis vaincus.

En courant de la ſorte, il crut voir un Chef des ennemis giſſant ſur la pouſſiere: ce n'étoit pourtant qu'une jeune Bergere couchée ſur l'herbe au bord du chemin. Son avidité lui troublant les yeux, il ſe jetta ſur elle à corps perdu, & ſe mettoit en devoir de la dépouiller. La Bergere effrayée, qui penſoit autrement que Sancho, cria au ſecours. Il vint auſſi tôt à ſes cris deux jeunes Bergers qui firent ouvrir les yeux à Sancho à bons coups de houlette, perſuadés que ſon deſſein étoit de lui faire outrage: car il s'y

prenoit à peu-près de même ; il crut que c'étoient des Maures qui venoient au ſecours de leur Officier ; & comme il n'étoit pas auſſi brave qu'il étoit intereſſé, il cherĉha ſon ſalut dans la viteſſe de ſes jambes, & abandonna pour ce coup-là les dépouilles ; & tout effrayé & chagrin d'avoir manqué une ſi bonne capture, il ſe prit à courir croyant toujours voir les Maures à ſes trouſes ; & arriva enfin à la nuit en une hôtellerie où il jugea à propos de coucher.

Un quart d'heure après qu'il fut arrivé, il demanda s'il y avoit un lit pour lui. La ſervante le conduiſit dans un galetas où il y avoit une vingtaine de grabats deſtinés pour des Muletiers ou Palefreniers ; la ſervante l'ayant fait entrer, lui dit : mon ami, choiſiſſez celui que vous voulez, afin qu'on y mette des draps. Celui là, dit Sancho, en montrant le plus éloigné de la porte. Celui que vous montrez, lui dit la ſervante, eſt retenu. Hé bien, reprit Sancho, preparez-moi donc l'autre qui ſuit. Il y en a ſix tout de ſuite, repartit la ſervante, pour des Muletiers qui ſont en bas,

voyez dans l'autre rang. Hé montre-moi toi-même, repliqua Sancho en colere, celui que tu peux me donner, ſans me tenir là une heure en vain. Attendez, lui répondit la ſervante, que je compte ce qu'il y a de gens ici: il y a premierement cinq Muletiers, & un Officier à qui appartient le bagage, qui a ſa chambre à part, & puis ſix Alguazils qui viennent d'arriver tout preſentement, qui cherchent un homme qui a voulu violer ou voler une Bergere ſur le chemin, cela fait onze; il y a ſept domeſtiques dans la maiſon qui occupent le reſte de ce rang là, ſans compter le mien, qui eſt tout le dernier; de ſorte qu'il n'en reſte qu'un tout proche de moi, que je vous preparerai, à condition que vous ſerez bien ſage; car voyez-vous c'eſt ici une maiſon d'honneur, où vous trouveriez à qui parler, ſi vous entrepreniez quelque choſe ſur moi. Peſte de duegue, dit-il entre ſes dents, tu m'as bien la mine d'une fille d'honneur, d'avoir ton lit ici avec vingt Muletiers; ne crains rien, je me garderai bien de te toucher, apprête-moi le lit, & dors en repos. Ils ſor-

tirent tous deux du galetas, & Sancho étant dans la cour, ſongea à ces Alguazils: Ne ſeroit-ce point moi, dit-il en lui même, que ces gens la chercheroient; on leur aura peut-être dit quelque choſe ſur le chemin où j'ai paſſé, & avec des gens qui ne cherchent que noiſe, il ne faut qu'une parole mal entenduë, pour qu'ils vous faſſent affront à un honnête homme: je ſerois d'avis, mon ami Sancho, que nous ſortiſſions ſans bruit de cette auberge. Il étoit en effet dans la reſolution de ſortir, & d'aller toute nuit chercher gîte ailleurs, mais les portes de l'hôtellerie ſe trouverent déja fermées, & il n'oſa ſe les faire ouvrir pour ſortir.

Sancho étant donc obligé de reſter malgré lui, ſe promena dans la cour juſqu'à ce qu'on le vint querir pour ſouper. On le fit entrer dans une ſalle où tout le monde mangeoit à table d'hôte, excepté les gens de diſtinction, qui avoient une chambre. Il ſe mit à table comme les autres, & tandis qu'il mangeoit la tête baiſſée à l'ombre de ſon chapeau, il obſervoit tous les viſages l'un après l'autre, & il n'en trou-

voit preſque point qui lui fiſſent plaiſir à voir; d'un côté les Alguazils le couchoient en jouë, & leurs regards lui glaçoient le cœur; de l'autre il apperçut un des Muletiers qui l'avoient autrefois berné. Cet homme qui le reconnut d'abord, parloit tout bas à ſes camarades, en le regardant, & cette converſation ne lui préſageoit rien de bon; en un mot Sancho ne voyoit rien qui ne ſemblât le menacer de quelque chagrin, il en perdit l'appétit, & ne pouvoit ni boire ni manger, quoiqu'il eût une faim extrême en arrivant à l'hôtellerie.

Il étoit vrai que les Bergers qui étoient venus au ſecours de la Bergere, voyant paſſer quelque tems après ces Alguazils, les arrêterent pour leur dire qu'un homme dont ils firent le portrait, étoit paſſé il y avoit environ une heure, & qu'il avoit voulu faire outrage à cette Bergere. Les Alguazils reconnoiſſant le perſonnage au portrait qu'on leur avoit fait, ne le quittoient pas de vûë, ſe propoſant de s'en ſaiſir le lendemain pour le mener en priſon; mais comme ils s'entretenoient tout bas à l'autre bout de la table

table ſur ce ſujet, le Muletier leur raconta l'Hiſtoire de la berne, & leur dit que c'étoit le valet d'un fou fieffé, & lui même un ſot propre à leur donner du divertiſſement, mais qu'ils ne le croyoient pas capable d'une mauvaiſe action ; de ſorte qu'ils ſe déſiſterent de leur premier deſſein, pour avoir part au divertiſſement que les Muletiers ſe propoſoient déja de ſe donner à ſes dépens.

Quoique tous ces gens là parlaſſent d'un ton de voix myſterieux, & que la table qui étoit fort longue, les éloignât beaucoup de Sancho qui étoit à l'autre bout, il ne laiſſa pas, tout ſot qu'on le croyoit, de ſe défier, & il eut aſſez d'eſprit pour diſſimuler ; il prit ſeulement ſes meſures pour les tromper, & n'être pas la dupe de leur complot : voici comment il s'y prit.

Cependant on le faiſoit boire, on lui faiſoit la meilleure mine du monde, on chantoit, & on l'engageoit à chanter ; mais Sancho qui ſe défioit de plus en plus de ces marques d'amitié qu'on lui faiſoit, ſans le connoître, ſe prit à faire le dormeur, & comme on vouloit l'éveiller, il demanda

qu'on le conduisît à ſon lit, parce qu'il avoit beſoin de ſe repoſer. La ſervante aſſi-tôt, à qui l'on fit ſigne, ne manqua pas de le conduire au galetas où on lui avoit préparé ſon lit tout proche du ſien, & lui dit en le quittant : au moins vous ſerez ſage, car au moindre cri que je ferois, vous paſſeriez mal votre tems. Non, ma belle mignone, lui répondit Sancho, ne craignez rien, vous pouvez dormir en toute ſûreté auprès de moi, & il ne vous ſera pas dit pis que votre nom ; laiſſez-moi ſeulement coucher en repos.

Le ruſé Sancho ſe voyant ſeul, au lieu de ſe coucher, deſcendit ſans lumiere dans la cour, pour voir s'il pourroit, ou ſe cacher, de maniere qu'on ne le pût trouver, ou s'échapper, s'il étoit poſſible. Comme il rodoit dans la cour de porte en porte, il apperçut dans une étable, la lueur ſombre d'une lampe, & voyant à la faveur de cette triſte lumiere, un veau nouveau né, il le prit, l'emporta dans le galetas, & l'envelopa bien des draps & de la couverture de ſon lit ; & retournant en bas, fut ſe coucher

ſous l'auge des mulets, où il ſe cacha ſi bien de paille & de fumier, qu'on ne le pouvoit voir.

Tandis que Sancho ſe précautionnoit ainſi contre la ſurpriſe, les Muletiers & les Alguazils attendoient en bûvant, que le patient qui devoit ſervir à leur récréation, fût bien endormi. La grange fut le lieu deſtiné à jouer la ſcene; on choiſit une bonne couverture, & les quatre plus forts Muletiers pour l'execution. Enfin, quand on crut que Sancho étoit en l'état qu'on le deſiroit, les uns furent à la grange ſe préparer, pendant que les autres furent au galetas ſans lumiere, pour ſe ſaiſir du patient; & croyant le tenir, emporterent le veau tout envelopé qu'il étoit, juſqu'à la grange; & l'ayant mis dans la couverture que les autres tenoient toute prête, ils ſe prirent à le faire voltiger en l'air cinq ou ſix fois pour ſe mettre en halaine, en attendant qu'on eût apporté de la lumiere; ils furent tous extrêmement ſurpris & confus en voyant le veau mort au lieu de Sancho. Le maître du logis qui croyoit prendre ſa part du divertiſſement,

prit tout à coup ſon ſerieux, & regardant ſon veau mort, dit aux Berneurs : Meſſieurs, qu'eſt-ce qui me payera mon veau ? croyez-vous en être quittes pour me rire au nez, & que je perdrai un veau que j'aurois vendu vingt-cinq livres dans quinze jours pour vous donner de la récréation.

Les Berneurs étoient encore plus déconcertés que l'Hôte ; les uns coururent au galetas voir à tous les lits, les autres firent la revûë de toutes les étables, ſans trouver ce qu'ils cherchoient : enfin un des Alguazils voyant une échelle dreſſée contre le mur, dit : aſſurément il eſt ſortit par là, & s'eſt défié de la piece qu'on lui vouloit faire. Et ſon écot, dit l'Hôte, qui me le payera ; Nous verrons à cela demain, allons pour le preſent nous coucher, car il eſt tard.

Sancho n'entendant plus perſonne, paſſa tranquillement la nuit dans ſa cachette, & n'oſa en ſortir, que tout le monde ne fut ſortit : le lendemain il eut le plaiſir d'entendre la querelle de l'Hôte avec les Muletiers. L'Hôte ne pouvant avoir de raiſon d'eux, ferma les portes des écuries, & retint tout le

bagage pour ſe faire payer. Le maître qui étoit un Officier d'armée, pour ne pas retarder ſa marche, fut obligé de payer le veau, & l'écot de Sancho : & bientôt après, tout étant parti, Sancho ſortit auſſi ſans qu'on le vît, parce qu'on le croyoit bien loin, & qu'on n'avoit plus d'interêt de le chercher.

Lorſqu'il ſe vit hors de l'hôtellerie, il ne ſe ſentoit pas de joie d'avoir ainſi trompé ceux qui croyoient ſe divertir à ſes dépens, & de n'avoir point payé d'écot. Cette joye étoit cependant mêlée de crainte, & il ſe retournoit de moment en moment, pour voir ſi quelque Alguazil ne le ſuivoit point ; mais il fut heureux en cette rencontre, & il en conçut une bonne eſperance pour le ſuccès du grand voyage de Barbarie. Enfin, après cinq jours de marche, ſans qu'il lui arrivât rien de remarquable, il arriva au lieu où il devoit attendre les ordres du Comte de Blandanda, il fit auſſi tôt partir un homme exprès pour donner avis de ſon arrivée. L'on verra dans le Chapitre ſuivant ce qui lui arriva dans ce lieu là, & à ſon arrivée chez ſon gendre.

CHAPITRE III.

Sancho fait une trouvaille en ſe promenant. Ce qui lui arrive en partant de ce lieu, & en arrivant à Blandanda.

SI Sancho eût ſuivi les mouvemens de ſon impatience, il auroit achevé ſon voyage comme il l'avoit commencé, mais le Curé lui avoit expreſſément commandé d'attendre en ce lieu là; & tout ce qu'il put faire pour ne ſe pas ennuyer, fut de ſe promener aux environs de la Ville, en attendant les ordres de ſon gendre.

S'il eſt vrai que nous ayons tous une paſſion dominante, celle de Sancho étoit aſſurément l'interêt; on en a pû voir des preuves en pluſieurs occaſions, dans tout le cours de l'Hiſtoire de Don Quichotte; ſon cœur n'étoit rempli que de deſirs d'acquerir & de profiter: & ſi ſes vûës intereſſées ne tendoient pas toujours à l'argent & aux richeſſes, du moins tendoient-elles à remplir ſon ventre, dont il avoit un ſoin tout particulier.

Sancho, tel que nous venons de le dépeindre, s'entretenoit de ſes penſées en ſe promenant, & ſes penſées tendoient toujours, ou à devenir riche & puiſſant, par differens moyens que ſon imagination frapée, lui faiſoit voir, ou à faire un bon repas qui ne lui coutât rien; & quand la girouette de ſon imagination étoit tournée du côté du bon vent (c'étoit ſa maniere de parler) on le voyoit rire, ſauter, & faire mille autres poſtures qui marquoient ſa joye, quoiqu'il fût ſeul, & ne s'entretînt qu'avec lui-même.

Son imagination fut ce jour là ſi féconde à le flatter agréablement dans ſa promenade, qu'il s'éloigna inſenſiblement du lieu où il avoit couché. & ſe trouva dans des rochers & lieux deſerts, qui reſſembloient aſſez à ceux de la Montagne noire. Comme il conſideroit cette ſolitude, dont l'aſpect lui rappelloit ſes premieres avantures, il ſe prit à dire en lui-même; Hé! où eſt mon pauvre Maître? s'il avoit vû ce deſert ici, qu'il y auroit paſſé de jours & de nuits à ſoupirer & à rêver à ſa Dulcinée!

Comme il marchoit toujours en

raiſonnant ainſi, il ſe trouva tout proche du cadavre d'une mulle, dont la mauvaiſe odeur lui prit au nez, & s'arrêtant tout court: Cette mulle, ſe dit-il, me fait ſouvenir de celle de Cardenio, que je trouvai dans la montagne noire, & pourroit bien avoir été auſſi à quelque amant qui eſt venu ici pour ſe déſeſperer, comme celui dont je parle. Cela ſuppoſé, comme j'ai lieu de le juger, il s'enſuivroit que je pourois bien trouver ici aux environs, encore une valiſe où il y auroit quelque centaine d'écus d'or, plus ou moins, comme je fis alors dans la montagne noire; en tout cas il ne me coûtera pas beaucoup de chercher, & le cœur me dit que je ne chercherai pas en vain.

Il ſe mit en effet à chercher, & après bien des tours, il trouva enfin, non pas une valiſe, mais une culote de drap noir preſque pourie, où il y avoit deux poches de cuir qui paroiſſoient fort pleines. A peine eut-il apperçu cet objet charmant à ſes yeux, qu'il ſe jetta deſſus, comme le Voutour affamé ſur un cadavre. Cela peſe bien, dit-il, mais ce n'eſt pas

pas ici le lieu de voir ce que c'eſt; il en fit un paquet & retourna à la Ville toujours ſautant & chantant, bien perſuadé qu'il avoit fait une bonne trouvaille.

Dés qu'il fut arrivé, il ſe renferma dans ſa chambre, & ſe mit à déployer le paquet pour en viſiter les poches, mais il fut ſaiſi tout à-coup d'une frayeur extrême d'en voir ſortir une couleuvre d'une aulne de long, qui s'élança dans la chambre, & ſe perdit bientôt ſous les meubles. Le bruit qu'il fit avec ſes pieds pour tâcher de marcher deſſus, fit croire qu'il appelloit du monde. La ſervante monta auſſitôt; que voulez vous, Monſieur, lui dit-elle? aſſoyez-vous là, lui répondit Sancho, & je vous dirai toute l'affaire.

Comme il étoit naturellement babillard, il commença ſon hiſtoire par la trouvaille qu'il avoit fait autrefois de la valiſe de Cardenio, avec les cent écus d'or, & paſſant enſuite de cette avanture, à la trouvaille qu'il venoit de faire, il lui dit qu'il ne doutoit point qu'il n'y eût dans les poches quelques bijoux précieux, ou de l'ar-

gent monoyé ; mais qu'un Enchanteur ſous la forme d'une couleuvre s'en étoit emparé, & qu'il n'oſoit y mettre la main.

La ſervante qui n'étoit pas bête, voyant la ſimplicité ou la ſotiſe de Sancho de croire que ce ſerpent fut un Enchanteur traveſti, qui s'étoit emparé de ce qu'il y avoit de précieux dans ces poches, lui dit : vous pourriez bien avoir raiſon, & ſi j'étois à votre place je ne m'expoſerois pas à fouiller dans ces poches, que je n'euſſe fait auparavant une neuvaine pour chaſſer le ſort ; & à qui cette neuvaine, lui dit Sancho ! Il y a ici, reprit la ſervante, une chapelle dédiée à Sainte Radegonde, où tous ceux qui ont la teigne ou les écrouelles, viennent faire leurs dévotions ; Hé quel diable de rapport, repartit Sancho, notre affaire a-t-elle avec la teigne & les écrouelles, pour que je faſſe une neuvaine à cette Sainte ? Croyez moi, repliqua la ſervante, ne laiſſez pas de la faire, eſt-ce que vous voulez borner le pouvoir de Dieu & des Saints ? & quand vous prierez la Sainte d'ôter le ſort de cette culotte, lui ſera-t-il plus impoſſible d'obtenir

cette grace de Dieu, que la guériſon des maladies? mais c'eſt que vous êtes impatient à ce que je vois, & vous voudriez voir tout préſentement ce que vous avez trouvé; croyez-moi, vous dis je, lui repéta la ruſée ſervante, mettez cette culote dans cette armoire & que j'en prenne la clef, afin que vous ne vous expoſiez pas à y toucher, & allez tout ſur le champ commencer votre neuvaine.

Sancho donnant un peu trop facilement dans le piege que lui tendoit la fine chambriere, fut commencer ſa dévotion, & la ſervante profitant de ſon abſence, remonta à la chambre & fit la revûe des poches qui lui avoient paru bien pleines & bien peſantes; mais elle fut trompée dans ſon attente & n'y trouva que des colimaçons qui s'y étoient retirés, elle les jetta de chagrin, & remplit les poches d'une ordure encore plus ſale, & raccommodant le paquet comme il étoit, ne ſe vanta pas de ſa friponnerie.

Le lendemain le domeſtique du Comte de Blandanda arriva, avec deux chevaux de main, & un habit pour Sancho, on le fit bien déjeûner

avant de monter à cheval, & il n'oublia pas le paquet qui occupoit pour lors uniquement ſon eſprit & ſes penſées; mais quelque envie qu'il eût de ſçavoir ſon ſort, la crainte de trouver encore quelque Enchanteur, s'il devançoit le terme de ſa neuvaine, lui fit ſuſpendre l'effet de ſa curioſité.

Il fut extrêmement ſurpris en montant à cheval, d'entendre tout le monde qui s'arrêtoit pour le voir, dire en le regardant, c'eſt l'Alcade de Blandanda, c'eſt l'Alcade de Blandanda; il ne crut pas d'abord que cela s'adreſſât à lui, puiſqu'il ignoroit lui-même qu'on le deſtinoit à remplir cette commiſſion; mais quand il entendit tous les paſſans qu'il rencontra ſur le chemin dire la même choſe, il s'approcha du domeſtique qui le conduiſoit & lui parlant, eſt ce vous, notre ami, lui dit-il, qui êtes cet Alcade de Blandanda? nenni vraiment, lui répondit le domeſtique, il ne m'appartient pas tant d'honneur, c'eſt de vous, Monſieur, que l'on parle; de moi, reprit Sancho ſurpris! Hé comment diable, tous ces gens-là que je n'ai jamais vûs & qui ne me connoiſſent pas plus que

le grand Turc, ſçavent-ils que je ſuis l'Alcade de Blandanda, puiſque je ne le ſçai pas moi-même? c'eſt, Monſieur, lui répondit le conducteur qu'on ſçait, il y a déja du tems, que mon maître donne cette commiſſion à ſon Beau-pere, & comme on vous voit avec moi que ma livrée fait connoître, on juge que c'eſt vous qui êtes le pere de Madame la Comteſſe, & par conſéquent celui qui doit remplir le ſiege vacant d'Alcade. Voilà par la mardi un plaiſante hiſtoire que celle là, repartit Sancho, me voilà donc plus gros Seigneur que je ne penſois! Hé dites-moi, notre ami, eſt-ce un Gouvernement que cette Alcadie? non, Monſieur, lui dit le domeſtique, ce n'eſt qu'un Bailliage qui eſt fort conſidérable, & qui donne la qualité d'Alcade à celui qui en eſt revêtu. Y a-t-il bien des cauſes les jours d'audience, reprit Sancho: par la mort diable, repartit le conducteur, cela ne manque pas, il y en a tant quelquefois, que le Juge ne ſait auquel entendre, & les Avocats ſe chamaillent & ſe diſent des injures les uns aux autres, juſques à ſe jetter leurs bonnets à la tête, & il fait beau les

entendre brailler. Comment, repliqua Sancho, il y a ici des Avocats! il y a donc bien de la chicane dans les procès? car ſans la chicanne qui multiplie les écritures, & qui ſouvent d'une bonne cauſe en fait une méchante, les Avocats mourroient de faim: mais je mettrai ordre à cela, ſi j'en ſuis le maître. Comment mort diable, des Avocats à un Baillage! J'ai été Gouverneur d'une Iſle, moi qui vous parle, où chaque particulier plaidoit ſa cauſe naturellement, & ſans les mauvaiſes ſubtilités de ces Avocats; mais dites-moi encore, je vous prie, quand Monſieur l'Alcade ſort de l'audience, va-t il chez lui ſe mettre à table & dîner en repos, après avoir été étourdi de tous ces braillards? Sans doute, Monſieur, lui répondit le conducteur, quand vous leverez le ſiege, vous retournerez au Château où l'on vous attendra pour ſe mettre à table; cela ne va pas mal juſqu'ici, lui dit Sancho, mais je voudrois encore ſçavoir une choſe, qui eſt, ſi l'Alcade de Blandanda n'a point de Medecin, qui veille à la conſervation de ſa ſanté, ſur-tout quand il eſt à table; il y a bien, re-

partit le domeſtique, un Médecin dans le Bourg, mais il ne vient que quand on le mande, & je n'ai point entendu parler qu'il fût gagé pour prendre ſoin de la ſanté de l'Alcade, plus que de celle d'un autre : de ſorte, cela étant ainſi, repliqua Sancho, que le Juge n'ayant point de Médecin, il s'enſuit donc qu'il dîne à ſon aiſe & mange ſuivant ſon appétit de tout ce que l'on ſert ſur la table ? ſur ce pied-là j'accepterai la commiſſion, car ce qui m'a fait quitter le Gouvernement dont je vous ai parlé, c'eſt un maudit Médecin nommé Pedro Rezio, natif de Tirrea Furea, qui étoit toujours à mes côtés comme mon ombre, & ſur tout quand j'étois à table, & qui d'une baguette qu'il avoit à la main, faiſoit ſigne aux gens d'emporter les plats dès que j'y voulois mettre la main, en me diſant, cette viande-là, Monſieur le Gouverneur, eſt trop ſecative, cela conſume l'humeur radicale, ſi néceſſaire à l'homme pour ſe bien porter, & à un Juge ſur-tout pour avoir le jugement ſain : cette autre viande ne convient pas à votre tempérament, celle-ci eſt trop chaude, celle-là trop

froide, & avec toutes ces diables de raiſons, on déſervoit tout, & je ſortois de table auſſi affamé que je m'y étois mis, tandis que mes gens faiſoient bonne chere: & j'ai envoyé ce Gouvernement & le Medecin à tous les diables, où je ſerois mort hérétique en moins de quinze jours. Je n'en aurois pas moins fait que vous, lui dit le domeſtique en riant dans ſa barbe, mais il n'en ſera pas de même ici. Pour donner au Lecteur le dénoument de cette converſation, il eſt à propos de dire que quelque ſoin qu'on prît de cacher ou de déguiſer la naiſſance de la Comteſſe de Klandanda, le domeſtique malin, inſolent & curieux, jugeoit bien qu'il faloit qu'elle fût d'une baſſe condition, puiſqu'on ne la connoiſſoit pas, & qu'on n'en parloit qu'avec miſtere; c'étoit là le ſujet le plus ordinaire de l'entretien ſecret des gens; car les Maîtres n'ont point de plus dangereux ennemis que ceux qui mangent leur pain.

Le Bachelier Sanſon Caraſco qui étoit arrivé il y avoit deux ou trois jours, n'avoit pas gardé beaucoup de meſures en parlant de Sancho, il étoit

fort imprudent, & tout ce qu'il dit, étoit ſi mal concerté, qu'il portoit les préjugés encore au delà de la vérité, on avoit outre tout cela, entendu quelque choſe des converſations ſecrettes du Comte avec ſon épouſe, tout cela raſſemblé & concilié, concluoit toujours à fortifier l'idée qu'on s'étoit faite de ſa naiſſance.

Le domeſtique qu'on avoit envoyé au devant de Sancho, étoit des mieux inſtruits & des plus inſolens; il n'eut pas plûtôt vû le perſonnage qu'il connut que c'étoit un ruſtau & un ſot dont on pouvoit ſe divertir, quoiqu'il eût dû reſpecter ſon maître & ſa maîtreſſe dans la perſonne d'un homme qui les touchoit de près, ſon plaiſir particulier l'emporta ſur toutes les autres conſidérations; il fit donc un écriteau où étoit écrit en gros caracteres, c'eſt l'Alcade de Blandanda, & attacha ce placard au dos du ſurtout qu'on avoit envoyé à Sancho, & le monde liſoit en le regardant, c'eſt l'Alcade de Blandanda; ainſi il fut connu avant que d'être en poſſeſſion de la Charge.

Le domeſtique en aprochant du lieu, eut ſoin d'ôter l'écriteau, mais il ne

put retenir ſa langue, & quoique le récit de cette piece fît beaucoup de plaiſir à ceux à qui il en fit confidence, on ne laiſſa pas de le trahir, & il paya dans la ſuite ſa ſotiſe & ſon imprudence bien cher. Revenons à Sancho, & voyons quelle fut la reception qu'on lui fit en arrivant.

Le Bachelier ayant reſté deux ou trois jours à Blandanda & ſuffiſamment inſtruit le Comte au ſujet de Sancho, ne jugeant pas à propos de reſter plus long-tems, & de ſe montrer à un homme qui devoit ignorer cette viſite, partit & retourna à ſon Bénéfice : Le Comte & ſon épouſe, voyant approcher l'heure que Monſieur l'Alcade pouvoit arriver, furent au-devant de lui juſqu'au bout de l'avenue du Château où ils le trouvérent. Dès que Sancho les apperçut, il voulut en homme qui ſçait vivre, deſcendre de cheval pour aller au devant les embraſſer ; mais il ſe trouva malheureuſement les pieds embaraſſés dans les couroyes, parce qu'étant petit, il n'avoit pû ſe ſervir des étriers, & il tomba à la renverſe. Sa fille qui étoit accourue pour l'empêcher de tomber, reçut

le poids de ſa chûte ſur le viſage & tomba auſſi, & fut même la plus maltraitée dans cet accident. Sancho ſe releva cependant ; quoique fort étourdi, ils s'embraſſérent tous l'un l'autre, & bien-tôt arrivérent enſemble au Château.

Quand ils furent tous trois renfermés en particulier, & que Sancho ſe fut un peu remis de ſa chûte, le Comte lui parla ainſi : ſçavez vous, Pere Sancho, lui dit-il, le ſujet pour lequel je vous fais venir ici ? Je ne le ſçavois pas, répondit Sancho, quand je ſuis parti de chez moi, & je croyois que c'étoit pour aller avec vous conquêter cette Barbarie, que défunt mon maître vous a laiſſée par ſon teſtament, & au Chevalier des Miroirs, mais tout le monde de ce pays-ci me connoit déja pour l'Alcade de Blandanda, tous ces gens que j'ai trouvé par le chemin aujourd'hui & dans le lieu où j'ai couché, diſoient en me voyant, voilà l'Alcade de Blandanda, & puis un autre tout de même, c'eſt l'Alcade de Blandanda, & par le chemin, c'eſt l'Alcade de Blandanda ; jamais je n'ai été plus ſurpris d'entendre tous ces gens qui ne m'ont

jamais vû dire, c'eſt l'Alcade de Blandanda. C'eſt, lui dit le Comte, qu'on a ſouvent parlé de cela ici depuis quelque tems, & qu'on a jugé en vous voyant avec un homme qui porte ma livrée, que vous étiez celui dont on parloit.

Quoique le Comte parlât de la ſorte, il ne laiſſa pas de ſoupçonner que ſon valet qu'il connoiſſoit pour un inſolent, pouvoit bien avoir manqué de reſpect & joué quelque piece à ſon beau-pere, pour ſe divertir. C'étoit un valet d'armée qui ne manquoit pas d'eſprit, mais qui étoit ſujet à manquer de reſpect; il prit ſes meſures ſur ce préjugé pour être éclairci de la choſe, & changeant de ſujet, il dit à Sancho: vous me parliez tout à l'heure du legs que Don Quichotte nous a fait au Chevalier des Miroirs & à moi, que me conſeilleriez vous là-deſſus? Comment ventre bleu, s'écria bruſquement Sancho, ce que je vous conſeillerois! avez-vous beſoin qu'on vous conſeille dans une affaire où il y a deux ou trois Royaumes à gagner? Il me ſemble que cela vaut bien la peine de les chercher. Sans doute, lui répondit le Comte, mais eſt-il ſûr que nous les gagnions

ces Royaumes? Cela n'eſt pas tout-à-fait ſûr, repartit Sancho, mais de la façon que j'ai entendu raconter cette conquête à mon maître, cela paroît preſque immanquable: ſi vous l'aviez entendu dire comme il devoit attraper le Roi de Maroc & ſuſpendre les villes, cela nous donneroit de l'érudition, comme il diſoit Qu'eſt-ce que vous dites-là, interrompit le Comte, avec votre érudition? c'eſt peut-être, émulation, que vous vouliez dire? cela ſe pourroit bien, repr.t Sancho, & enfin finale ce devoit être une affaire toiſée en deux ou trois jours, comme il avoit ajuſté tout cela dans ſon eſprit; & en tout cas que la choſe ne fût pas ſi aiſée qu'il la croyoit, faudroit-il y renoncer pour cela? n'eſt pas pendu, comme on dit, qui ne ſe hazarde, & tous les coups qu'on tire, on n'attrape pas le gibier; & quand on met le pot au feu, on n'eſt pas toujours ſûr de manger la ſoupe; & celui qui tend les filets, n'attrape pas toujours l'oiſeau, & il ne faut compter que ſur ce qu'on tient. Pour qu'on pût compter lui dit le Comte, ſur les grandes idées de votre maître, il faudroit que vous euſſiez vû du moins

quelque expédition de lui, qui donnât un préjugé avantageux du succès de celle-ci. Hé par la gerni, lui dit Sancho en se levant, n'ai-je pas vû le combat qu'il eut contre une galere de Maures en allant délivrer Madame Dulcinée, où on tailla tout en pieces, si bel & bien, qu'il n'en resta pas la queue d'un dans la galere, entre les enseignes que je n'eus aucunes dépouilles de ce combat, car tout fut à vau l'eau. Et vous dites, pere Sancho, reprit le Comte, que vous vîtes ce grand combat ? Je ne le vis pas tout-à-fait, si vous voulez, repartit Sancho, parce que j'étois à fond de cale à garder les chevaux qui avoient peur du bruit; mais n'est-ce pas tout de même, puisque quand je remontai sur le pont de notre galere après le combat, il ne paroissoit plus ame qui vive sur la galere Turque, & qu'on me dit que tout étoit tombé mort à la mer ; & mon maître avoit encore coupé & taillé en pieces tous les cordages par dessus le marché. Hé ! dites moi, Monsieur notre Gendre; est ce qu'une armée de Maures est plus à craindre qu'un Géant ? & il semble que vous ayez peur : par la gerni, si

j'avois eu aſſez de cœur pour me faire Chevalier errant, il auroit fait beau me voir en beſogne ; mais il faut que chacun faſſe ſon métier ; je ſuis né pour être Ecuyer & non Chevalier errant, & je ne me vante que de ſçavoir amaſſer les dépouilles, quand les ennemis ſont morts ſur le champ de bataille. Pere Sancho lui dit le Comte, ce que je vous en dis, n'eſt pas que je renonce au legs que nous a fait votre maître défunt, mais parce qu'il y a tems pour tout, & de plus le Chevalier des Miroirs n'eſt pas ici, & il faut, comme vous ſçavez, que nous faſſions ce voyage de compagnie, pour en partager le fruit ; mais il y a encore une autre difficulté qui me retient, dont vous ſerez le juge, à ce qu'on m'a dit : c'eſt que le Chevalier des Miroirs prétend me diſputer la part qui m'a été léguée de cette conquête, & il m'a fait menacer d'un procès qui ſuſpendra, comme vous voyez, l'execution ; de ſorte qu'en attendant cette diſcuſſion, vous exercerez toujours la charge d'Alcade, juſqu'à ce que les choſes ſoient diſpoſées de maniere à ne pas manquer notre coup. Cette converſation

éant finie, on ſe mit à table pour ſouper, & bien tôt après, on conduiſit Sancho dans ſa chambre pour ſe repoſer.

Entre les perſonnes qui avoient rencontré Sancho en chemin, le jour qu'il arriva à Blandanda, il y eut la femme d'un habitant du lieu dont le mari avoit eu querelle avec le conducteur de Sancho. Cette femme ne ſçavoit pas lire, mais elle vit l'écriteau & ſe douta bien que c'étoit une impertinence du valet; quand elle fut de retour chez elle, elle raconta la choſe à ſon mari qui n'en fut pas fâché. Le Compte cependant demandoit à tous ceux qu'il rencontroit, comment on ſçavoit déja que ſon beau-pere fût l'Alcade de Blandanda, & il s'adreſſa auſſi à cette femme dont nous venons de parler, qui lui dit naturellement ce qu'elle avoit vû; ſon mari n'oſa rien dire de plus, parce qu'il craignoit ce valet, dont il auroit pû recevoir une bonne volée de coups de canne pour payement, mais comme il vouloit auſſi profiter de cette conjoncture, pour ſe venger adroitement de l'inſulte qu'il avoit déja reçûe de ce coquin, il s'y prit

prit de la maniere que nous allons voir.

Un jour qu'il ſçavoit que Monſieur le Comte devoit aller à l'Egliſe avec toute ſa ſuite, il prépara un écriteau & le fit tenir avec un peu de cire à un pilier, contre lequel ce domeſtique avoit accoutumé de s'appuyer le dos, parce que ce pilier étoit derriere le banc du Seigneur; il avoit bien meſuré la hauteur de l'homme, & l'écriteau par le dehors étoit bien enduit de poix noir, qui devoit en s'échauffant s'attacher au dos de ſon ennemi. Toutes ces meſures étant priſes, avant que le monde entrât à l'Egliſe, il attendoit avec impatience l'arrivée du Comte, pour voir ſi ſa piece lui réuſſiroit, & il eut le plaiſir de voir d'un endroit fort éloigné où il s'étoit placé, que les choſes ſe diſpoſoient à ſon gré; l'homme en queſtion ne manqua pas de s'appuyer comme à ſon ordinaire contre le pilier, la chaleur de ſon dos fit fondre la poix, l'écriteau enfin s'y attacha ſi bien qu'il n'étoit plus en danger de tomber. Bien des gens s'appercûrent de la choſe, mais ce garçon étoit haï de tout le monde & on

obtenir; ſes ordres furent executées à la rigueur, car le ſujet n'étoit aimé de perſonne, & l'on fit des feux de joie du bonheur d'en être delivré.

CHAPITRE IV.

Converſation du Comte & de Sancho, au ſujet de certaines maximes de civilité ou bienſeance.

QUELQUES jours après que Sancho fut arrivé à Blandaida, le Comte ſon gendre jugea à propos de lui parler en particulier, pour lui donner quelques inſtructions ſur la maniere dont il devoit ſe comporter, avec les perſonnes qu'on voyoit ordinairement dans cette maiſon, ſoit qu'on fût leur rendre viſite, ou qu'ils vinſſent au Château. Pour n'être interrompu de perſonne, il le conduiſit dans le lieu le plus reculé du parc, où s'étant aſſis ſur le gazon, il lui parla ainſi.

A préſent, lui dit il, pere Sancho, que vous voilà conſtitué en dignité, & que je puis vous faire connoître pour mon beau-pere, il eſt à propos que pour ſoûtenir avec honneur le caractere dont vous êtes revêtu, vous appreniez comment on ſe doit comporter avec les perſonnes de qualité, dans les différentes occaſions où l'on ſe trou-

ve, car chacun pratique la civilité à ſa maniere, & ſelon l'état où il a été élevé, & ce qui paſſe pour bienſéance parmi certaines gens, eſt bien ſouvent une ruſticité inſupportable, quand on traite avec des gens bien élevés; l'habit, quelque magnifique qu'il ſoit, ne diſtingue l'homme que pour un moment & un premier abord; ce ſont ſes manieres, ſon éducation, ſa politeſſe qui le font connoître. Vous voilà Juge, c'eſt une qualité qui vous éleve au-deſſus de ce que vous étiez; il faut, ſi vous voulez qu'on vous eſtime & qu'on vous reſpecte, conformer vos manieres à votre état. Hé par la mardi, Monſieur notre gendre, interrompit Sancho, eſt-ce d'aujourd'hui que je ſuis Juge & Gouverneur? & quand je l'étois, ne m'en ſuis-je pas acquité avec honneur? Ho! graces à Dieu & à défunt notre maître, nous ſçavons un petit ce que c'eſt que de vivre, & nous ne ſommes pas apprentifs de voir des gens de diſtinction. Hé! n'avez-vous pas vû vous même, comme Madame la Ducheſſe qui eſt à préſent Vice Reine de Naples, m'aimoit, ſi bel & bien qu'elle vouloit que je fuſſe toujours

auprès d'elle ? Hé ! n'ai-je pas parlé au Roi en perſonne, auſſi-bien que mon maître, ſans qu'on y ait trouvé à redire ? mais cela n'empêche pas, que vous ne me diſiez ce que vous avez à me dire, on n'apprend pas tout en un jour, & il me ſouvient à ce propos, que j'avois un jour élevé une pie, que je voulois inſtruire à parler, je croyois que cela ſe faiſoit en un jour ou deux, & je fus près d'un an à lui dire du matin au ſoir, margot à la cave, margot à la cave, avant qu'elle le ſçût dire, & à la fin pourtant elle le diſoit tout comme moi ; & il en eſt tout de même des hommes qui n'apprennent que petit à petit.

Pere Sancho, lui dit le Comte quand il eût fini ſa comparaiſon, il ne s'agit plus dans le poſte où je veux vous placer, de ſervir de boufon, pour donner du divertiſſement aux autres, ce n'eſt pas ici un Gouvernement de théâtre, comme celui où l'on vous avoit envoyé, pour ſe divertir à vos dépens ; comment dites vous, Monſieur mon gendre, interrompit bruſquement Sancho en ſe levant ? eſt-ce que je jouois la comédie, quand j'étois Gouverneur ?

eſt ce que toutes les ſentences que j'ai rendues, n'ont pas été executées? & n'obſerve-t-on pas encore aujourd'hui tous les Reglemens de Police que j'ai faits? Hé par la gerni, Pere Sancho, interrompit le Comte, ne rappellons point tout ce qui s'eſt paſſé à votre Gouvernement, ce ſont des choſes que je ne ſçai que par le recit qu'on m'en a fait, ou par la lecture de l'Hiſtoire de Don Quichotte, il me ſemble ſeulement que la maniere dont on s'y eſt pris pour vous dégoûter du Gouvernement, afin de vous le faire abandonner de vous-même, devroit aſſez vous perſuader que ce n'étoit qu'un jeu; mais paſſons tout cela, il n'en eſt pas de même ici, c'eſt pourquoi la choſe étant ſérieuſe, il faut s'y comporter tout d'une autre façon: donnez-moi donc un moment toute votre attention.

Il faut premierement vous dire en général, que ce qu'on appelle proprement civilité ne ſe pratique que de clerc à maître, c'eſt-à dire d'inférieur à ſupérieur, & lors même que nous traitons avec nos ſemblables, ſi nous voulons leur faire honneur, nous en uſons à leur égard comme nous ferions

avec des perſonnes beaucoup au-deſſus de, nous; ſur ce principe qui eſt certain examinons les occaſions où l'on peche le plus ordinairement, parce qu'on s'eſt fait une fauſſe idée de la civilité, cauſée par la mauvaiſe éducation qu'on a reçûe.

Ce qui ſe pratique entre amis ou gens qui traitent familierement, n'entre point en ordre des maximes de bienſéance; la vraie civilité veut être traitée ſéverement & à la rigueur. Comment, lui dit Sancho, eſt ce qu'il faut ſe battre avec cette cilivité? dites, civilité, pere Sancho, reprit le Comte; c'eſt, repartit Sancho, que je ne ſçaurois dire ce mot là; mais que cela ne vous empêche pas de me dire ce que vous vouliez eſt-ce que je fais quelque choſe qui n'eſt pas à faire? oui, pere Sancho, repliqua le Comte, vous me pardonnerez bien la liberté que je prens, c'eſt afin de vous faire reſpecter; ce que j'en fais, & pour m'épargner la confuſion (étant votre gendre) que de certaines manieres que vous tenez de votre naiſſance me pourroient faire: Ecoutez-moi donc un moment.

J'ai remarqué en premier lieu, que quand

quand il vient ici une compagnie de gens de qualité de la Province, vous leur préſentez la main, comme vous pourriez faire à Touſſaint Celial votre compere, dont je vous ai ſouvent entendu parler; c'eſt une marque d'amitié, je l'avoue, mais trop familiere, & qui ne ſe pratique point de l'inférieur au ſupérieur; tout ce qu'il eſt permis de faire, c'eſt que, ſi un homme de qualité voulant vous marquer de l'amitié, vous préſente le premier la main, vous pouvez lui donner reſpectueuſement, la vôtre, & répondre par là à l'honneur qu'il vous fait: ce ſeroit même une marque de ruſticité de n'en pas uſer ainſi. Dites-moi, Monſieur mon gendre, interrompit Sancho; quand on boit à la ſanté l'un de l'autre, eſt-ce une machine de fidélité? juſte Ciel! s'écria le Comte en riant; que me dites-vous là, Pere Sancho? une machine de fidelité! Ho, ſi vous m'allez reprendre, reprit Sancho, ſur tous les mots où je me trompe, il nous faut laiſſer là ces inſtitutions que vous voulez me donner; ne ſuffit-il pas que vous m'entendiez? Hé bien j'y conſens, repartit le Comte, & je re-

ponds à votre queſtion, il en eſt à peu près de même de boire à la ſanté, comme de preſenter la main le premier; c'eſt une marque d'amitié qui n'eſt pratiquable qu'entre gens égaux & familiers; on peut cependant boire à la ſanté d'une perſonne abſente, de quelque qualité qu'elle ſoit, on boit à la ſanté du Roi, mais il eſt trop familier en parlant à la perſonne, d'en uſer ainſi, quoique quelquefois on ait aſſez de complaiſance pour ne vous pas faire connoître votre incivilité, la confuſion retombe ſur celui qui fait la faute; mais ſi un homme de qualité voulant vous marquer de l'amitié, boit le premier à votre ſanté & vous préſente le verre, vous devez ſans façon choquer avec lui en vous levant à demi, ou vous inclinant auſſi bas qu'il eſt poſſible de le faire à table, pour lui marquer par cette action reſpectueuſe, que vous connoiſſez l'honneur qu'on vous fait, & que vous y répondez par obéiſſance.

Quoi, Monſieur mon Gendre, dit alors Sancho, ſi j'étois, par exemple, à la table d'un gros Seigneur, & qu'on me donnât à boire, il faudroit que je

buſſe ſans rien dire, ſi l'on ne me diſoit rien ? oui, pere Sancho, lui répondit le Comte, ce n'eſt pas à vous à faire l'honneur, c'eſt à vous de répondre à celui qu'on vous fait ; & ſi le maître de la maiſon, reprit Sancho, m'envoye un laquais pour me donner à boire tout le premier, eſt ce que je ne dois pas renvoyer le laquais, en donner avant moi à ſon maître, ou ne pourrai je pas du moins l'envoyer à quelqu'autre que je croirois mieux mériter cet honneur que moi ? tout cela ne vaut rien, lui répondit le Comte, de renvoyer le laquais au maître, c'eſt ſe moquer de lui, & le faire impatienter, car vous devez ſuppoſer qu'il a ſoif lui-même, & vous le faites ſouffrir par votre mauvaiſe civilité, de renvoyer le laquais à quelqu'autre perſonne, c'eſt la plus groſſiere de toutes les incivilités, c'eſt dire en quelque façon que le maître ne ſçait pas connoître ſon monde pour faire l'honneur à qui il appartient, il faut obéir en prenant le verre, & tout ce que vous pouvez dire en le prenant, c'eſt que vous le faites par obéiſſance & par reſpect, car, comme nous l'avons déja

dit, la bonne civilité ne doit point gêner ni incommoder la perſonne à qui vous devez le reſpect.

Vous me faites ſouvenir, Monſieur mon Gendre, dit Sancho, d'un jour que j'étois chez le Duc, comme on montoit aux appartemens, il y avoit devant lui dans le degré, un jeune Gentilhomme qui s'arrêta à la porte, pour laiſſer paſſer le Duc le premier; le Duc s'arrêtant lui dit une fois, deux fois, trois fois d'entrer, & il s'en défendoit toujours en faiſant une profonde reverence, à la fin le Duc qui étoit las d'attendre toutes ces façons, le prit par le bras & le pouſſa aſſez rudement dans l'appartement, en lui diſant: apprenez, jeune homme, que l'obéiſſance vaut mieux que vos façons, & que la meilleure civilité, eſt de faire promptement ce qu'un homme comme moi vous commande; mais à table, Monſieur mon Gendre, continua Sancho, remettons-nous à table, car il m'eſt avis que nous en ſommes ſortis trop-tôt, & j'avois encore bien des choſes à vous demander ſur ce ſujet; Hé bien, pere Sancho, lui dit le Comte, remettons-nous à table puiſ-

que vous le voulez, qu'avez-vous à me demander ? j'aime que l'on m'interoge, parce que c'eſt une marque qu'on a envie de profiter. Pour profiter, repartit Sancho, je vous en réponds, il n'y a pas d'homme que je ſçache qui aime mieux à profiter que moi, mais revenons à ce que je voulois dire.

Dites-moi, je vous prie, ſi étant tout prêt de ſe mettre à table pour dîner ou pour ſouper, le Maître du logis voulant me faire honneur, me vouloit faire mettre à ſa place, faudroit-il lui obéir ſans façon ? on peut, lui répondit le Comte, faire un ſeul refus, pour montrer que ce n'eſt pas par ignorance, mais par reſpect que l'on obéit ; ſi le Maître de quelque qualité qu'il ſoit, perſiſte à vouloir que vous vous mettiez à cette place, ne reſiſtez pas davantage, obéiſſez ; car le Maître eſt toujours le Maître chez lui en quelque place qu'il ſoit, & vous devez conſidérer que tout le monde attend que vous ſoyez placé pour s'aſſeoir.

Ho, pour cette civilité, dit alors Sancho, je la ſçai, Dieu merci, dès le ventre de ma mere, & au diable ſoit

qui ſe fait jamais prier deux fois pour dîner, & j'ai bien montré cette civilité à défunt mon Maître : un jour qu'il faiſoit des façons avec le Duc pour refuſer la place d'honneur. Ce ne ſeroit pas mal l'entendre, de s'amuſer en cette occaſion à faire des façons, mettez-vous-là, Monſieur, vous dit-on; c'eſt votre grace, Monſeigneur, je n'en ferai rien, c'eſt votre place : aſſoyez-vous, vous dis-je ; je n'ai garde, Monſeigneur, de m'oublier juſques là ; Ho ! que diable mettez-vous-là & ne me repliquez pas davantage ; & puis à la fin on s'impatiente & l'on vous fait aſſeoir de force, & vous irez faire le coup de poing avec un homme de la premiere qualité, qui veut vous faire honneur dans ſa maiſon, & puis pendant toutes ces façons la ſoupe ſe refroidit, & quand ce vient pour la manger, il faut la renvoyer à la cuiſine pour rechauffer, & vous êtes la cauſe de tout ce déſordre.

Le Comte ne put ſe retenir de rire de cette réponſe, qui tenoit plus de la gourmandiſe, que de la bienſéance, car le compere Sancho regardoit ſon ventre comme le premier maître qu'il

étoit obligé de ſervir & de reſpecter. Hé bien, pere Sancho, lui dit le Comte, puiſque vous ſçavez ſi bien ce qui ſe doit pratiquer dans cette occaſion, paſſons à une autre maxime.

Suppoſons que vous alliez rendre viſite à une Ducheſſe, il faut du plus loin qu'elle vous peut voir, lui faire une profonde reverence, & lorſque vous en êtes plus près, une ſeconde, & enfin étant tout proche, vous en faites une troiſiéme, & prenez en même tems le bas de la jupe pour la baiſer; A d'autres, Monſieur mon Gendre, interrompit Sancho, à d'autres: comme vous emmanchez cela, il n'y a point de votre faute. Hé! ce n'eſt pas Sancho Panſa qui donne dans cette machine de civilité, comme vous dites, vous ne l'entendez pas mal, pas mal vous ne l'entendez; & oui ma foi vous n'avez qu'à vous y attendre, j'irai baiſer la jupe d'une Ducheſſe, c'eſt tout juſte là que je vas me froter pour attraper quelque bonne morniſle ſur les oreilles, me faire mettre à la porte à coups de pied-au-cul, ou à coups de bâton, cela eſt bon quand nous jouons avec nos filles de village, encore attrapons-nous bien ſouvent

quelque taloche dont on ne ſe vante pas; mais à une Ducheſſe, c'eſt une autre paire de manches.

Non, non, pere Sancho, reprit le Comte, ce n'eſt pas ainſi qu'il faut prendre la choſe, les femmes de qualité ſont trop perſuadées du reſpect qu'on leur doit, & les hommes de Cour trop bien élevés pour s'oublier & faire de certaines actions, qui ne conviennent qu'à des gens de la lie du peuple; baiſer la jupe d'une femme de qualité, c'eſt une marque de reſpect & d'humiliation, & lorſqu'elle veut faire honneur à la perſonne, elle avance ſa main pour faire quitter la jupe; & pour lors vous la prenez par le bout des doigts & vous la baiſez au lieu de la jupe; voilà, dit Sancho, bien des façons pour baiſer une main; j'oublirai la moitié de tout cela, ſi jamais je vais voir quelque Ducheſſe en ce pays-ci, car pour Madame la Ducheſſe chez qui j'ai été, elle me faiſoit baiſer la ſienne en me donnant un petit ſouflet, & cela ſe faiſoit ſans façon; après qu'on a ainſi baiſé cette main, que faut-il faire?

Voici, pere Sancho, continua le

Comte, une maxime qui mérite quelque attention, parce que la plûpart des perſonnes qui ſçavent le mieux la civilité, s'y trompent & ſont dans le mauvais uſage, voici ce que c'eſt: ſi vous voulez donner quelque choſe à une perſonne de qualité, à qui vous vouliez porter du reſpect, ou recevoir ce que cette perſonne vous préſente, vous faites ordinairement une feinte de baiſer la main; moi, interrompit Sancho, je fais une ſainte qui baiſe la main! Hé! où m'avez-vous vû faire cette ſainte? Je ne parle pas de vous, pere Sancho, repartit le Comte, je dis qu'on fait ordinairement une feinte avant de prendre ou de donner, & c'eſt un mauvais uſage; le bon uſage au contraire veut que l'on donne ou que l'on reçoive, ſans faire aucune façon, & après que l'on a reçû ou donné la choſe, on fait cette feinte à loiſir en ſe retirant, & vous l'accompagnez d'une reverence, ce qui eſt bien plus grave, & par conſéquent plus reſpectueux; car la bonne civilité demande une certaine gravité en toutes choſes; deux raiſons autoriſent cette maxime, l'une que vous ſatisfaites dans

le moment la perſonne qui vous tend la main pour recevoir ou vous donner, au lieu que vous l'impatientez en faiſant votre feinte avant ; l'autre raiſon eſt, qu'en faiſant la feinte devant, cela ſe fait avec plus de précipitation & moins de gravité ; de ſorte, interrompit Sancho, qu'il faut avoir reçû ou donné, avant que de faire cette ſainte que vous dites ; oui, pere Sancho, lui répondit le Comte, mais il faut dire feinte & non pas ſainte ; Hé bien, feinte ſoit, reprit Sancho, j'approuve encore cette machine de civilité, car il me ſemble qu'on ſe veut moquer des gens avec cette feinte : c'eſt tout comme fait notre femme quand elle a envie de rire avec moi ; tiens mon mari, me dit-elle, voilà un morceau de lard de bon appetit, & elle avance ſa main comme ſi elle vouloit me le donner, & quand je crois l'aller prendre, elle fait cette feinte que vous dites, & met le morceau de lard dans ſa bouche, tandis que je tiens la mienne béante, toute prête à le manger ; & voilà une belle diable de civilité que cette feinte, c'eſt ſe moquer des gens à leur nez, mais de la faire

après qu'on a reçû, ho! cela me plaît & cela s'en va ſans dire comme mon breviaire, & je n'y manque jamais, ſans qu'il ſoit beſoin de me l'apprendre ; mais, Monſieur notre Gendre, continua Sancho, revenons encore un petit à table où nous étions, j'ai oublié de vous demander encore quelque choſe.

Suppoſons donc que nous ſoyons encore à table, s'il prend envie d'éternuer ou de ſe moucher, comment faut il faire? il faut, lui répondit le Comte, ſe détourner un peu & ſe couvrir le viſage de ſa ſerviette ; ne ſeroit il pas mieux, reprit Sancho, de prendre ſon chapeau? non, repartit le Comte, parce qu'il eſt ſenſé que vous n'en avez point, ce n'eſt point la coutume ici de ſe couvrir jamais dans les appartemens, principalement s'il y a des femmes ; & cette civilité, reprit Sancho, apprend-elle avec quoi l'on ſe doit moucher? le Comte ne put s'empêcher de rire de cette demande, & pour y répondre, il lui dit qu'on ſe mouchoit ſi l'on vouloit avec le devant de ſa chemiſe ; non pas pour cela, reprit Sancho, mais puiſqu'on ſe cache de ſa ſerviette, je me moucherois avec

les doigts, & ſecouerois enſuite ma main à terre plûtôt que de ſerrer cette ordure dans ma pochette, comme vous faites vous autres; voilà une belle machine de civilité que celle-là : mais en voici encore d'une autre tandis que nous ſommes ſur le chapitre.

S'il prenoit envie, par exemple, continua Sancho, de lâcher un vent quand on eſt à table, (cela peut arriver par hazard, & puiſque vous voulez m'inſtruire, il faut bien parler un petit de tout,) qu'eſt-ce qu'il faudroit faire? le meilleur, répondit le Comte, ſuppoſé qu'on ne puiſſe le retenir, c'eſt de feindre de ſe trouver mal, & de ſe lever pour ſortir; oui ma foi, reprit Sancho, vous y êtes, & dès que je ſerai levé, zeſte, le vent trouvant la porte ouverte, ſortira d'abord; que feriez-vous donc, lui dit le Comte; ce que je ferois, reprit Sancho! je mettrois ma ſerviette au-devant, comme vous dites, & je le laiſſerois aller tout doucement ſans bruit. L'expédient eſt fort bon, lui repartit le Comte en riant; mais le mal que j'y trouve, c'eſt que ſi on n'entendoit pas le vent, du moins on le ſentiroit

bien-tôt, & toute une compagnie ſeroit par ce moyen-là empoiſonnée. Ho par la mardi, repliqua Sancho, qu'eſt-ce que cela fait, pourvû qu'on ne ſçache pas d'où cela vient? tout le monde en prend ſa part, & on ne ſçait à qui s'en prendre: mais j'ai encore imaginé un autre expédient bien meilleur, & cela viendra à point quelque jour pour vous l'apprendre.

Le Comte n'en voulut pas entendre davantage, il vit bien que c'étoit perdre ſes peines, & profaner de bonnes inſtructions avec un homme qui avoit contracté dès ſa naiſſance, des habitudes qui étoient invétérées dans le ſang, & il ſe repentoit d'avoir cedé aux importunités de ſa femme, ne pouvant attendre d'un tel ſujet que des ruſticités. Mais comme la premiere démarche étoit faite, il voulut du moins ſe donner le plaiſir de voir de quelle façon il s'acquiteroit de ſa commiſſion d'Alcade ou Prevôt, & il réſolut de l'en mettre en poſſeſſion dès le lendemain.

Pere Sancho, lui dit-il, vous prêterez le ſerment demain, afin qu'auſſitôt vous montiez à cheval à la tête de

ſix Archers, pour chercher une troupe de Bandis, qui déſole toute la Province; hé qu'eſt-ce que je ferai, lui répondit Sancho, avec ces Archers? ne peuvent-ils pas y aller ſans moi? comment l'entendez-vous, pere Sancho, reprit le Comte, ne faut-il pas que vous les commandiez & que vous donniez vos ordres ſi vous trouvez ces Brigans, afin, s'il eſt poſſible, de ne les pas manquer? Je vous donnerai pour cet effet un bon cheval & deux bons piſtolets à l'arçon de la ſelle, & une épée qui coupe une tête comme une rave, qui eſt celle que je portois à l'armée.

Voilà qui eſt bien repartit Sancho, mais je voudrois ſçavoir s'il eſt permis à ces Brigans-là d'avoir auſſi des armes à feu. Ces gens-là, repliqua le Comte, ſe moquent bien des permiſſions, ils ont de bons mouſquetons carabinés, dont ils vous jettent un homme à bas de cent cinquante pas. Hé qu'eſt-ce qu'il y a à gagner pour Monſieur l'Alcade, lui dit Sancho, quand il attrape quelque Brigans, on les fouille, répondit le Comte, on ſe ſaiſit de tout ce qu'ils ont, car ils portent tout le butin qu'ils font ſur eux, & on le con-

ſigne au Greffe, & ſi les gens qui ont été volés viennent reclamer les effets, la bonne juſtice voudroit qu'on les leur reſtituât, mais le Juge fait ſi bien en ſorte que cela reſte preſque toujours pour les frais, car il faut que chacun vive de ſon métier. Vous deviez, Monſieur mon Gendre, reprit Sancho, vous faire Alcade, étant déja homme d'armée; pour ce qui eſt de moi cette commiſſion ne me convient nullement, & je n'ai que faire de riſquer ma vie ſur mes vieux jours, quand je puis vivre en paix chez moi : donnez votre commiſſion à qui vous voudrez.

Vous vouliez bien, repartit le Comte, aller en Barbarie, croyez-vous qu'il n'y ait point de riſque à courir, & qu'une grêle de coups de mouſquets de calibre qui portent mille pas, n'eſt pas plus à craindre que la carabine d'un voleur, qui craint & qui ſonge plûtôt à ſe ſauver, qu'à ſe défendre? Oui, Monſieur mon Gendre, répondit Sancho, mais c'eſt aux Chevaliers errans à prendre leurs meſures avec les Enchanteurs, pour que ces mouſquets ne leur faſſent point de mal; quant aux Ecuyers, leur affaire eſt d'aller bien

loin derriere, pour amaſſer les dépouilles, quand les ennemis ſont morts ou en fuite; & au diable qui va s'aviſer de fourer ſon nez où il n'a que faire. Enfin finale ſi c'eſt là tout ce que vous aviez à me dire ici, ce n'étoit pas la peine de me demander, je croyois qu'il n'y eût qu'à juger les cauſes, aller en levant le ſiege me mettre à table & dîner. Hé par la mardi, falloit-il me donner tant de leçons ſur la maniere de ſe comporter à table, ſi on ne s'y met preſque jamais, car ſuivant ce que vous venez de me dire, un Alcade eſt quaſi comme un Chevalier errant, qui court jour & nuit après les Brigands, & qui ne fait pas grande ordure à la maiſon.

Pere Sancho, lui dit le Comte, pour le radoucir, il faut vous dire tout: un Alcade a deux fonctions, ſçavoir une de Robe-longue, & une de Robe-courte; celle de Robe-longue eſt de juger les cauſes, & celle de Robe-courte, de donner la chaſſe aux Voleurs; or puiſque la fonction de Robe-courte ne vous convient pas, vous exercerez celle de Robe-longue, où l'on dit que vous êtes très-habile & très-

éclairé

éclairé, & l'on vous donnera un Lieutenant de Robe-courte qui exercera pour vous: en ce cas-là répondit Sancho, j'accepte la Charge, & je tâcherai de m'en acquiter avec honneur.

CHAPITRE V.

Converſation du Comte avec ſa Femme au ſujet de Sancho ; raiſonnement de Sancho ſur ſa trouvaille, & ce qui ſe trouva dans la culote. Jugement de Sancho ſur une Competence.

LE Comte de Blandanda fut occupé tout le reſte du jour à recevoir des compagnies, & ne put rien dire à ſon épouſe de la converſation qu'il avoit eue avec ſon pere. Le lendemain il la fit entrer avec lui dans le jardin, où il lui fit tout au long le recit de l'entretien qui contient tout le Chapitre précédent. Je me repens bien, lui dit-il après, d'avoir eu aſſez de complaiſance pour vous écouter, & croire ſur votre parole que votre pere fût capable de remplir dignement les devoirs de ſa comm ſſion ; j'ai voulu lui donner que'ques inſtructions ſur les choſes les p'us eſſentielles de la civilité, afin qu'il tâchât d'en profiter, mai j'ai vû avec chagriu que le mal eſt invétéré &

qu'il n'eſt pas poſſible de le guérir. Laiſſons là, Monſieur, lui répondit la Comteſſe, toutes ſes manieres à part, c'eſt un bon homme à qui on ne prendra pas garde de ſi près, & puiſqu'on a fait le premier pas, eſſayons ſeulement huit jours d'exercice de ſa commiſſion, pour voir de quelle façon il s'y comportera, & ce qu'on dira de ſes jugemens; ſi le Public n'en paroît pas content, & qu'on ait lieu de ſe plaindre de ſes injuſtices, on trouvera le moyen de le déplacer, & il le fera peut-être bien de lui-même: & s'il ne le fait pas, reprit le Comte, comment vous y prendrez-vous pour l'obliger de le faire d'une façon qui ne tourne pas à notre confuſion? Nous n'aurons, reprit la Comteſſe, qu'à lui donner un Médecin qui le faſſe jeûner, ſous prétexte de conſerver ſa ſanté, & je vous réponds qu'auſſi-tôt il abandonnera la commiſſion, & peut-être s'en retournera ſans bruit chez lui, ſans qu'il paroiſſe que nous y ayons aucune part; eſſayons en donc huit jours, Madame, repartit le Comte, puiſque vous le voulez, je ne puis vous refuſer encore cette complaiſance. Je vous ſuis bien

obligée, Monſieur, repliqua la Comteſſe en baiſant la main de ſon mari, vous en avez tant tous les jours pour moi, que je ne puis aſſez rendre graces au Ciel de vos bontés, à ſupporter toutes mes imperfections. Le Comte ne put s'empêcher de l'embraſſer, & lui dit en même tems, ſi vous euſſiez été auſſi incorrigible que votre pere, peut-être me repentirois-je à préſent de vous avoir épouſée, & ſi j'avois été forcé par la ſituation de mes affaires de vous accepter de la main qui vous offroit dont j'avois beſoin, je mourrois aujourd'hui de chagrin, ſi vous n'aviez pas répondu aux ſoins que j'ai pris de vous former; mais graces au Ciel, je n'ai pas ſujet de me repentir, puiſqu'en vous conſidérant en toutes choſes, je ne reconnois plus en vous la fille de Sancho Panſa; cela fait voir qu'on ne ſçauroit travailler trop-tôt à former l'eſprit & les mœurs, puiſque, quand l'habitude a pris de fortes racines & qu'elle eſt devenue en nous une ſeconde nature, il n'eſt pas poſſible de la reprimer.

Comme ils s'entretenoient ainſi, ils approchérent d'un petit boſquet, où

ils entendirent marmoter quelqu'un, & cela les obligea de s'en approcher doucement pour être plus à la portée de la voix. C'étoit Sancho qui s'étoit retiré à l'écart pour faire les prieres de ſa neuvaine, & après les avoir faites, il ſe prit à ſe parler ainſi à lui-même ſur le ſujet de ſa trouvaille.

Mon ami Sancho, ſe dit-il, voila votre neuvaine finie, & demain matin, s'il plaît à Dieu & à ſainte Radegonde que j'ai invoquée, nous verrons ce qu'il y a dans ces poches; le diable en doit être dehors de l'heure que je parle, ſi la Sainte ſe mêle de ces affaires là, mais ſi par hazard elle ne fait que guerir la teigne & les écroüelles, & qu'il me vienne encore ſauter un ſerpent au viſage, j'irai jetter la culote dans le benitier, juſqu'à ce que tous les diables en ſoient ſortis, mais je ſuis quaſi ſûr qu'ils ſont délogés, & ainſi je verrai bien tôt ce que j'ai gagné à cette trouvaille; mais Sancho mon ami, ſe reprit-il, vous ſeriez bien étonné, ſi vous ne trouviez rien qui vaille, car on ne trouve pas toûjours des fous comme Cardenio & mon défunt maître, qui aillent dans des de-

ſerts pour ſe laiſſer mourir, à cauſe des rigueurs de leurs maîtreſſes, & quand on a envie de ſe laiſſer mourir, il n'eſt pas néceſſaire de porter de l'argent, & ſi c'étoit là, par exemple, la culote de quelque gredin qui l'eut jettée en ayant une meilleure, il n'y auroit pas là grande fricaſſée à faire. Et le mulet? le mulet, ſe reprit-il auſſi-tôt, ſur un autre ton, à qui pouvoit-il appartenir quand il étoit en vie? Vous rêvez, Sancho, vous rêvez de vous aller mettre cette fantaſie dans l'eſprit, que ce ſoit la culotte d'un gueux; je ne la donnerois mardi pas pour cent écus d'or, quand je les verrois là comptés ſur le gazon.

Sancho ayant ceſſé de parler, & ſe diſpoſant à ſe lever, le Comte & ſon épouſe s'éloignerent de lui, & lorſqu'ils furent hors de la portée de la voix; le Comte parlant à ſa femme, lui dit: ſçavez-vous, Madame, ce que c'eſt que cette culotte & cette trouvaille, ces diables, cette neuvaine, & tout ce galimatias que nous venons d'entendre? Je vous aſſûre Monſieur, lui repondit la Comteſſe, que je n'en ſçai pas plus que vous, mais ſi vous le ſouhaitez,

après le ſouper on fera ſortir les domeſtiques, & je le ferai parler; vous répondrez ſeulement aux queſtions que je vous ferai. Cet homme, reprit le Comte, eſt encore rempli des rêveries de Don Quichotte qui lui brouilloit la cervelle, avec ces Royaumes, ces Gouvernemens & ces depouilles; & cela me fait craindre qu'il ne paſſe ici que pour un fou, mais puiſque le voilà, il vaut autant nous en divertir que de nous chagriner de la démarche qu'on a faite; faites-le donc expliquer ſi vous pouvez ſur tout ce que nous venons d'entendre. Dans ce moment on vint dire au Comte que ſa couſine venoit d'arriver: allons au-devant d'elle, dit le Comte, ſa préſence ne doit pas vous empêcher de parler, vous ſçavez qu'elle ſçait tout ce qui vous concerne, & elle connoît déja le perſonnage pour avoir lû l'hiſtoire de Don Quichotte.

Sancho les ayant apperçûs de loin courut les joindre, & ils retournérent tous enſemble au Château; on ſe mit peu de tems après à jouer une repriſe avec la couſine du Comte, en attendant l'heure du ſouper, & enfin la Comteſſe faiſant ſortir les domeſtiques

quand le couvert fut levé, commença de parler ainſi, en adreſſant la parole à ſon mari : ſçavez-vous, Monſieur, lui dit-elle, la frayeur que j'ai eue tantôt en montant le degré ? non, Madame, lui répondit le Comte, quelle frayeur ? comment, reprit la Comteſſe ; j'en ai penſé tomber évanouie ; j'ai trouvé ſur le degré deux horribles ſerpens qui rampoient comme s'ils euſſent voulu entrer dans mon appartement, j'ai crié, & perſonne n'eſt venu à mes cris, & je ne ſçai ce que ſont devenus ces ſerpens, ils ont diſparu à mes yeux, & je crois que le diable les a emportés. Sçavez vous, Monſieur, que je ne vais plus dormir en repos, s'il y a des ſerpens dans cette maiſon ?

Sancho cependant écoutoit ce récit, & diſoit en lui-même : bon ! nous y voilà tout juſte, ce ſont les diables ſans doute qui ſortoient de la culote, & nous n'avons plus rien à craindre. Qu'eſt-ce que vous marmotez-là tout bas, mon pere, lui dit la Comteſſe ? je diſois, ma fille, lui répondit Sancho, que ce ſont des diables & non des ſerpens, & cela ſortoit aſſûrément de ma chambre. Hélas, mon pere ! s'écria la Comteſſe,

Comteſſe, que nous dites vous là: Eſt ce que vous avez quelque relation avec les diables? je n'ai point, reprit Sancho, de colation avec les diables; mais pour vous dire ce que c'eſt, il faudroit vous raconter une grande hiſtoire, & cela vous ennuyeroit peut-être. Nullement, lui dit le Comte, au contraire, pere Sancho, vous nous ferez un extrême plaiſir, car il paroît qu'il y a quelque choſe d'extraordinaire dans cette avanture.

Alors Sancho pour les ſatisfaire leur raconta toute l'hiſtoire à peu près comme il l'avoit raconteé a la ſervante de l'hôtellerie, en commençant par la valiſe de Cardenio que ſa filie avoit vuë avec les cent écus d'or, & le linge qui étoit dedans, & prétendant prouver par cet exemple le prix de ſa derniere trouvaille, il dit: puiſque ma neuvaine eſt finie & que vous avez vû les diables ſortis ſous la forme de ces ſerpens, je vais querir la culote & nous eſtimerons ce que peut valoir ce que j'ai trouvé.

Il prit en même-tems un flambeau de la table, & courant à ſa chambre comme un homme que l'avidité & l'in-

terêt tranſporterent, il revint preſque auſſi tôt avec le paquet. Tout le monde en le conſiderant avoit bien de la peine à ſe retenir de rire, & la parente du Comte plus que perſonne; pere Sancho, lui dit-elle, voulez vous me vendre ce paquet, avant que de voir ce qui eſt dedans; je vous en donnerai douze maravedis. Ha! ma couſine, lui dit la Comteſſe, c'eſt trop peu, j'en donne dix huit moi, ſi mon pere me le veut donner, & moi vingt-quatre, dit le Comte, ce qui eſt dans ces poches qui paroiſſent bien remplies vaut bien peu, s'il ne vaut vingt-quatre maravedis. Hé vous vous moquez de moi, leur dit Sancho, avec vos maravedis! il faut parler d'écus d'or & de ducats; vous y êtes avec vos maravedis; le diable ſe ſeroit donné là bien de la peine pour peu de choſe. Tandis qu'on alloit ainſi à l'enchere l'un ſur l'autre, Sancho impatient avoit déja entr'ouvert une des poches, & approchant le nez preſque deſſus pour voir, il ſentit plûtot qu'il ne vit ce que c'étoit, & pour n'en pas avoir la confuſion, il replia le paquet, le mit ſous ſon bras pour l'emporter, & dit que

les neuf jours n'étant pas encore tout à fait expirés, il falloit attendre au lendemain; mais tout le monde s'oppoſant au deſſein qu'il avoit de remporter le paquet, on fit tant qu'on le fit tomber, & les poches qui étoient pouries venant à ſe crêver, tout le tréſor ſortit & fit bien-tôt déſerter la ſalle par ſa puanteur. Il n'y reſta que Sancho, qui conſiderant d'un air triſte & piteux ce puant ſpectacle, qui depuis neuf jours faiſoit toute l'occupation de ſes penſées, cela valoit bien la peine, ſe dit-il, que je l'apportaſſe de ſi loin, & que je fiſſe une neuvaine à jeuner! Que le diable torde le cou à la ſervante qui m'a donné ce conſeil, & qui peut-être a volé ce qui étoit dedans ces poches, & y a mis à la place cette ordure. Il ſortit auſſi après cette courte lamentation, & prenant le paquet avec les pincettes, le fut jetter dans un coin du jardin & ſe fut coucher, bien chagrin & honteux, que tout le monde eût été témoin de ſa bêtiſe. Le Comte s'en divertit avec ſa femme & ſa couſine: demain, leur dit-il, nous aurons une autre ſcene, qui ne nous ſera peut-être pas tant de

plaisir, parce qu'elle fera plus d'éclat : nous avons entendu parler de ses jugemens, nous verrons de quelle façon il se tirera d'affaire à l'Audience aidé du Secretaire que je lui donne.

Le lendemain on conduisit Monsieur l'Alcade en triomphe à la salle où se tenoit l'Audience, il étoit vêtu d'une robe de Magistrat tout neuve, un bonnet carré en tête, un rabat bien empesé, des gans blancs à ses mains, avec tout cela un air plat, une marche pesante, & une phisionom e qui ne promettoit pas grand'chose de bon.

Le Greffier se mit dans le siége pour lui faire prêter le serment, & après qu'il l'eût prêté, le Juge prit sa place, & salua fort gratieusement l'Assemblée, qui fit retentir la salle de cris de joye & d'aclamations.

Quand ce bruit fut cessé, un Avocat ôtant son bonnet, dit au Juge : il ne s'agit Monsieur que d'une Competence : Sancho se tournant du côté de son Secretaire, lui demanda : qu'est-ce que c'est que cette Comportance ? ce n'est pas ainsi qu'il faut dire, lui repondit le Secretaire, c'est Competence.

Hé, bien Competence ſoit reprit le Juge vous n'êtes pas ici pour m'apprendre à parler, mais pour me conſeiller quand je vous interroge ſur quelque difficulté, je parle comme on parle chez moi & ſi je ne dis pas les mots comme on les dit ici, il n'eſt pas de votre devoir de me reprendre, pouvû que vous compreniez ce que je veux dire : Expliquez moi ce que veux dire ce mot. C'eſt, Monſieur, lui repondit le Secretaire une diſcuſſion entre deux Juges, pour ſçavoir auquel appartient de connoître de la cauſe en queſtion. Voila qui eſt bien, lui dit Sancho.

Le Comte & ſa compagnie qui étoit à une jalouſie au deſſus du ſiege du Juge où on ne le voyoit pas, fut ravi d'entendre la réponſe fine de Sancho pour couvrir ſon ignorance & ſa méprite. Le Juge cependant parlant à l'Avocat lui dit de continuer, & il le fit ainſi.

Un Chevalier Errant, dit-il, qui eſt mort depuis huit ou neuf mois, a legué par ſon Teſtament à deux autres Chevaliers ſes amis, une expedition conſiderable qu'il devoit entreprendre lui même, ſi la mort ne l'eût prevenu ; ces

deux Chevaliers étoient pour lors absens, il y en a un qui depuis peu est de retour de Flandre où il servoit dans les Armées du Roy, & c'est ma Partie qui prétend faire casser le Legs du Testateur, & débouter l'autre Chevalier de ses prétentions sur cette expedition, attendu que le Testateur plus de quatre ans auparavant sa mort, l'avoit associé avec lui pour cette expedition, & ils étoient convenus qu'en cas de mort de l'un des deux, tout le fruit de cette expedition appartiendroit en propriété au survivant. Cette convention n'étoit que verbale, mais entre Chevaliers Errans, cela passe comme s'il y avoit un acte écrit, outre que nous avons de bons temoins; or, Monsieur, continua l'Avocat, ma Partie prétend que le Testateur qui étoit son Associé étant mort, toute cette expedition lui appartient, & qu'il n'a pû par consequent léguer sa part à un autre. La Partie adverse cependant prétend faire valoir le Testament, & partager avec ma Partie le fruit de cette affaire; ma Partie enfin ne voulant point reconnoître ce collegue, a fait assigner la Partie adverse à Madrid.

Sur ces entrefaites le Juge du lieu où le Teſtament a été paſſé ayant été averti de la choſe, prétend évoquer la cauſe par devant lui, & a obtenu un Arrêt pour ordonner de la competence, & vous avez été nommé, Monſieur, pour la juger.

Je ne puis donc pas, dit alors le Juge; juger la choſe au fond? je dis cela, parce que perſonne ne pourroit la juger mieux que moi, ſi je ne me trompe; où eſt votre Partie? je voudrois bien voir ce Chevalier. Monſieur, répondit l'Avocat, il eſt indiſpoſé d'un rhume, pour être venu ici toute nuit. Voilà reprit le Juge, un Chevalier Errant bien délicat? enrhûmé pour avoir paſſé une nuit dehors? il n'a donc point de Maîtreſſe? car s'il en avoit une & qu'il lui fallût paſſer la plûpart des nuits dans un bois à ſoupirer, ce ſeroit bien pis; & vous, dit-il à l'Avocat de la Partie adverſe, où eſt le Chevalier votre Partie? Il a les goutes, Monſieur l'Alcade, répondit l'Avocat; les goutes, reprit bruſquement le Juge! un Chevalier Errant avoir les goutes! Vous vous moquez de moi, c'eſt donc plûtot un Chavalier ſeden-

taire ? car la goute ne va pas chercher des gens qui ſont toûjours par voyes & par chemins, c'eſt une maladie qui n'attaque que ces riches Partiſans, ces illuſtres pareſſeux qui ont le moyen de la dorloter. Un Chevalier Errant, s'écria t-il encore, avoir la goute! Je croi que cela eſt ſans exemple, ſi j'étois Juge à fond de cette cauſe, je débouterois ces deux Chevaliers du legs à eux fait, comme de mauvais ſujets pour le métier des armes, & très-peu propres à executer les intentions du Teſtateur; mais puiſque je ne ſuis Juge que de la competence, j'ordonne que la cauſe ſoit évoquée pardevant le Juge du lieu où le Teſtament a été paſſé.

Dès qu'il eût prononcé, le Secretaire lui dit, que c'étoit par extraordinaire qu'il étoit monté au Siege pour prêter le ſerment, & qu'il n'y avoit que cette cauſe, mais que le jour d'Audience ordinaire étoit le lendemain. Ainſi le Juge leva le Siege, & rentra au Château où on l'attendoit pour ſe mettre à table.

Le Comte n'en pouvoit plus de rire quoiqu'il parût aſſez content de la maniere dont Sancho s'étoit comporté, ſa

figure toute ſeule ſous cet habit étoit ſi burleſque qu'on avoit de la peine à le regarder ſans avoir envie de rire ; cependant il penſoit juſte & prononçoit d'un ton ferme qui impoſoit, & il faiſoit executer ſes jugemens à la rigueur.

Après qu'il eût bien diné, ſans qu'aucun Medecin vînt donner des bornes à ſon appetit, il fut ſe renfermer dans ſa chambre pour faire un petit ſomme digeſtif, mais avant de s'endormir, faiſant reflexion ſur la cauſe qu'il avoit jugée, il ſe dit à lui-même : il faudroit, mon ami Sancho, que vous fuſſiez une bête ſi vous ne compreniez pas que ce Teſtateur qui a fait ce legs, eſt défunt votre Maître, & que ces Chevaliers ſont le Chevalier des Miroirs & votre Gendre ; quoiqu'il ne vous parle ici de rien. Or cela étant il s'enſuit qu'il y a un Chevalier des Miroirs qui n'eſt pas le même que le Bachelier Sanſon Caraſco, puiſqu'on a dit qu'il étoit depuis peu arrivé de Flandres. Mais pourquoi le Chevalier des Miroirs ne s'eſt-il pas montré à l'Audience ? ha, c'eſt qu'il eſt enrhûmé ; il pourroit bien être

mon ami Sancho, qu'on vous auroit donné cette bourde, pour diſpenſer ce Chevalier de ſe montrer, & que peut-être le Bachelier vous auroit dit la vérité, quand il vous a dit qu'il étoit lui même le ſoit-diſant Chevalier des Miroirs. Mais, ſe reprenoit-il, où diable s'aviſe t'on de vous venir chercher pour juger cette competence? Ho! voila où eſt la fin de l'affaire, & il faut un petit rêver à cela à loiſir: on dit d'un côté que ce pretendu Chevaliers des Miroirs eſt depuis peu arrivé de Flandres, donc ce n'eſt pas le Bachelier; on dit que l'autre a les goutes, donc ce n'eſt pas le Comte de Blandanda qui ſe porte bien: cependant il paroît par le tems de la mort du Teſtateur & les autres circonſtances, que c'eſt de votre Maître que l'on parle.

Il ceſſa de parler ſe trouvant embroüillé dans la diſcuſſion de cette affaire, il y rêva du moins un quart d'heure, la tête appuyée ſur ſes mains, & ſe relevant tout à coup il dit: hé que diable vous importe-t'il au fond, mon ami Sancho, de vous rompre la tête de tout cela? qu'il en ſoit ce qu'il

voudra, vous voila Alcade de Blandanda, il n'eſt plus queſtion d'aller en cette Barbarie, querir les dépouilles des Maures, mais de faire ici le devoir de votre charge; vous voilà chez votre Gendre comme chez vous, il n'y a point ici de Medecin qui vous comte vos morceaux, qu'eſt-ce qu'il vous faut davantage? aille deſormais en Barbarie qui voudra, un tiens, vaut mieux que deux tu l'auras, & un moineau à la main, vaut mieux que la canne qui vole, & un œuf dans le plat vaut mieux que deux au cul de la poulle. N'allez donc pas, maître Sancho, vous fourer davantage dans la cervelle, ces dépouilles & ces Royaumes, où vous pourriez bien vous caſſer le nez, & contentez-vous de ce que vous avez, car qui trop embraſſe mal étreint, & le lèvrier qui court deux liévres n'atrappe ni l'un ni l'autre, & on ne ſçauroit ſonner & aller à la proceſſion, & on ne peut pas tenir la queue de la poële & ſoufflerle feu.

Enfin Sancho s'étant endormi en débitant cette enfilade de proverbes, reſta tranquilement dans ſon fauteuil, juſqu'à ce qu'on le vint querir pour

ſouper, & quand il ſe ſentit aſſez bien pour dormir, il retourna dans ſa Chambre ſe préparer par un ſomme de neuf ou dix heures, à l'Audience du lendeman.

Il étoit en effet dificile à Sancho de débrouiller la verité d'une hiſtoire compilée à plaiſir ; car ce procès & cette competence étoient l'ouvrage du Bachelier pour embrouiller l'eſprit de Sancho, & lui faire renoncer à la Barbarie. Le Comte avoit défendu à tous ſes gens de dire qu'il fût venu un Eccleſiaſtique le voir ; toutes les perquiſitions que Sancho put faire dans la maiſon, ne le rendirent pas plus ſçavant ſur ce ſujet. Laiſſons-le repoſer & finiſſons ce chapitre pour nous préparer à l'entendre juger les cauſes le lendemain.

CHAPITRE VI.

Pluſieurs Jugemens de Sancho.

SANCHO fut le lendemain conduit à l'Audience avec beaucoup d'honneur, il étoit précédé de deux Huiſſiers la baguette à la main, accompagné du Secrétaire qui devoit l'aider dans les cauſes de droit, & ſuivi du Greffier, du Procureur-Fiſcal, & de pluſieurs Avocats. Tout le monde qui attendoit dans la ſalle, fit retentir la voute de cris de, Vive Monſieur l'Alcade, & faſſe le Ciel qu'il nous rende bonne juſtice. Le Comte & ſa compagnie étoient déja à la jalouſie pour entendre ſes jugemens.

Dès qu'il fut dans le ſiege, le Secrétaire près de lui, il ſe prit à touſſer, & ſentant ſon nez embarraſſé, il ne fut pas chercher ſon mouchoir, car ce n'étoit pas ſa coutume d'en porter, il fit à peu près comme il avoit coutume de faire, il prit d'une main ſon bonnet pour ſe cacher le viſage, & de l'autre ſon nez, & ſoufflant de toute ſa force, l'em-

plit de tout ce qui l'incommodoit, la ſecoua enſuite preſque au nez du Secretaire, & l'ayant eſſuyée à la doublure de ſa robe, remit ſon bonnet & ordonna aux Avocats de parler.

La couſine du Comte étouffoit de rire, tandis que le Comte enrageoit, & que ſon épouſe ne ſçavoit quelle contenance faire; mais quand Sancho auroit vû tout cela, il n'en auroit été ni plus ni moins, ſoit qu'il fût Alcade ou Metayer, Juge ou Ecuyer de Chevalier errant, tout cela étoit égal, il alloit toujours le même train, & ne s'embaraſſoit pas beaucoup qu'on rît ou qu'on ſe fâchât de tout ce qu'il diſoit; écoutons voilà le premier Avocat qui parle.

Monſieur l'Alcade, dit l'Avocat, ma Patrie que voilà derriere moi, eſt un pauvre Muletier: Sancho à ce mot de Muletier ouvrit les yeux, & regardant celui dont on parloit, reconnut que c'étoit juſtement ſon berneur, & pour n'en être pas reconnû s'appuya la tête ſur une de ſes mains, ſe cachant le viſage de la manche de ſa robe; l'Avocat continua de parler ainſi: Ce pauvre homme, dit-il, a fait prix

avec un Officier, dont le bien releve de cette Juriſdiction, pour lui porter ſon bagage depuis Madrid juſqu'ici; chemin faiſant, étant arrivé dans une hôtellerie pour y coucher, ce Muletier apperçut à la table où tout le monde étoit pour ſouper, un ſot, ſauf reſpect, Monſieur l'Alcade, qui ſervoit autrefois, à ce qu'on dit, d'Ecuyer à un fou fieffé; il s'étoit déja diverti dans une autre occaſion de ce ſot, & il ſe propoſoit de s'en divertir encore avec d'autres perſonnes qui étoient pour lors dans l'hôtellerie, à qui il communiqua la choſe. Ces pauvres gens, continua l'Avocat, ont tant de mal le long des chemins, eſſuyant les rigueurs du froid & du chaud, qu'on doit leur pardonner, ſi lorſqu'ils ſe trouvent au bout du jour dans une hôtellerie, ils cherchent à ſe procurer quelque récréation; il ne s'agiſſoit au fond que de berner un ſot, dans une bonne couverture que l'on tenoit à quatre: l'on peut bien s'imaginer que cela n'incommode pas beaucoup; ho! je t'en ferai tâter à toi-même de la berne, dit alors Sancho entre ſes dents, & nous verrons ſi tu

la trouveras auſſi bonne que ton Avocat le veut faire entendre ; après Avocat, après.

Monſieur, continua l'Avocat, ſoit que ce ſot ſe défiât de la choſe, ou que ce fut pour eſcroquer un bon repas, il trouva le moyen après avoir bien ſoupé & lorſqu'on le croyoit bien endormi dans ſon lit, d'eſcalader le mur de l'hôtellerie & s'échaper ainſi ſans payer, cependant les gens qui devoient partager avec ma Partie cet innocent divertiſſement . . . qu'eſt-ce que vous dites là, Monſieur l'Avocat, interrompit bruſquement Sancho, dont les oreilles commençoit à s'échauffer? que la berne eſt un innocent divertiſſement? par la mort diable, je ne ſçai ce qu'il me tient, que je ne vous en faſſe tâter tout préſentement une petit ſerenade, afin que vous ſçachiez par votre propre experience, ſi c'eſt un innocent divertiſſement; allons, allons au reſte, vous vous êtes chargé là d'une bonne cauſe, au fait & point de préambule, s'il vous plaît. Monſieur l'Alcade, reprit l'Avocat, je ne puis me diſpenſer de raconter tout l'hiſtoire, comme elle s'eſt paſſée ; le gens dis-je

dis je qui étoient du complot étant allés ſans lumiere au lit où l'on croyoit que ce ſot fût couché, prirent ce qui ſe trouva envelopé dans les draps & la couverture de ſon lit, & l'apportant dans la grange, le mirent dans la couverture qu'on tenoit toute prête, & le firent voltiger cinq ou ſix fois en l'air, croyant berner l'homme en queſtion? mais on fut bien ſurpris, le drap s'étant défait, de voir que c'étoit un veau mort qu'on avoit berné : il me ſemble, interrompit le Juge, que ce ſot dont vous parlez, ne fut pas trop ſot en cette occaſion. J'avoue Monſieur l'Alcade, reprit l'avocat, qu'il eut de l'eſprit & que je n'en aurois pas moins fait que lui : me voici au fait.

L'hôte qui prenoit ſa part du divertiſſement, changea de langage en voyant ſon veau mort, on chercha envain le patient qu'on devoit berner, & l'on ne douta pas qu'il ne ſe fût ſauvé. Chacun ſe rétira avec un pied de nez, & l'hôte fut rêver ou ſe conſulter avec ſa femme, ſur le moyen de ſe faire payer ſon veau & l'écot du fugitif.

Le lendemain le Muletier ne fut pas le dernier levé afin de déloger ; mais

l'hôte fut auſſi alerte que lui, & le trouvant dans l'écurie qui mettoit les bats à ſes mulets, il lui demanda qui payeroit ſon veau & l'écot? les paye qui voudra, lui répondit le Muletier, eſt-ce moi qui ai tué le veau? faites-le payer aux Alguazils qui l'ont berné, & qui l'ont été prendre dans le lit; c'eſt vous, reprit l'hôte, qui êtes l'inventeur de cette piece, & comme je ne veux rien avoir à démêler avec des Alguazils, ce ſera vous, s'il vous plaît, qui me payera. Le Muletier ne faiſant que rire de tout ce que l'hôte lui diſoit, les portes de l'hôtellerie furent auſſi tôt fermées par l'ordre de l'hôte, & tous les domeſtiques en bonne diſpoſition pour ſoutenir le droit de leur maître.

Cependant le Gentilhomme à qui le bagage appartenoit, étant prêt de monter à cheval, deſcendit dans la cour; le Muletier lui dit qu'on prétendoit retenir ſon bagage, pour l'obliger à payer le veau & l'écot; il fit venir l'hôte pour l'entendre, l'hote contre l'ordinaire de ces gens-là, lui parla fort reſpectueuſement, Monſieur, lui dit il, j'avoue que vous n'a-

vez aucune part à la ſotiſe de vos Muletiers, mais que ferai-je à cet homme-là, quand j'aurai laiſſé ſortir les mulets? payez moi & retenez par vos mains ſur le prix dont vous êtes convenu avec lui, ce que vous me donnerez. Le Gentilhomme fit tout ce qu'il put, à ce qu'on dit, pour ſe diſpenſer de payer, mais à la fin voyant l'hôte obſtiné à ne laiſſer rien ſortir, & ne voulant pas retarder ſon voyage paya le veau & l'écot, Or Monſieur l'Alcade, continua l'Avocat, ce Gentilhomme étant arrivé chez lui, retient ſur le prix dont il eſt convenu avec ma Partie pour le tranſport de ſon bagage, trente livres qu'il dit avoir donné à l'hôte. Or je dis que comme il y a conteſtation, il ne lui appartient pas de payer pour un autre, à moins que la Juſtice en ait ordonné. Si votre Partie, lui dit le Juge, avoit eu l'eſprit de faire ſortir ſes mulets dehors, le Gentilhomme auroit pû ſe défendre de payer? mais ſon équipage étant retenu pour répondre du deſordre fait par un homme qui eſt cenſé ſon domeſtique, il eſt dans la neceſſité de payer: allons, concluez. Je conclus, Mon-

ſieur, reprit l'Avocat, à ce que la Partie adverſe ſoit condamnée à payer à ma Partie, la totalité du prix convenu pour le tranſport de ſon bagage, ſauf à lui de ſe pourvoir contre l'hôte, pour le rembourſement de ſes deniers, attendu que c'eſt une violence qu'on lui a faite, & aux dépens :

Monſieur l'Alcade, dit alors l'Avocat du Gentilhomme, je n'ai que deux mots à dire pour la défenſe de ma cauſe : on retient (comme vous l'avez fort bien dit) le bagage de ma Partie, pour répondre du deſordre fait par ſon domeſtique, il n'a point d'autre moyen pour ſe tirer de cet embaras, que de payer; faut-il que ce ſoit ſur ſon compte? ce ſeroit autoriſer l'inſolence des domeſtiques. Peut-on dire qu'il ait quelque part, qu'il ait même eu connoiſſance de ce qui ſe faiſoit dans l'hôtellerie? cependant en s'attaque à lui comme au plus ſolvable, & de plus, obligé de répondre pour ſes gens: Je conclue donc, à ce que la Partie adverſe ſoit déboutée de ſa demande, & aux dépens.

PRONONCE'.

Les parties entendues en leurs défenſes, faiſant droit, nous déboutons le Muletier de ſa demande & aux dépens; & en outre, pour réparation de l'inſulte faite à un paſſant qui ne lui avoit jamais fait aucun mal, le condamnons: Monſieur l'Alcade, interrompit l'Avocat, il n'a fait, ni pû faire aucune inſulte à cet homme, puiſqu'il s'étoit échapé, & qu'on ne le trouva pas dans l'hôtellerie; il l'a faite cette inſulte, reprit le Juge, en la perſonne du veau; car on ne croioit pas berner un veau, mais un homme; ainſi l'inſulte eſt cenſée faite à l'homme, & de plus, je ſuis informé que ce n'étoit pas la premiere fois; c'eſt pourquoi afin de ſervir d'exemple: je le condamne à être berné un quart d'heure dans la cour du Château par les domeſtiques de Monſieur le Comte, & pour cet effet, j'ordonne aux Huiſſiers de ſe ſaiſir tout preſentement de ſa perſonne & de le mettre en priſon juſqu'à l'heure de l'execution.

Toute l'aſſemblée trouva tant d'é-

quité & de bon ſens en ce Jugement, qu'on ſe prit à battre des mains en ſigne d'applaudiſſement, & ſur tout les domeſtiques du Comte qui ſe propoſoient déja le plaiſir de cette ſerenade; cependant le Secretaire ayant tiré le Juge par la manche, lui dit: en verité, Monſieur ce Jugement eſt tout-à-fait contre les loix, car il n'y a point de Partie qui ſe plaigne, & vous prononcez ſur un chef qui n'a point été agité dans le plaidoyer; Monſieur le Secretaire, lui répondit Sancho il me ſemble, ſi je ne me trompe, que c'eſt ici une queſtion de fait; je l'avoue, Monſieur l'Alcade, lui dit le Secretaire, quand à la conteſtation des Parties; cela étant, Monſieur le Secretaire, reprit Sancho, je vous répondrai ce que dit un jour notre Curé au-Charpentier du Village, qui vouloit le reprendre en Chaire? maître Mathieu, lui dit-il, mêlez vous de vos chevilles; & vous Monſieur le Secretaire, mêlez-vous de me reprendre dans les queſtions de droit, & non dans celle de fait, & qu'on ne m'échauffe pas la craſſe davantage la deſſus, de peur que je ne faſſe auſſi berner l'Avocat, pour

lui apprendre à traiter le bernement de récréation innocente.

Sancho prononça ces dernieres paroles avec le feu dans les yeux & la colere peinte ſur le viſage ; perſonne n'oſa plus lui repliquer ; les Sergens ſe ſaiſirent de l'homme, & le mirent en lieu ſûr pour en répondre ? alors tout le monde ſe prit à crier, Vive Monſieur l'Alcade, on ne peut rendre un Jugement plus équitable. Le Comte cependant étoit toûjours à ſa jalouſie avec ſa compagnie, qui n'en pouvoient plus de rire, de la réponſe de Sancho au Secretaire, & de la colere où il étoit ; ſon Jugement étoit approuvé de tout le monde, & on ne paroiſſoit pas faire beaucoup d'attention à ce qu'on auroit pû cenſurer dans ſes manieres impolies ; enfin le Comte lui-même en parut content, il impoſa ſilence à ſa compagnie pour entendre les autres cauſes ? voici celle qui fut appellée enſuite.

Il s'agit, Monſieur, dit l'Avocat, d'une petite ſucceſſion qui eſt échue à deux freres, dont l'un habitant de ce lieu-ci s'eſt emparé, & refuſe de donner à ſon cadet pour qui je parle, la

part qui lui appartient, ce qui l'a obligé de l'appeller pardevant vous, pour qu'il en ſoit ordonné. Quelle défenſe avez vous contre cette demande, dit le Juge à l'autre Avocat ? Monſieur, répondit l'Avocat du Défendeur, pour vous donner une idée juſte de la conduite de ma Partie à l'égard de ſon frere, vous trouverez bon que je vous faſſe en peu de mots le recit de leur hiſtoire. Ma Partie & la Partie adverſe, ſont fils d'un habitant de ce lieu, qui ayant gagné du bien dans le commerce, laiſſa en mourant une ſucceſſion aſſez conſiderable pour un homme de ſa ſorte ; il n'avoit d'enfant que ces deux garçons, la ſucceſſion étant partagée, l'ainé continua le commerce de ſon pere, & y fait encore au jourd'hui fort bien ſes affaires ; le cadet curieux de voir le beau monde, prit ſa part en argent, & s'en fut à Madrid, où étant arrivé il ſe mit ſur le pied d'un homme de conſequence ; & bientôt prit goût pour le jeu, par la fréquentation des gens qui en faiſoient leur capital.

J'ai oui dire interrompit le Juge, à un Gentilhomme plus ſçavant que moi dont

dont j'ai mangé le pain, que de toutes les inclinations de débauches, il n'y en avoit point par rapport à notre fortune, de plus à craindre que le jeu, car les autres débauches ne nous conduiſent à notre ruine que pas à pas, on peut s'en retirer quand on veut, & on a tout le loiſir de faire de ſérieuſes refléxions ſur les ſuites où elles peuvent nous conduire; mais le jeu nous peut jetter tout d'un coup dans le précipice; cette paſſion animée par l'interêt, nous éblouit & nous fait voir des tréſors, tandis qu'elle nous conduit avec rapidité à notre ruine : il ne faut qu'un jour, qu'un moment malheureux, pour de riches que nous étions, nous reduire à la mendicité.

Voilà juſtement, reprit l'Avocat, le ſort de la Partie adverſe? ce jeune homme s'eſt ſoûtenu pendant quelque tems, gagnant un jour & perdant l'autre, la fortune ſe jouoit de lui, il voyoit des joueurs heureux qui le repaiſſoient de belles eſpérances, en gagnant ſon argent ou en le volant; enfin pour ne vous pas ennuyer, un ſeul jour malheureux lui fit voir le fond de ſa bourſe, il eut recours à ſes meubles & à ſes

habits, dans l'eſpérance de ſe relever, mais le malheur l'a toujours pourſuivi, il a tout perdu, réduit à revenir ici en mendiant ſa vie. Or pendant qu'à Madrid, continua l'Avocat, échaufé au jeu, il perdoit tout ce qu'il avoit eu de la ſucceſſion de ſon pere, il lui eſt échû une autre petite ſucceſſion qui ne conſiſte qu'en une Ferme de quatre cens livres de rente, qui font pour chacun deux cens livres, outre les effets mobiliers qui peuvent valoir deux mille livres: ma Partie dans la vûe de retirer ſon frere de l'engagement ruineux où il le voit, lui offre ſa maiſon & ſa table, & s'il le veut, de l'aſſocier avec lui dans ſon commerce, pour ce qui lui appartient de cette ſucceſſion, & s'il veut ſe marier, de joindre encore ce qu'une femme pourra lui apporter à ce petit fonds pour lui aſſûrer du pain. Voilà, Monſieur, continua l'Avocat, le motif qui cauſe le refus que fait ma Partie de lui donner ſa part de cette petite ſucceſſion, bien perſuadée que dès qu'il en ſera le maître, il le jouera & le perdra comme le reſte.

L'autre Avocat & ſa Partie inter-

rompant le plaidoyer du Défendeur, dit que ſon frere n'avoit aucun droit de lui faire la loi, qu'il vouloit diſpoſer de ſon bien, & que ce n'étoit pas ſes affaires, s'il perdoit ou ne perdoit pas au jeu, que toute la grace qu'il lui pouvoit faire étoit que, ſi la Ferme lui convenoit, elle fût eſtimée par des Experts nommés d'office, & qu'il la prit à l'eſtimation, mais que ſoit qu'elle fût vendue par décret ou qu'il la gardât, il vouloit avoir ſa part pour en diſpoſer ainſi qu'il aviſeroit bon être.

Le Juge vit bien que la paſſion du jeu obſédoit ce jeune homme, & que la charité vouloit qu'on tâchât de la reprimer par l'impuiſſance de ſe ſatisfaire; la juſtice vouloit auſſi qu'on le mît en poſſeſſion de ſon bien, en condamnant ſon frere à le payer de ſa part de cette ſucceſſion; en lui rendant juſtice, on le ruinoit, & en s'intéreſſant charitablement pour lui, on faiſoit une injuſtice criante; Sancho connut bien la bonne volonté de ſon frere, mais elle n'étoit pas conforme aux loix & coûtumes; il conſulta là deſſus le Secrétaire, car c'étoit une queſtion

de droit, & il dit qu'il faloit ordonner la vente de la maiſon, ou en cas que le Défendeur voulût la garder, nommer des Experts pour l'eſtimer, & condamner le Défendeur à délivrer les deniers dans quinzaine après l'eſtimation.

Sancho ayant demandé au Défendeur s'il vouloit garder la maiſon, & lui ayant répondu que oui, il prononça conformément à ce que le Secrétaire avoit conſeillé, mais il différa de nommer des Experts, le Secrétaire lui diſoit tout bas de les nommer, & il lui répondit qu'il les nommeroit au premier jour. Le Demandeur qui avoit une faim vorace pour l'argent, afin de ſatisfaire ſa paſſion, étoit tous les jours chez le Juge à l'importuner, pour nommer les Experts, & le Défendeur le ſollicitoit de n'en rien faire, & d'avoir la charité de lui faire cette injuſtice, & que ſon frere lui en ſçauroit un jour bon gré; le Secrétaire cependant lui diſoit à toutes les occaſions: nommez donc les Experts, & il lui répondoit, je les nommerai & n'en faiſoit rien; enfin le Secrétaire que l'on avoit peut-être intéreſſé, lui

demanda en préſence du Comte pourquoi il ne nommoit pas ces Experts, & il lui répondit bruſquement, qui voulez-vous que je nomme ; je ne connois encore perſonne ici ; s'il ne tient qu'à vous les nommer, moi dis-je, qui les connoît, lui dit le Secrétaire, je le ferai au premier jour d'Audience : cela ne ſerviroit de rien, lui répondit Sancho, il faut que je les connoiſſe moi-même, & que leur capacité & leur probité me ſoient connues pour l'acquit de ma conſcience.

Le Comte ne pénétroit pas le ſouterrain de cette conduite de ſon beaupere, & n'en pouvoit tirer de raiſon, il remettoit toujours d'Audience en Audience, & ne concluoit rien. Enfin il fatigua ſi fort le Demandeur, que ne pouvant plus ſubſiſter dans un cabaret où l'on refuſa de lui faire crédit, il fut obligé d'accepter l'offre que ſon frere lui faiſoit de ſa maiſon & de ſa table ; quand il le tint chez lui, il lui perſuada de ſe marier, on attira adroitemen des filles qui pouvoient lui convenir, il devint enfin ſuſceptible d'amour, & ne paroiſſoit plus penſer au jeu.

Celle qui ſçut le toucher étoit une

orpheline de quinze ans, qui ſans être de ces beautés régulieres, avoit aſſez de charmes pour captiver le cœur d'un honnête homme ; elle avoit de l'eſprit & du bien, qui pouvoit encore l'augmenter par le commerce ; il l'épouſa, & tout le bien fut mis ſous le nom de la femme & ſubſtitué aux enfans, afin de lui ôter tout les moyens de réveiller ſa paſſion du jeu ; & voilà quel fut l'effet de la conduite de Sancho. Celui-là même qui venoit le ſolliciter avec tant d'ardeur, fut le premier à lui venir rendre grace de la charité qu'il avoit eue pour lui, & ce Jugement lui donna une grande réputation.

Nous nous ſommes écartés de l'Audience pour apprendre au Lecteur quel fut le ſuccès de ce Jugement, où l'on voit qu'un Juge charitable peut quelquefois trouver des moyens de ſuſpendre l'execution des loix pour de bonnes raiſons, ſans qu'on puiſſe l'accuſer d'injuſtice ; nous ne retournerons pas à l'Audience, parce que les cauſes qui furent appellées après celle-ci, ne méritent pas d'être recitées ? nous parlerons ſeulement de l'execution de la premiere Sentence

Tome 6. pag. 127.

FIRENZE

du bernement du Muletier.

Le Juge du retour au Château, s'étant preſque auſſi-tôt mis à table, le Comte lui demanda s'il prétendoit que ſa Sentence fût executée. Si je le prétends, dites-vous, lui répondit-il, hé que me ſerviroit de juger les cauſes, ſi mes Jugemens n'étoient pas executés? C'eſt, reprit le Comte, que Monſieur le Secrétaire ne trouve pas cette condamnation ſelon les regles. C'eſt, repartit Sancho, que Monſieur le Secrétaire ne ſçait pas ce que je ſçai; celui que j'ai condamné, ne ſe plaint pas que je lui aye fait injuſtice; mais il y a tems pour tout, & le tems viendra que je pourrai rendre compte de ma conduite, mais le tems eſt venu que ce coquin-là ſoit berné, & je le ferai expédier dès que j'aurai dîné. Tous les domeſtiques qui s'étoient déja fait une grande fête de ce bernement, attendoient avec impatience qu'on ſe levât de table pour en voir l'execution; la couverture étoit déja toute préparée à recevoir le patient, & Sancho qui ſçavoit par ſa propre expérience comment il faloit s'y pren-

dre, prit le ſoin d'inſtruire ceux qui devoient être les executeurs de ſa Sentence.

Enfin le patient fut tiré de la priſon & porté dans la couverture, & preſque auſſi-tôt en l'air, car on eſt ponctuellement obéi par des domeſtiques quand il s'agit de faire du mal: Sancho cependant regardoit de loin ſi un homme que l'on berne a bonne mine lorſqu'on le fait voltiger en l'air; mais le quart d'heure n'étoit pas encore expiré, que les berneurs étoient fatigués à n'en pouvoir plus, & le patient preſque à l'agonie; on le laiſſa & on l'emporta ſur de la paille dans l'écurie où l'on crut qu'il expireroit. Le Comte & ſon épouſe furent le voir, & craignoient fort d'être blâmés d'avoir conſenti à cette execution, ils firent ce qu'ils purent pour le faire revenir, & enfin il reprit ſes ſens, mais ſi moulu & meurtri, qu'il ne pouvoit remuer aucun de ſes membres; on eut ſoin de lui dans la maiſon juſqu'à ce qu'il fut parfaitement retabli, & le Comte ſe crut même obligé en conſcience, de payer au cabaret la dépenſe de ſes mulets.

Tout cela fit que bien des gens murmuroient contre Sancho de la cruauté de ſon Jugement, & il fut enfin ſi étourdi de toutes ces plaintes, qu'il voulut ſe juſtifier; un Juge, dit-il au Comte & au Secretaire, eſt-il cruel, quand il condamne un homme à mort pour avoir commis quelque meurtre? il l'a mérité, dit le Secrétaire, & la loi de Dieu même l'y condamne. Hé bien, reprit Sancho, nous y voilà tout juſte: j'ai oui dire à mon maître défunt, que cette loi de Dieu veut que l'on donne œil pour œil, & dent pour dent, que l'on coupe la main à celui qui a coupé celle de ſon frere, & le pied à celui qui a coupé le pied, & par la même raiſon que l'on berne celui qui berne les autres. Je vous accorde cela, lui répondit le Secrétaire, mais la loi de Dieu ne dit pas qu'on berne un homme pour avoir berné un veau. Auſſi n'eſt ce pas pour le veau, reprit Sancho, que je l'ai condamné à être berné, & il ſuffit que je ſçai bien ce que je fais, & qu'il ſçait bien lui-même que je ne le condamne pas ſans raiſon.

Ce raiſonnement de Sancho fit reſſouvenir le Comte & la couſine de

l'avanture de ſon bernement, dont il eſt parlé dans le commencement de l'hiſtoire de Don Quichotte, & ſe parlant tout bas l'un à l'autre : ſi par exemple, dit le Comte, ce Muletier eſt un de ceux qui l'ont autrefois berné, il uſe ici du droit de repréſailles ; & quaſi perſuadé qu'il faloit que cela fût, il commença à prendre ſa défenſe contre tous ceux qui murmuroient, & contre le Secrétaire même. Cependant pour être plus ſûr de la choſe, il dit à ſa couſine de faire venir Sancho dans le jardin ; il y fut auſſi tôt, & comme elle ſçavoit toute l'hiſtoire de Sancho par la lecture qu'elle avoit faite de celle de Don Quichotte, ou par la confidence que le Comte lui en avoit faite au ſujet de ſon mariage, on ne fit point de miſtere de l'interroger ſur ce ſujet.

Sancho leur apprit donc que c'étoit en effet le même Muletier, & il ajoûta à ce qu'on ſçavoit déja de ſon ancienne avanture, celle qui lui étoit arrivée en chemin. Quoi, interrompit la parente du Comte, c'eſt vous, pere Sancho, qui êtes ce ſot dont parloit l'Avocat ; (vous me pardonnerez ſi

je me ſers des mêmes termes.) Ho, je vous pardonne, Madame, lui répondit Sancho, & à l'Avocat auſſi, parce qu'il ne pouvoit pas deviner que ce fût moi, & qu'il parloit ſuivant qu'il avoit été inſtruit par ſa Partie. Sans mentir, pere Sancho, lui dit alors le Comte, s'il eſt vrai que ce fut vous qu'on ſe propoſoit de berner, je vous félicite ſur l'adreſſe de vous être ſi heureuſement échapé de cette conſpiration, & loin de vous condamner, comme j'ai fait, je reſpecte votre Jugement, ſi ce n'eſt qu'à en juger ſur les maximes de la charité chrétienne, il paroît un peu de vengeance, parce que vous êtes intéreſſé dans la choſe. Ho, pour cet article, reprit Sancho, je l'aurois jugé tout de même quand cela auroit regardé un autre que moi, & je ne me ſuis point regardé là-dedans. Enfin Sancho ſe juſtifia, & le Comte même ne le trouva pas un ſi mauvais ſujet qu'il ſe l'étoit imaginé, ſi l'on en excepte ſeulement ſes manieres ruſtiques & impolies, dont on n'eſpéroit plus de changement.

CHAPITRE VII.

Hſtoire de Waldrade & du Soi-diſant Chevalier de Fuente, que l'on nommoit dans ſon Pays Pedro Labrador.

LE Comte faiſant à tout le monde l'éloge du Jugement de Sancho, ſans entrer dans un détail qui n'étoit pas néceſſaire que tout le monde ſçût, on n'oſa plus en parler. On venoit cependant le ſolliciter & l'importuner pour nommer les Experts qui devoient eſtimer la Ferme, il promettoit toujours & n'en faiſoit rien; le Secrétaire étoit rebuté de lui en parler, il ſe paſſa ſix mois de la ſorte, pendant leſquels il ſe jugea pluſieurs cauſes dont nous parlerons dans la ſuite; ce chapitre étant deſtiné à finir l'hiſtoire du ſecond Jugement de Sancho, dont nous avons déja parlé, afin de faire voir le vrai motif qui obligeoit le Juge de différer toujours de nommer les Experts, malgré les importunités qu'on lui faiſoit pour l'y contraindre.

On parla tout ſubitement du ma-

riage de Pedro Labrador, c'eſt comme qui diroit Pierre le Laboureur: cette nouvelle ſurprit tout le monde, parce que l'on ne ſçavoit pas ſeulement qu'il eût une maîtreſſe, ni d'autre inclination que celle du jeu. Comme ſon frere qui étoit riche, faiſoit toute la dépenſe de la nôce, il fut prier Monſieur le Comte & toute ſa famille, de vouloir honorer de ſa préſence, les nôces de ſon frere. Le Comte lui promit, & quand il eut ſa parole, il fit venir chez lui un Traiteur, & n'épargna rien pour rendre la fête digne des hôtes qu'il avoit conviés.

On ne ſçavoit pas même dans le lieu, qui étoit la future épouſe, & le Comte ne l'apprit que le jour de la célébration des nôces. On étoit revenu de l'Egliſe, & déja au ſecond ſervice du repas, lorſque le Comte impatient, adreſſant la parole au Marié, lui dit: Seigneur Pedro, je ne puis m'empêcher de vous dire, que la nouvelle de votre mariage m'a extrêmement ſurpris, car quand nous ſommes une fois prévenus d'une paſſion, elle nous obſede, elle remplit tout notre cœur, nous ſommes indifférens, ou même

inſenſibles à tout ce qui pourroit faire les délices des autres.

Vos ſollicitations preſſantes pour parvenir à la vente de votre Ferme, faiſoient juger à tout le monde, que le jeu tout funeſte qu'il vous eût été juſques-là, étoit encore l'objet de vos deſirs, & que flatté de l'eſpoir du gain, vous diſparoîtriez, dès que vous auriez touché le prix de votre petite ſucceſſion, pour retourner à Madrid le perdre comme le reſte ; pouvoit-on après cela s'imaginer que vous euſſiez ſeulement une maîtreſſe, ou que n'en ayant point, vous fuſſiez ſitôt devenu ſuſceptible d'amour, lorſque juſqu'ici vous ne l'aviez parû que pour le jeu ? Je vous prie donc de vouloir bien nous régaler du récit de vos amours & de vos petites avantures de Madrid.

Vous me faites trop d'honneur, Monſieur le Comte, répondit Pedro Labrador, de vouloir aſſujettir votre attention à des choſes peu dignes d'être recitées à un homme de votre ſorte, ce récit qui ſera fort inſipide dans ma bouche, auroit peut-être plus d'agrément dans celle de mon épouſe,

qui pourra l'enrichir de pluſieurs petites circonſtances que j'ignore, ſi vous vouliez bien la ſubſtituer à ma place. Je conſens à ce que vous deſirez, reprit le Comte, ſi Madame la Mariée veut bien avoir pour nous cette complaiſance. Pourois-je ne l'avoir pas, Monſieur le Comte, répondit la mariée, en ſe levant à demi de ſon ſiege, ſans manquer de reſpect & nous rendre indignes de l'honneur que vous nous faites ; vous n'avez qu'à me donner votre attention puiſque cela paroît vous faire plaiſir, & je vais ſans un plus long préambule vous ſatisfaire. Voilà, reprit le Comte en riant, un début qui me plaît & qui me fait juger que vous ſçavez vivre ; allons & point de préambule auſſi de ma part, je vous écoute, je voudrois que nous buſſions ſeulement un coup auparavant, & voilà toute la ſurſéance que je vous demande, parce qu'il m'eſt néceſſaire ; tout le monde but à la mariée, & elle commença ainſi ſon hiſtoire en adreſſant la parole au Comte & à ſon épouſe.

On pourroit vous avoir dit, Monſieur, lui dit-elle, que je ſuis d'un lieu

assez près d'ici, mon pere est Hôtellier (car c'est une route assez passante) ma mere qui n'exerce ce métier-là que parce qu'elle ne peut s'en dispenser, m'en a la premiere donné du dégoût en me faisant connoître le péril où une fille est tous les jours exposée : les hommes, me disoit-elle, qui entrent dans un cabaret, se croyent tout permis, sur tout lorsqu'ils ont un verre de vin dans la tête, & s'ils ne se hazardent pas à porter leur hardiesse jusqu'aux actions libres, du moins ne s'abstiennent ils pas de dire tout ce qui leur vient dans l'esprit.

Je m'apperçûs bien dans la suite que les avertissemens de ma mere n'étoient que trop véritables, lorsque je me hazardois de monter dans les chambres, forcée à le faire, par la quantité de monde qu'il y avoit quelquefois à servir dans la maison ; cela me donna un dégoût extrême, & pour le métier, & pour le logis. Tout le jour renfermée dans ma chambre, je ne m'occupois que des moyens de sortir de chez nous, tantôt je priois ma mere de me faire apprendre un métier dans quelque Ville, tantôt je

la

la preſſois de me mettre dans un Couvent, ou en condition; ma mere vouloit tout ce que je voulois, mais mon pere qui vouloit me marier à un homme qui pût le ſeconder dans ſa profeſſion, & qui jettoit dèja les yeux ſur un jeune cuiſinier, s'oppoſoit à tout ce que ma mere lui propoſoit; elle n'oſoit même quelquefois lui en parler, ce qui augmenta mon chagrin & me fit craindre que n'étant pas la maîtreſſe, on ne me forçât enfin de prendre la parti pour lequel j'avois le plus d'averſion.

Dans cette ſituation facheuſe, le ciel exauçant mes vœux, conduiſit chez nous une femme de qualité de Madrid, nommée la Comteſſe de Fuente qui revenoit d'une de ſes Terres. Ma mere m'envoya dans ſa chambre pour la ſervir, quoiqu'elle eût une fille avec elle, cette Dame à qui j'eus le bonheur de plaire, me faiſant, approcher d'elle, me parla ainſi.

Une jeune fille comme vous, me dit-elle, eſt bien expoſée dans une hôtellerie, & ſi j'étois à la place de votre mere, je ne ſouffrirois pas que vous ſerviſſiez le monde; les hommes

pour la plûpart ſont hardis & immodeſtes dans leurs paroles, une fille entend mille choſes qui bleſſent la modeſtie & peuvent corrompre le cœur, c'eſt trop riſquer, ma chere enfant, quelque ſage qu'on ſoit, quelque pente qu'on ait à la vertu, il faut s'éloigner des occaſions perilleuſes, & vous ne pouvez preſque le faire dans la profeſſion que vous exercez.

Madame, lui répondis-je, ma mere qui a ſans ceſſe l'œil ſur moi ne m'envoye jamais dans les chambres où il n'y a que des hommes, mais quoiqu'elle prenne un ſoin extrême de mon éducation & de ma conduite ; il ne tient pas à elle ni à moi qu'elle ne m'éloigne d'ici, ſi elle en trouvoit le moyen, & que mon pere y voulût conſentir. Si vous êtes dans ce ſentiment, reprit cette Dame, & que votre mere réponde de ſa part à autoriſer un ſi juſte deſſein, faites la monter, je lui propoſerai de vous prendre auprès de moi en qualité de fille de chambre, & j'aurai ſoin de vous, vous pourrez étant à la Cour lorſque je vous aurai un peu façonnée aux bonnes manieres, trouver une occaſion de vous établir plus

avantageuſement que dans un village ; cela vous accommoderoit-il ?

Madame, lui répondis-je, l'honneur que vous me faites me paroît partir d'un ſi bon cœur, qu'il faudroit que j'euſſe perdu l'eſprit de n'y pas répondre ; je ne doute preſque pas non plus que ma mere n'accepte une propoſition ſi avantageuſe pour moi, mais je crains que mon pere ne s'y oppoſe ; comment faire s'il n'y veut pas conſentir ? Ho ? ſi votre mere y conſent, reprit la Dame, je parlerai à votre pere d'un ton d'autorité, qui le mettra à la raiſon, & je lui ferai voir qu'il faut qu'il ait perdu l'eſprit pour vouloir vous établir dans une profeſſion que vous haïſſez, lorſque vous pouvez eſperer quelque choſe de plus honorable & plus avantageux ; allez ſeulement me querir votre mere.

Enfin, Monſieur, quand tout le monde fut ſervi, je tirai ma mere en particulier, & lui dit tout ce que cette Dame me venoit de dire ; elle monta à ſa chambre, & après lui avoir rendu mille graces de ſes bontés pour moi, elle conſentit de me laiſſer partir avec elle, mais lui dit qu'elle craignoit la reſiſ-

tance de ſon mari. Sçavez-vous ce qu'il faut faire, lui dit cette Dame, pour n'avoir point de bruit? que votre fille faſſe tout doucement ſon petit paquet, qu'elle le donne à un de mes laquais que j'inſtruirai, pour le mettre dans le ſiege du caroſſe, & que demain matin ſous pretexte d'aller à l'Egliſe, elle m'aille attendre au bout du village pour monter dans mon caroſſe? vous ferez feinte d'ignorer la choſe, vous paroîtrez la plus empreſſée à la chercher, & je vous écrirai dès que je ſerai arrivée, comme ſi je voulois vous tirer de peine; par ce moyen-là vous ne paroîtrez point avoir de part à la choſe, & quand votre fille ſera chez moi à Madrid, que votre mari la vienne chercher s'il veut, j'en fais mon affaire, ſans que vous vous en mêliez.

Ma mere qui crut que cette occaſion étoit favorable pour m'éloigner de la maiſon, & comptant beaucoup ſur les promeſſes de cette Dame, conſentit à tout ce qu'elle voulut, & donna les mains à l'execution, en me donnant tout ce que j'avois de hardes & quelque peu d'argent en cas de beſoin;

pour concluſion, Monſieur, je diſparus de la maiſon, & quatre jours après me vis dans l'Hôtel de Madame la Comteſſe de Fuente à Madrid: mon pere ne me voyant point le lendemain me demanda à ma mere, elle lui répondit les larmes aux yeux, je la cherche depuis le matin & j'en ſuis auſſi en peine que vous, on vient de me dire qu'on l'avoit vûë monter dans le caroſſe de cette Dame qui eſt partie ce matin, & je n'ai pas de peine à le croire, parce qu'elle a pris toutes ſes hardes; mon pere qui étoit prompt ſe prit à peſter & jurer contre ma mere qu'il accuſoit d'avoir favoriſé ma fuite; elle s'en défendit comme elle put, il lui dit qu'il viendroit à Madrid, & qu'il ſçauroit bien me faire revenir; mais cette premiere bouraſque étant paſſée, il n'en parla plus.

Ce changement de ſituation, continua la Mariée, me parut d'abord un rêve; il me fallut apprendre tout ce que juſques là j'avois ignoré, tout ce qui fait le devoir & l'occupation d'un fille auprés d'une femme de qualité; tout cela cependant me parut doux en comparaiſon de tout ce que je faiſois chez

mon pere ; je voyois le beau monde, j'apprenois les bonnes manieres de la Cour, & je me façonnois à vûe d'œil, tout ce qu'il y avoit de gens de qualité des deux ſexes à Madrid, venoit chez nous, l'on y jouoit beaucoup & c'étoit en partie, ce qui attiroit tant de monde ; on me fit habiller de maniere à paroître dans les compagnies, & Madame la Comteſſe qui m'aimoit beaucoup, diſoit à tous ſes amis en me montrant ; c'eſt une petite campagnarde que j'ai amenée, dont je prétends faire quelque choſe, elle apprend tout ce qu'on lui montre, avec une facilité extrême ; elle eſt propre, ſoigneuſe & a été très-bien élevée pour une fille de ſa ſorte. Je vais vous faire mon éloge, Monſieur le Comte, en faiſant parler Madame ; mais puiſque vous voulez tout ſçavoir, il faut bien vous tout dire. Vous ne nous direz pas peut-être, répondit le Comte en riant, vos petites fredaines, ſi vous en avez faites. Si fait bien, je vous en aſſûre, reprit la Mariée, ne m'interrompez pas ſeulement crainte que je ne les oublie voici la premiere.

De toutes les choſes qu'on me fit

apprendre, continua la mariée, celle qu'on ne me montra pas, fut celle que j'appris le mieux, qui fut le jeu, je voyois jouer tout le jour & j'avois aſſez de momens où je n'avois rien à faire, les Joueurs par complaiſance m'expliquoient tout, c'étoit à l'ombre que l'on jouoit le plus ordinairement, & ce jeu me plaiſoit ſi fort, que j'aurois paſſé la journée à voir jouer ſans ſonger à manger ; Madame s'appercevant de la paſſion que j'avois à manier les cartes, & à m'informer aux Joueurs des raiſons qu'ils avoient de jouer d'une façon plutôt que d'une autre, me prit un jour en particulier & me dit : Waldrade, (c'eſt le nom que ma maraine m'a donné, qui étoit de Metz en Lorraine) Waldrade ! tu aimes le jeu, il n'eſt pas mal aiſé de le connoître ; quand on ne l'aime que pour s'en faire une recréation, cela eſt bon, mais ſi on le regarde comme un moyen de gagner de l'argent, & de s'enrichir, cela eſt dangereux ; le jeu conſideré d'une certaine façon peut être utile, il offre les occaſions de le familiariſer avec les perſonnes de diſtinction, on ſe forme

l'eſprit, on apprend à parler, on ſe fait des amis, & l'on paſſe agréablement quelques momens du jour, où l'on ſeroit quelquefois embaraſſé de ſa perſonne, mais ſi l'on ne donne pas des bornes à ce plaiſir de ſoi-même innocent, il degenere en vice; ſi l'objet du jeu eſt le gain, c'eſt une paſſion ſordide, qui loin de contribuer à former l'eſprit, ne fait que des brutaux, des emportés, des blaſphemateurs, ou des gens ſombres, taciturnes & ſtupides.

Mais, Madame, lui repondis-je, il me ſemble pourtant que toutes les preſonnes qui viennent ici, ne jouent que dans l'eſperance de gagner, & qu'elles ne paroiſſent pas trop contentes lorſquelles perdent. Cela eſt naturel, reprit Madame, puiſque le jeu n'eſt jeu que parce qu'on peut ou gagner ou perdre, ſuivant qu'on eſt heureux ou malheureux, & c'eſt ce qui en fait le plaiſir, mais un bon joueur doit compter perdu avant que de jouer, ce qu'il deſtine à ſa recréation, au lieu que le mauvais joueur, ne compte jamais de perdre & veut toujours gagner, il ne tire l'argent de ſa poche que dans la

vûe

vûë de le faire multiplier, il regarde le jeu comme une banque, & ne trouve de goût au jeu qu'autant qu'il flate ſon interêt. Voilà juſtement, Madame, lui repliquai-je, tout comme je ſerois, ſi je me mêlois de jouer, ce qui me paroît de piquant au jeu, c'eſt cette facilité de gagner promtement du bien au depens des malheureux qui le perdent; ne joûe dont jamais; me dit-elle, ſi tu me veux croire.

Elle ſe leva là deſſus pour aller prendre place & jouer une repriſe. Je fus me placer derriere elle pour la voir jouer, la fortune ne fut pas pour elle ce jour là, j'enrageois ſans oſer parler, de la voir toûjours perdre; elle perdit cinquante piſtoles, & ſe leva fort chagrine de la table, je voulus me mêler de lui dire quelque choſe ſur ſa triſteſſe? elle me jetta un regard noir qui me fit juger que je prenois mal mon tems, j'attendis que ſon chagrin fût paſſé pour lui parler.

Avouez-moi donc, Madame, lui dis je (quand je la crus d'aſſez bonne humeur pour m'écouter) que lorſque vous vous faites un plaiſir du jeu, ce n'eſt que dans l'eſperance de gagner,

& ce plaiſir ſe change en chagrin, lorſque le ſort ne repond pas à vos déſirs. Je t'avoue Waldrade, me dit-elle, que ſi l'on étoit ſage, on ne joueroit jamais, ou du moins ſi peu de choſe que la perte ne toucheroit pas plus que le gain, mais il faut que le jeu ſoit animé d'un petit interêt, & l'on n'eſt pas toûjours aſſez maître de ſoi pour garder cette égalité qui fait le caractere du bon joueur. Vous voilà donc, Madame, lui repliquai-je, revenue à mon ſentiment, qui eſt que l'eſpoir du gain eſt l'objet du jeu, & ce qui fait le plaiſir du joueur, eſt que s'il pouvoit avant que de jouer être certain de perdre, il perdroit ſans doute le gout du jeu. Ce n'eſt que l'incertitude de ſon ſort qui l'anime, flaté de l'eſperance d'être heureux Enfin, Madame, continuai-je, quoiqu'il en ſoit, je ſuis furieuſement tentée d'en eſſayer, pour voir ſi je ſerois heureuſe, ſi vous vouliez bien me le permettre. Tu as donc de l'argent à perdre, me dit-elle. Je n'en ai pas beaucoup, lui repondis-je, & quand j'aurai perdu ce que jai, force me ſera bien de me retirer. Eſſaies-en donc, reprit elle, que j'aie le plaiſir de voir

comment tu t'en tireras.

Dès qu'elle m'eut accordé la permiſſion de jouer, je fus chercher place, & bien-tôt je commençai une repriſe; je jouois comme une étourdie, mais mon bonheur réparoit les fautes que je faiſois, je gagnai tous les coups que je fis jouer & beaucoup d'autres; je ne pouvois me reſoudre à paſſer, quelque peu de jeu que j'euſſe dans la main, la rentrée m'étoit ſi favorable que je ne fis pas un ſeule bête en toute la repriſe; enfin, Monſieur, je me levai avec quatre ducats de gain. Tranſportée de joye je courus annoncer cette bonne nouvelle à Madame, elle ſe prit à éclater de rire, & me dit: Mon enfant, voilà qui eſt capable de te perdre. Pourquoi Madame, lui repondis-je, je ne ſçaurois perdre que ce que j'ai, & quand la paſſion du jeu s'empareroit de mon cœur; force lui ſera bien d'en ſortir, quand je ſerai dans l'impuiſſance de la ſatisfaire; ma joye étoit ſi grande que mon cœur ne la pouvoit contenir, je fus la répandre par toute la maiſon, je ne fermai pas l'œil de toute la nuit, tant mon eſprit étoit rempli d'idées de fortune, je m'ima-

ginois voir des tables couvertes de ducats que j'amaſſois à chaque tour, & les faiſois tomber dans ma bourſe.

Voilà juſtement, interrompit Monſieur l'Alcade, comme j'étois lorſque je comptois aller avec défunt mon maître en cette Barbarie, il m'étoit avis que la champ de bataille étoit couvert de morts, que je fouillois celui-ci, que je dépouillois celui là, que je découſois les agraffes d'or & d'argent des veſtes des Bachats, que je me ſaiſiſſois du turban d'un autre, pour avoir quelques roſes de diamens, & que je fourois tout cela dans mon havre ſac, pour le charger enſuite ſur mon âne. Le Comte qui enrageoit en lui-même de ce préambule d'impertinences ſi hors de ſaiſon, marchoit ſur le pied de Sancho pour l'obliger de ſe taire, mais Sancho qui étoit en train de babiller ne faiſant point attention à la choſe, ſe facha à la fin, & lui dit: Hé par la gerny, Monſieur mon gendre, eſt-ce que vous ne ſentez pas que vous m'écraſez le pied; C'eſt lui dit le Comte, que vous interrompez le recit de Madame la Mariée, & c'étoit pour vous faire ſigne de vous taire. Hé que dia-

ble ne parlez vous, reprit Sancho, ſans m'écarbouiller les pieds? que Madame la Mariée diſe à preſent tout ce qu'elle voudra, j'ai dit tout ce que j'avois à dire.

Le lendemain, continua la Mariée, mon bonheur fut encore plus grand, quoique la paſſion me fit quelquefois jouer comme une folle; & pour vous prouver, juſqu'où fut ma folie & mon bonheur, je vous dirai que je fis jouer une fois ſans matadors; un homme qui regardoit mon jeu ne peut s'empêcher d'éclater de rire, & fut dire à Madame ſi elle ne fait pas la bête, je paye la perte du tour; il me rentra en quatre cartes les deux premiers matadors & deux rois, & je fis cinq levées, il courut de rechef à Madame & lui dit: non, il faut que le diable s'en mêle pour avoir gagné ce coup là & pour avoir une rentrée ſi heureuſe. La fortune enfin s'étoit d'éclarée pour moi, par le bonheur dont je jouois le plus ſouvent ſans voir mon jeu qu'après avoir dit que je faiſois jouer; je jouois ſans prendre, ſans matadors, & je gagnois, ce qui déſeſperoit ceux qui jouoient avec moi. On croyoit que

j'avois quelque Taliſman, on vouloit être de part avec moi, & je refuſois de m'aſſocier de crainte de perdre mon bonheur. Enfin, Monſieur, pour ne vous pas ennuyer davantage du recit de mon bonheur, je gagnai cinq cens ducats en trois mois de tems.

Comme j'étois ainſi dans le bonheur du jeu, on parla à Madame d'un jeune homme qu'on nommoit le Chevalier de Fuente, il ſe diſoit fils du vieux Comte de Fuente, qui commandoit dans l'armée de Flandres, il faiſoit aſſez belle figure, & ſoûtenoit le nom qu'il portoit, Madame voulut le voir, on le lui preſenta le lendemain, il fut prendre le bas de ſa jupe pour la baiſer, elle lui donna ſa main, il l'embraſſa enſuite en qualité de parent elle le fit aſſoire & lui fit pluſieurs queſtions ſur ſa genealogie; il lui fit une hiſtoire étudiée où il paroiſſoit un peu de miſtere, ce qui fit juger qu'il étoit le fruit de quelque galanterie du vieux Comte, qui dans ſa jeuneſſe avoit fait parler de lui, on ne voulut pas le pouſſer à bout là deſſus, & Madame prévenue de ce préjugé le traitoit comme parent, & il fut bien tôt regardé de

tout le monde ſur ce pied là.

Je le reconnus d'abord, mais il ne prit pas garde à moi, & je croi qu'il ne penſoit gueres que je fuſſe à Madrid ſi près de lui. Quand il s'en fut, je pris un flambeau ſur la table pour le reconduire, nous étions ſeuls au bas du dégré, lorſque jettant les yeux ſur moi pour me remercier, il s'écria d'une voix retenue : Ah ! qu'eſt ce que je vois ! eſt-ce bien vous Waldrade ? N'eſt-ce point un phantôme ! Vraiment oui, c'eſt moi-même, lui repondis-je, ſi je me connois bien : Hé bon Dieu, ſe reprit-il ! par quel hazard Waldrade eſt-elle à Madrid ? & par quel hazard, lui repondis-je, Pedro Labrador eſt-il devenu le Chevalier de Fuente ? Ah ! ma chere Waldrade, me dit il tout bas en s'approchant de moi, garde-moi le ſecret, je t'en conjure, je ſuis ici dans une ſituation à faire ſous ce nom là une fortune conſiderable, & je te jure, foi d'honnête homme, que je t'épouſerai, ſi tu m'es fidelle. Voilà, lui dis-je, un mariage bien tôt fait, & à peu de frais : croyez-vous qu'il ſoit beſoin d'engager ſa liberté par un ſerment, pour exiger de moi le ſecret ?

je vous le promet ſans engagement, non pas que je refuſe l'honneur que vous me faites, mais parce que je ne veux pas devoir à ſi peu de choſe le bonheur d'être à vous, il faut ſe voir & ſe connoître mieux que nous ne nous connoiſſons avant de s'angager; vous pouvez venir ici quand vous voudrez, revêtu d'un nom qui vous allie à Madame, vous feindrez de ne me pas connoître, j'en uſerai de même à votre égard, nous trouverons ainſi aſſez de momens de nous parler, & ſi vous jouez, nous nous faufilerons enſemble au jeu. Eſt ce que vous jouez, Waldrade, me dit-il? A force de voir jouer, lui repondis-je, j'ai voulu faire comme les autres, & je ne ſuis pas des plus malheureuſes, je joue auſſi, me dit-il, & c'eſt par le moyen du jeu que je pretends m'avancer & me produire, Si cela eſt, repris-je, vous ne ſçauriez trouver ailleurs plus de gens de diſtinction que vous en trouverez chez Madame, & vous y jouerez tant que vous voudrez.

Enfin, Monſieur le Comte, continua la Mariée, ce ſoit-diſant Chevalier de Fuente, ſe fit une habitude de

venir chez Madame, il y jouoit, il gagnoit un jour & perdoit quatre, j'étois la premiere à l'engager au jeu, je le repaiſſois d'eſperance, prevenue qu'il pouvoit être auſſi heureux que j'étois heureuſe, & peut-être ai-je contribué un peu à ſa perte. Quand nous pouvions nous parler en particulier, il me faiſoit mille proteſtations de ſon amour; ce n'eſt plus, me diſoit-il, pour le ſecret que vous me gardez, que je vous aime, c'eſt parce que je connois ce que vous valez, comptez donc ſur ma parole, ſi je ſuis aſſez heureux pour ne vous pas déplaire.

Suppoſons, lui dis-je un jour, que j'aye pour vous les ſentimens que vous deſirez de moi, & que vous ſovez de votre part diſpoſé à me tenir votre parole, quelle apparence v a-t'il, qu'étant connu à Madrid pour un nomme de qualité, d'une famille illuſtre & parent de Madame, vous puiſſiez avec honneur épouſer une fille, qu'on regarde ici comme une pauvre campagnarde dépayſée ? vous démentiriez par un choix ſi indigne, ce que vous voulez ſoutenir, cette ſeule conſideration ne me permet pas de compter

beaucoup ſur vos promeſſes. Ce que vous dites là, Waldrade, me repondit-il, eſt de bons ſens, mais je vous repondrai que n'ayant emprunté cette qualité que pour favoriſer mon deſſein, dès que j'aurai fait ici mes petites affaires je quitterai Madrid, je redeviendrai Pedro Labrador, ou je prendrai le nom de quelque Terre que j'acheterai, & ce ſera pour lors que j'executerai la parole que je vous donne. C'eſt donc, lui dis-je en riant, une eſperance encore bien éloignée, Waldrade que vous aimez aujourd'hui ſera vieille en ce tems là, & vous ne voudrez plus d'elle. Non non, ma chere Waldrade, me dit-il en voulant m'embraſſer, le moment n'eſt pas ſi éloigné que vous le croyez, repondez ſeulement à mon amour & comptez ſur ma parole.

Comme il me paroiſſoit ſincere & de bon foi, je me repoſai ſur ſes promeſſes, ſans approfondir le ſecret de ſes affaires, j'étois bien éloignée de penſer que ſe fût ſur le gain du jeu que l'eſperance de cette fortune fût fondée, je le voyois jouer chez nous fort ſouvent & preſque toûjours per-

dre. tandis que la fortune me favoriſoit, je gagnois aſſez ſouvent ſon argent.

Je le vis ainſi près d'un an preſque tous les jours, il paroiſſoit m'aimer avec paſſion, ſoit par reconnoiſſance de ma diſcretion, ſoit par inclination; & quand nous ne pouvions nous entretenir quelques momens en particulier, il m'écrivoit les choſes du monde les plus tendres & les plus touchantes, ſur le chagrin qu'il avoit de ne m'avoir pû dire de bouche, je vous aime, il accompagnoit quelquefois ſes lettres de quelques preſens que je lui renvoyois par la crainte qu'ils ne ſerviſſent à découvrir notre intelligence, ce qui lui auroit fait autant de peine & de chagrin qu'à moi; helas ſi j'avois ſû le ſecret de ſes affaires, les pertes continuelles que je lui voyois faire ne m'auroient pas permis de compter beaucoup ſur l'effet de ſes promeſſes.

Enfin, Monſieur, Madame la Comteſſe de Fuente fit comme à ſon ordinaire une petite campagne de vacance d'un mois. Pendant ſon abſence le Chevalier de Fuente fut entraîné par des

amis du jeu qui faiſoient leurs affaires avec lui, dans ces académies où l'on joue à des jeux ruineux; flaté de regagner en un jour, ce qu'il avoit perdu chez nous en dix huit mois, il ne garda plus de meſures, ſa paſſion l'aveugloit & l'emportoit comme un furieux; plus il perdoit, plus il jouoit gros jeu, il jouoit ſur la fin, à ce qu'on m'a dit, comme un déſeſperé & perdit ainſi tout ſon bien.

Il s'étoit aſſez bien meublé, il avoit une garde robe qui répondoit au nom qu'il avoit emprunté, il vendit tout dans la vûe de ſe relever, mais le malheur étoit acharné ſur lui, ou plûtôt il jouoit avec des filoux qui le voloient. Quoiqu'il en ſoit, il ſe vit reduit à n'avoir que l'habit qui lui reſtoit ſur le corps; dans ce déplorable état, n'oſant plus ſe montrer, & dans l'impuiſſance abſolue de ſe relever, il diſparut & prit le chemin de ſon pais à pied comme le dernier des malheureux, ſans compagnie & ſans argent, reſolu (comme un ſecond enfant prodigue) de venir implorer la miſericorde de ſon frere avec qui il en avoit aſſez mal uſé, il apprit en arrivant ici

qu'ils avoient hérité, & que ſon frere s'étoit mis en poſſeſſion de la ſucceſſion, ne ſçachant pas ce qu'il étoit devenu.

Cette petite fortune reveilla ſa paſſion aſſoupie, il fut fierement demander ſa part à ſon frere, qui par un motif de charité, ſe crut obligé de la lui refuſer ; il le fit aſſigner pardevant Monſieur l'Alcade que voilà ; vous ſçavez, Monſieur le Comte, les ſuites de ce procès, & la conduite qu'a tenu Monſieur l'Alcade pour le forcer en quelque façon d'accepter le parti que ſon frere lui offroit, il a enfin été forcé de l'accepter par l'impuiſſance de ſubſiſter ſans lui, & il y a toujours reſté depuis, toujours rêveur, toujours occupé de ſa paſſion, & chagrin de ne pouvoir ſuivre les mouvemens impétueux de ſon eſprit.

Il étoit diſparu de Madrid depuis peu de jours quand nous y retournâmes, j'y appris bien-tôt avec chagrin toutes ſes pertes ; Madame qui l'aimoit en fut touchée, elle crut que n'oſant plus paroître, il avoit pris le parti de retourner en Flandres chercher du ſecours, je ne ſçai ce que je penſai, ſinon

que toutes mes eſpérances ſur lui étoient à vau l'eau.

Madame vint ſur la fin de l'année à ſa Terre; dès que nous fûmes arrivés, je lui demandai la permiſſion d'aller voir mon pere & ma mere (car j'avois fait ma paix l'année précédente ;) on me l'accorda, & on me donna une bourique & un homme pour me conduire. Elle avoit réſolu d'aller prendre des eaux minérales à deux journées de chez elle, & je comptois de reſter ce tems là chez nous. Je ſuis donc partie avec mon conducteur pour venir chez nous, & comme je paſſois aſſez près d'ici, je vis un homme qui ſe promenoit à grands pas ſur le bord du chemin, je ſongeois en ce moment-là au Chevalier de Fuente & à ſes promeſſes, & il me ſembla que cet homme avoit quelque choſe de ſon air, mais bien-tôt cette penſée ſe paſſa, parce qu'en ce moment il m'arriva une petite avanture.

Je paſſois le long de l'étang; ma bourique y vouloit entrer à toute force & je ne voulois pas. Mon conducteur me dit de lui lâcher la bride & de la laiſſer boire; elle entra auſſi-tôt dans l'eau

juſqu'aux ſangles, & après avoir bû, je ſentis que ſes jambes ſe plioient ſous moi, & au même inſtant je me vis renverſée tout de mon long dans l'eau : je criai, & je vis mon conducteur aſſis ſur le gazon qui ſe diſpoſoit fort lentement à ſe déchauſſer pour venir à moi ; c'étoit une précaution qu'il auroit pû ſupprimer dans une conjoncture qui demandoit un prompt ſecours. Cependant je fis un effort pour me relever, mais j'étois embarraſſé dans le harnois de l'âne & ne pouvois me dégager. La bourique qui étoit tentée de ſe rouler dans le bain, me donna en ce moment un coup de tête qui me replongea de rechef dans l'eau, & elle alloit me paſſer ſur le corps en ſe roulant & me ſuffoquer, ſi je n'euſſe été promtement ſecourue, je ſentois qu'on me levoit par deſſous les bras ; & quoique j'euſſe quaſi perdu connoiſſance, je ſentis bien que j'étois hors de l'eau, & qu'on m'emportoit ſur le rivage ; je crûs quand je fus un peu revenue, que c'étoit mon conducteur qui m'avoit rendu ce ſervice ; mais Monſieur, quelle fut ma ſurpriſe, lorſqu'ayant tout-à-fait repris connoiſſance & jet-

tant les yeux ſur mon libérateur, je vis que c'étoit Pedro Labrador, ou ſi vous voulez, le faux Chevalier de Fuente, ſa ſurpriſe ne fut pas moins grande que la mienne : Ah Ciel, s'écria-t-il! c'eſt Waldrade! ma chere Waldrade, c'eſt vous! Ah! c'eſt le Ciel ſans doute qui a conduit ici mes pas; je ne pus encore lui parler, & je retombai en foibleſſe entre ſes bras.

Tandis qu'on tâchoit de me faire revenir, la bourique eut la bonté de revenir quand elle fut laſſe de ſe baigner, on raccommoda ſon harnois du mieux qu'on put, & l'on me porta à deux ſur le bât; j'étois ſi froide & ſi ſaiſie que je ne pouvois me ſoûtenir, on la fit cependant marcher doucement; le Chevalier me tenant d'un côté & le conducteur de l'autre, car le meilleur ſecours en l'état où j'étois étoit un bon feu, j'étois pénétrée d'eau de la tête aux pieds. On me conduiſit de la ſorte chez le frere de Pedro Labrador, dont la maiſon n'étoit pas fort éloignée, & l'on me deshabilla pour me mettre au lit; cet évenement imprévû & fâcheux nous a conduit par des ſecrets reſervés à la divine Providence, au terme

où nous ſommes aujourd'hui.

Voilà, Monſieur le Comte, dit la mariée en finiſſant, tout ce que je puis vous dire ſur ce ſujet; mon époux ſçait mieux que moi, ce qui lui arriva à Madrid pendant le premier voyage que je fis avec Madame à ſa terre, & de quelle maniere il perdit malheureuſement tout ce qu'il avoit; je n'ai fait qu'ébaucher la choſe faute d'être plus amplement inſtruite, c'eſt à lui de finir & je crois qu'il ne vous refuſera pas cette complaiſance.

CHAPITRE VIII.

Suite du précédent.

QUelque répugnance qu'eût le Marié d'être lui-même l'hiſtorien de ſa mauvaiſe conduite, il ne put cependant ſe défendre de ſatisfaire le Comte & la Comteſſe ſon épouſe qui l'en priérent; il alloit commencer, lorſque la Mariée le prévenant, dit; je ſerois d'avis auparavant que nous buſſions un coup, la langue me tient au palais à force de parler. Vous êtes donc, dit Sancho, tout à rebours de moi, car elle ne m'y tient à moi, que quand je ne dis mot, & ſi je n'avois crains de vous interrompre, j'avois bien des choſes à dire, qui ſe perdront faute de m'en ſouvenir. Il faut, lui dit le Comte, mettre cela à la fin de l'hiſtoire, Pere Sancho, bûvez comme les autres pour vous humecter la luette, comme vous dites, & nous laiſſez écouter ce que le Chevalier de Fuente nous va dire, on but, & il commença de parler ainſi.

L'abſence de ma chere Waldrade, dit-il, me fit ſentir que je l'aimois véritablement; juſques-là je m'étois fait une habitude de la voir tous les jours, je ne connoiſſois pas encore les maux que cauſe l'abſence, ce n'étoit plus comme au commencement, pour l'engager à me garder le ſecret que je lui marquois quelque affection, c'étoit par la connoiſſance que j'avois de ſes bonnes qualités & de ſa vertu. Je fus touché d'abord des agrémens que je trouvai dans ſa perſonne, ſa beauté toute ſeule n'auroit pû mériter tous les ſuffrages de mon cœur, ſi elle n'avoit été ſoûtenue du mérite que je reconnoiſſois en elle de jour en jour; je devins chagrin, rêveur, ſolitaire, mon cœur me conduiſoit malgré moi vers la maiſon où je ſçavois bien qu'elle n'étoit plus, j'allois enſuite aux dehors de la Ville dans des lieux ſolitaires & déſerts, me plaindre aux écos de ſon éloignement, comme ſi les écos euſſent pû lui porter mes plaintes, pour la preſſer de revenir. Après toutes ces démarches inutiles, je revenois chercher mes amis, & pour tâcher de diſſiper mon chagrin, ils me menoient

dans des academies, où le bonheur de ceux que je voyois gagner, reveilloit ma paſſion pour le jeu & me faiſoit oublier pour quelque tems, & mon amour & mes pertes paſſées ; je me remis à jouer pour voir ſi le malheur me pourſuivroit toujours, & cette funeſte expérience me coûta de groſſes ſommes en peu de tems, parce qu'on jouoit dans ces lieux-là à des jeux qui conduiſent en poſte un riche malheureux à l'hôpital. Je fus d'un autre côté, pour voir ſi le malheur n'étoit point attaché à la maiſon, plûtôt qu'à ma perſonne. Je tombai chez une jeune fille aſſez jolie, que l'on diſoit de la premiere qualité, mais peu favoriſée de la fortune : on tenoit chez elle une eſpece d'academie, & l'on joignoit au plaiſir du jeu celui de la bonne chere en payant ſon écot par tête, & elle ſubſiſtoit de ce commerce. On dit qu'elle ajoûtoit encore d'autres faveurs à la bonne reception qu'elle faiſoit à ſes hôtes, mais cela ſe faiſoit avec beaucoup de circonſpection & d'adreſſe, & il eût été difficile de l'en convaincre

Je ne ſçai ſi j'eus effectivement le

don de lui plaire, ou ſi ce n'étoit que par galanterie ſeulement, elle feignit de m'aimer, & afin que je ne puſſe l'ignorer, elle m'en fit la premiere déclaration d'une maniere fine & ſpirituelle, où la bienſéance de ſon ſexe ne paroiſſoit point offenſée ; je joüois avec elle & je perdois toûjours; vous ſerez, me dit elle, heureux en femme puiſque vous êtes ſi malheureux au jeu ; je voudrois bien que ce proverbe s'accomplit en ma faveur, puiſque mon horoſcope me prédit que je rendrai un mari heureux, & je ne connois point d'homme qui mérite mieux que vous ce bonheur.

Voilà, interrompit Sancho, ce qui s'appelle jetter des pierres dans le jardin des gens bien finement ; il n'y avoit qu'à mordre à l'hameçon, comme on dit, & puis crac, voilà la bête priſe, & vous auriez été là harnaché d'une bonne piece, mais au diable qui auroit donné là dedans non plus que vous; Hé nous ne ſommes pas faits d'aujourd'hui! Hé oui, Meſdames les duegnes, c'eſt tout juſte pour vous que le four chauffe. Pere Sancho, lui dit la parente du Comte, pour

l'interrompre, je ſerois bien curieuſe de ſçavoir ſi vous n'avez jamais fait l'amour avant que vous fuſſiez marié? Hé pourquoi non, lui répondit Sancho? ne ſuis-je pas de chair & d'os comme un autre, je voudrois par la mardi que vous m'euſſiez entendu quand j'en contois à ma Thereſe avant qu'elle fût ma femme; il vous eſt avis qu'on ne ſçait pas dire deux quand on eſt auprès d'une fille. Si je vous en priois de bonne grace, Monſieur l'Alcade, reprit la Parente du Comte, me raconteriez vous bien toute l'hiſtoire de vos amours? Cela ſe pourroit bien, répondit Sancho, ſi je ruminois un petit tout cela dans ma tête, car il y a tant de choſes à arranger, que je ne pourrois m'en ſouvenir tout d'abord. Hé bien, pere Sancho, reprit la Dame, je vous donne un jour entier à y rêver, promettez-moi de me faire ce plaiſir avant que je m'en retourne, & pour le préſent, laiſſez continuer le Seigneur Pedro, dont l'hiſtoire n'eſt pas indigne de notre attention. Hé bien, Madame, repartit Sancho, cela vaut fait.

Quelque tems après, continua Pe-

dro Labrador, elle me parla du même ſujet, mais ſur un autre ton, nous étions devenus plus familiers : Chevalier, me dit-elle d'un air riant, avez-vous une maîtreſſe ? êtes-vous encore maître de votre cœur ? Pourquoi me demandez-vous cela, Madame, lui répondis je ? c'eſt reprit-elle, que ſi vous n'êtes plus maître de votre cœur il ſeroit inutile de vous le demander. Ce ne ſeroit peut-être pas vous, lui dis-je, qui en auriez envie ? je ſuis bien aiſe de connoître la perſonne, car ſuppoſé que je fuſſe encore libre de donner mon cœur, je ne le donnerois pas indifféremment à tout le monde. Hélas, me dit-elle, en faiſant une grimace, (car elle prit cela pour elle). on ſçait bien qui vous êtes, il ne faut pas tant vous faire valoir. Je rougis, je crois, à ce diſcours, je crus qu'on ſçavoit ma véritable extraction, & je ne pouvois accuſer que Waldrade de m'avoir trahi ; mais elle me tira de cette erreur en continuant de parler. Je crois, me dit elle, d'un air aſſez fier, qu'une fille de ma ſorte vaut bien un bâtard du Comte de Fuente. Cela me remit un peu de ma crainte, & je lui dis : puiſ-

que vous ſçavez qui je ſuis, dites moi donc à préſent ce que vous êtes, & je vous répondrai après plus préciſément. Tu le ſçais, Chevalier, me répondit-elle d'un air plus gracieux, en me paſſant la main ſur la joue, mais tu veux peut-être parler de mes facultés. Je te les dirai ſans façon puiſqu'il n'y a ici perſonne de trop, je ſuis une pauvre Demoiſelle ſans bien, mais j'ai un ſçavoir faire & j'en gagne; tu vois la figure que je fais, je ne dois pas un ſol, & je ſuis nippée comme une Reine; & toi, Chevalier, qu'as tu? quelque penſion que ton pere te fait toucher ici, tu joue avec cela, & tu es malheureux comme un chien qui ſe noye, je te ferois part de mon bonheur, ſi tu étois mon mari.

Enfin, Monſieur le Comte, quoique j'euſſe une averſion mortelle pour cette fille, je crus qu'il étoit bon de feindre de l'aimer, dans la vûe qu'elle m'aideroit à me remettre de mes pertes (car on ne croyoit pas que je perdiſſe mon fonds, puiſqu'on croyoit que je vivois des penſions que mon pere prétendu me faiſoit.) Cette penſée ne ſubſiſta pas long-tems dans mon eſprit

eſprit, parce que je m'apperçus bientôt qu'en me faiſant bonne mine, elle me livroit à des fieffés filoux, & partageoit avec eux mes pertes.

Un jour que je jouai fort tard & que je perdois par conſéquent beaucoup, on me retint à ſouper, pour me dédommager de cent piſtoles que j'avois perdues, ou plûtôt qu'on m'avoit volées; on me fit boire un peu plus que je n'avois accoutumé, afin, comme je le crus depuis, de donner un prétexte au deſſein qu'on avoit de me faire coucher chez elle; je ne pus m'en défendre, on me renferma dans une petite chambre qui n'étoit ſéparée de celle de la maîtreſſe du logis, que par une cloiſon; ma curioſité me fit trouver pluſieurs fentes par où je pouvois voir ce qui ſe paſſoit dans l'autre chambre, & bientôt je vis ma prétendue Maîtreſſe ſe mettre à ſa toilette, ſe coëffer de nuit, & ſe deshabiller pour ſe mettre au lit. A la vérité ſi ſes mœurs & ſa conduite avoient répondu au mérite de ſa perſonne, ce n'auroit pas été un parti tout-à-fait à mépriſer, mais je voyois une fille faufilée avec des gens du premier ordre, & dont

toute la fortune rouloit ſur un commerce proſcrit & criminel, qui ne pouvoit que la conduire à une malheureuſe fin.

Le lendemain elle vint heurter dès le matin à ma cloiſon : eſt-il jour, Chevalier, me cria-t-elle ? eſt-il jour, lui répondis-je dès hier au ſoir, car je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit. Hélas ! reprit-elle, pourquoi cela ? avez-vous été mal couché ? ai-je fait du bruit ? rien de tout cela, repartis-je, & je n'en ſçai pas bien moi-même la raiſon, ſi ce n'eſt qu'il n'eſt pas poſſible de dormir ſi près de vous ; je croirois plûtôt, repliqua-t-elle, que ce ſeroit la perte de votre argent, que la proximité de ma perſonne ; mais il faut bien ſe conſoler des pertes du jeu, comme des autres chagrins qui nous arrivent, elles ne ſont pas irréparables ces pertes, & vous ſerez peut-être plus heureux aujourd'hui. Ouvrez-moi donc que je voye ſi vous avez les yeux battus de n'avoir point dormi ; en diſant cela, elle ſe prit à tambouriner à ma porte à coups de poings, & je fus enfin obligé de me lever pour l'ouvrir.

Je ne ſçai quel étoit ſon deſſein, elle me parut d'une grande gaité dès le matin, & d'une plus grande immodeſtie; elle n'avoit ſur elle qu'une robe de chambre legere & voltigeante, qui ne la couvroit preſque point par le peu de ſoin qu'elle prenoit de la tenir; hé bien, Chevalier, me dit-elle, comment gouvernez-vous ce matin votre cœur? mon cœur, lui répondis-je, eſt trop occupé de mon malheur pour être ſenſible à ce qui pourroit le toucher dans un tems. Bon, repritelle, eſt-ce qu'un bon joueur doit ſonger à ſa perte? il faut jouer & tâcher de regagner, au lieu de ſe chagriner, on n'eſt pas toujours malheureux, allons jouer pour en faire l'expérience: que voulez-vous que je joue, repris-je? je perdis hier tout ce que j'avois; permettez-moi donc d'aller chez moi chercher de l'argent.

Je voyois qu'on avoit deſſein de me retenir tout le jour à jouer, ſi l'on m'avoit ſenti de l'argent, il n'y avoit que le prétexte d'en aller querir qui pût me donner la liberté; on me laiſſa ſortir; je fus chez moi, je pris cinq cens ducats qui me reſtoient & je re-

tournai, non pas chez cette gueuſe, mais dans une academie où l'on jouoit à des jeux diaboliques pour s'enrichir ou ſe ruiner en une fois; je jouai comme un déſeſpéré qui va de ſon reſte, & je perdis tout.

Peu s'en falut, Monſieur, que je ne me perçaſſe de mon épée en ſortant de ce funeſte lieu, j'arrivai chez moi avec bien de la peine, car il y avoit fort loin, & j'étois ſaiſi; je me jettai ſur mon lit le viſage deſſous, & reſtai ainſi toute la nuit à rêver à mon malheur, & aux moyens de le réparer; j'avois perdu depuis deux ans, vingt-deux mille livres, provenant de la ſucceſſion de mon pere, je n'avois aucune reſſource, je n'oſois retourner chez mon frere, & je voyois cependant qu'il me faloit néceſſairement quitter Madrid, où je ne pouvois plus paroître; ſi je quitte Madrid, me dis-je à moi-même, ces meubles me ſont inutiles, il faut les vendre, & peut-être me ſeront-ils un moyen de me relever; j'envoyai ſur le champ mon laquais pour me faire venir un Tapiſſier, & je lui vendis tout. Je deſtinois cet argent pour ſubvenir à mes be-

ſoins, quelque parti que je puſſe prendre : tantôt je voulois m'embarquer pour les Indes ou pour la nouvelle Eſpagne, tantôt je voulois chercher de l'emploi dans l'armée ou dans les Fermes du Roi, je ne ſçavois à quoi me déterminer ; tant le chagrin m'obſédoit & me brouilloit l'eſprit.

Lorſque je me vis démeublé & le prix de mes meubles dans la main, ma paſſion pour le jeu vint encore me flater de quelque eſpérance : c'eſt quelquefois, me dis-je à moi-même, le dernier ducat qui fait revenir les autres, en voici quarante, riſquons-en vingt, & conſervons les vingt autres pour mes beſoins : je fus du même pas dans un lieu où l'on jouoit petit jeu, je gagnai pendant une heure ou deux, & j'aurois pû doubler le nombre de mes ducats, ſi cela eût continué juſqu'au ſoir. Ce petit rayon de bonheur me rendit plus hardi, je me mis à une table où l'on jouoit plus gros jeu ; mon bonheur s'évanouit bien-tôt, je perdis mes vingt ducats & le gain que j'avois fait. Je courus chez moi querir les autres que je voulois conſerver, & il en fut de même. Enfin réduit à par-

tir bien-tôt, puiſque je n'avois pas un lit à me coucher, je ſongeai que je ne pouvois pas emporter mes habits; je mis ſur moi le plus méchant, parce qu'il convenoit à la ſituation où j'étois, je pris ce que je pouvois porter de linge ſans m'incommoder, & je vendis le reſte. Les funeſtes expériences du paſſé n'avoient pas encore étouffé ma paſſion, la vûe de cette triſte & derniere reſſource la fit renaître, & j'étois en chemin pour aller la riſquer, & me réduire en la perdant à mandier ma vie, ſi un voiſin ne m'eût arrêté pour me dire que cinq ou ſix Spadaſſins me cherchoient; je jugeai d'abord que c'étoient les émiſſaires de ma prétendue maîtreſſe qui étoient impatiens de me tenir pour achever de me plumer, cela me fit ſortir auſſi-tôt de Madrid, & cet avertiſſement ſalutaire fut cauſe que j'emportai vingt-deux ducats, que j'aurois infailliblement perdus comme tout le reſte.

Hé bien, Seigneur Pedro, lui dit alors la parente du Comte, conſerverez-vous encore cette malheureuſe paſſion, après tant de pertes, & peut-

être pas un jour heureux ? Il me ſemble que les triſtes expériences que vous avez fait de ſes effets, devroient vous avoir guéri d'une ſi dangereuſe maladie, & cependant ſi l'on eût prêté les mains à l'impatience où vous étiez de toucher votre part de votre petite ſucceſſion, vous ſeriez auſſi-tôt retourné à Madrid, où vous auriez joué & perdu cette petite reſſource, qui peut ſuivant l'uſage que vous en ferez, vous rétablir peut-être dans votre premier état. Hélas, Madame, lui répondit Pedro, que j'aurois été heureux à Madrid, ſi quelque ami m'eût ôté les moyens de jouer, comme on a fait ici ! mais j'ai lieu de croire que le Ciel a permis tout ce qui s'eſt paſſé pour me conduire par des voyes tout-à-fait éloignées de l'ordre naturel au terme où je ſuis, je veux dire au bonheur de poſſéder ma chere Waldrade, car ſi j'euſſe été heureux au jeu, l'ambition m'auroit porté à m'élever, j'aurois acheté une Charge chez le Roi ou quelque Terre, qui m'auroit donné une qualité ; je n'aurois pû dans une ſituation ſi élevée & revêtu d'un nom illuſtre, jetter les yeux

ſur une fille comme elle, au préjudice des partis qu'on auroit pû me propoſer; la Comteſſe de Fuente ſa maîtreſſe, ſe ſeroit la premiere intéreſſée à m'établir, & je n'aurois pû refuſer une femme de ſa main; mais le ciel qui me deſtinoit à être ſon époux, en a ordonné autrement, afin de m'obliger à lui tenir ma parole.

C'eſt fort bien prendre les choſes, repartit la Dame, non pas que nous devions croire que le ciel favoriſe nos déſordres: mais il nous conduit à ſes fins, en laiſſant agir les cauſes ſecondes qui ſont au pouvoir de notre liberté. Je vous ai interrompu, je vous prie de reprendre la ſuite de votre hiſtoire.

Le hazard, continua Pedro Labrador, plûtôt qu'un deſſein formé, me fit prendre le chemin de mon pays; quoique je n'euſſe pas deſſein d'y aller, je ne croyois pas y avoir aucune affaire; car j'ignorois qu'il me fût venu une petite ſucceſſion, je crois que je n'aurois même oſé me montrer ici, tant l'état où je me voyois, ſi différent de celui où j'aurois dû être, me couvroit de confu-

ſion & de honte, & par rapport même à mon frere avec qui j'en avois aſſez mal uſé pour nos partages. Ce fut un homme que je rencontrai par le chemin qui m'apprit ma petite fortune; à cette heureuſe nouvelle, ma folle paſſion ſe reveilla, vous ſçavez ce qu'elle m'a fait faire ici, mais enfin je me ſuis rebuté, le tems & l'impuiſſance de ſubſiſter ont ramené ma raiſon égarée, & m'ont fait ouvrir les yeux ſur ma conduite; j'ai jugé que le plus avantageux pour moi, étoit de me reconcilier avec mon frere qui avoit encore aſſez de bonté pour moi pour m'offrir ſa maiſon; le ciel a récompenſé cette judicieuſe démarche, & m'a mis en état de tenir ma parole à celle à qui j'avois engagé ma liberté.

Lorſque je vis ma chere Waldrade renverſée dans l'eau, & dans un péril évident de perdre la vie, quoique j'ignoraſſe que ce fût elle, il me ſembloit que mon cœur me le diſoit en ſecret, je n'héſitai pas un moment à courir à elle: il étoit tems, elle étoit ſuffoquée un moment plus tard. Cet évenement preſque miraculeux, me

fit juger que mon engagement étoit ratifié dans le ciel, & que je ne pouvois être qu'à elle.

Je ne ſçai qu'elles furent ſes penſées, quand elle me reconnut pour ſon libérateur, mais de ma part je ſentis une joye de lui avoir ſauvé la vie, qui me fut plus ſenſible que toutes les fortunes que j'aurois pû faire au jeu : mon noir chagrin ſe diſſipa tout-à-coup, je ne ſongeai plus à mes pertes paſſées, le bien que je croyois avoir acquis, me fut plus cher que tout ce que j'avois perdu. Quand je la vis enfin chez nous hors de danger, je la recommandai à ma belle-ſœur, non pas comme une étrangere pour qui on ne s'intéreſſe que par un certain mouvement de compaſſion qui eſt naturel, mais comme une perſonne qui m'étoit chere, qui m'étoit unie par un engagement, & dont il ne m'étoit plus poſſible de me ſéparer.

Je fus me coucher, & je puis dire que je n'ai jamais paſſé une nuit plus douce & plus tranquille, je ſentois une joie répandue au-dedans de moi, qui me faiſoit goûter les délices de la vie, au lieu que juſques là, j'avois toujours

eu le cœur bourelé de mille chagrins. Le lendemain, elle me fit appeller dès le matin, je montai à ſa chambre, & m'étant aſſis au chevet de ſon lit, je m'informai de l'état où elle étoit, & je lui conſeillai de reſter tout le jour au lit pour ſe repoſer. Hé bien, me dit-elle en riant, êtes-vous encore ici le Chevalier de Fuente ? Que me ſerviroit-il, lui répondis-je, de conſerver ce nom illuſtre, lorſque j'ai perdu tout ce qui pouvoit me le faire porter avec honneur, quand je vous regardois, reprit-elle, comme un homme de qualité, je n'oſois ajoûter foi aux diſcours obligeans & aux promeſſes que vous me faiſiez ; mais puiſque vous avez renoncé à ce beau nom, ſongez-vous aux paroles que vous m'avez tant de fois données ? Hélas ! ma chere Waldrade, lui répondis-je en verſant quelques larmes, que me ſerviroit-il de vous dire que j'y ſonge, lorſque mon malheureux ſort renverſe tous mes deſſeins ? je n'y ſonge que trop pour mon repos, mais je n'oſe vous y faire ſonger. Quand je vous offrois mes vœux, je comptois vous élever, & rendre votre condition plus

heureuſe en partageant avec vous les fortunes qu'on me faiſoit eſpérer, par le moyen du jeu : mais que puis-je aujourd'hui ? je ſuis la victime des gens qui me flatoient, ma condition eſt déplorable, je n'ai que mon cœur à vous offrir, voudriez-vous encore l'accepter, quand je le juge moi-même indigne du vôtre.

Pedro, me dit-elle d'un ton de voix careſſant, que votre infortune ne vous décourage pas, je n'ai jamais conſidéré les fortunes dont vous me flatiez, mais votre cœur; vous me l'avez promis, & je vous le demande. Après toutes les pertes que vous avez faites, vous n'êtes pas encore ſi fort à plaindre, vous avez votre moitié d'une bonne métairie, & votre frere veut vous aſſocier avec lui dans ſon commerce, mon ambition ne me fait pas voler ſi haut que vous ; tenez-moi votre parole & je tâcherai de réparer une partie de vos pertes, je n'ai pas été auſſi malheureuſe au jeu que vous y avez été malheureux : mais il ne faut pas parler de cela à préſent, il faut que vous me preniez avec ce qu'il plaira à mon pere de me donner. Hé-

las! ma chere Waldrade, lui dis-je, puis-je eſpérer que votre pere me ſoit favorable? oſerai-je ſeulement faire la démarche de vous demander? le bruit de ma mauvaiſe fortune eſt déja répandu par tout le pays, & je ſuis horriblement décrié: ne vous embarraſſez de rien, repliqua-t-elle, que votre frere faſſe ſeulement la demande, & j'oſe vous aſſûrer qu'il ne ſera pas renvoyé.

Enfin, Monſieur, elle me montra en cette occaſion, un cœur ſi franc & ſi généreux, que pénétré de toutes les marques d'affection qu'elle me donnoit, je ne pus m'empêcher de me jetter à ſes pieds, & de les arroſer de mes larmes; j'ai ſuivi ſon conſeil, mon frere fut la remener chez elle, & la demanda pour moi; on parla enſuite des facultés de l'un & de l'autre parti, mon frere promit de m'aſſocier avec lui, & le pere de Waldrade promit de lui donner une maiſon avec des héritages, juſqu'à concurrence de mille écus. Au moyen de ces conventions, le mariage fut conclu en peu de tems; en ſortant de l'Egliſe elle me mit entre les mains une bourſe de mille du-

cats qu'elle avoit gagnés au jeu, je les ai auſſi tôt donnés à mon frere, pour être employés dans le commerce.

Après ce récit que l'on trouva fort ſingulier, on ſe leva de table pour danſer en attendant l'heure du ſouper. Sancho qui ne danſoit pas, dit qu'il alloit reſter à table pour s'humecter la luette qui lui tenoit au palais, pour avoir trop long-tems gardé le ſilence. Nous le ferons parler dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE IX.

Industrie de Sancho pour couvrir une impertinence ; suite de ses jugemens.

LE Lecteur se souviendra, s'il lui plaît, qu'au Chapitre quatriéme, le Comte de Blandanda instruisant son beau-pere Sancho sur de certaines maximes de bienséance, Sancho lui dit qu'il avoit imaginé un expédient pour se tirer honnêtement d'affaire, lorsqu'étant à table en compagnie, on se sentoit pressé de quelque vent & qu'on ne pouvoit le retenir. Sancho qui en écoutant l'histoire de Pedro Labrador & de Waldrade, n'avoit pas perdu un moment de tems à table, se sentit pressé d'un vent impétueux qui rouloit dans ses boyaux pour chercher un passage, il se ressouvint alors qu'il avoit promis à son gendre de lui apprendre ce moyen de bienséance qu'il avoit imaginé, quand l'occasion s'en présenteroit, & sans lui rien dire il ouvrit son pourpoint, mit une de ses mains sous son aisselle, & de l'autre bras faisant à

peu près le mouvement d'un fouflet à ſoufler le feu, il fit un bruit tout ſemblable à celui d'un vent, de la nature de ceux dont nous parlons, & ſous les auſpices de ce vent artificiel, maître Sancho laiſſa aller en même tems celui qui l'incommodoit ſi fort, & qu'il ne pouvoit plus retenir.

Perſonne ne fit attention à la choſe, on regarda ce qu'il venoit de faire comme une plaiſanterie. Le Comte cependant lui dit: pere Sancho, que veut dire ce que vous faites-là? Je vous le dirai tantôt, lui répondit Sancho tout bas, ſi vous ne le devinez pas auparavant. Le Comte ne fut pas longtems dans l'ignorance du fait, non plus que pluſieurs des conviés, & ſe prenant le nez: il faut, dit-il, qu'il y ait ici quelque chien qui vient de nous donner à boire. Tararre, lui dit Sancho en riant, vous y êtes! on regarda cependant ſous la table & il s'y trouva par hazard un pauvre chien, qui tout innocent qu'il étoit, porta la peine de l'incongruité de Sancho; tous ceux à qui le vent prit au nez le chaſſérent à coups de pieds de deſſous la table, & les gens le mirent dehors à

coups

coups de bâton. Le Comte par cette adreſſe couvrit l'impertinence de ſon beau-pere.

Enfin l'heure du ſouper étant venue, on ſe mit à table & bien-tôt après le Comte & ſon épouſe ayant mis les mariés au lit, après leur avoit donné la chemiſe, prirent congé de la compagnie & retournerent au Château avec leur ſuite, & après quelques momens de converſation, chacun ſe retira dans ſa chambre pour ſe repoſer.

Il étoit le lendemain jour d'Audience, ce qui obligea Monſieur l'Alcade à ſe lever plus matin qu'il n'auroit fait, pour aller au ſiége entendre les cauſes. Le Comte & ſa compagnie ne manquerent pas d'aller par une galerie à la jalouſie, & chemin faiſant, la Comteſſe parla à ſon mari: avouez, Monſieur, lui dit-elle que mon pere n'eſt pas ſi incapable de remplir la commiſſion d'Alcade qu'on ſe l'étoit imaginé. Je ne ſçai encore, lui repondit le Comte, à quoi je m'en dois tenir là deſſus; mais ſuppoſons qu'il puiſſe s'acquitter à peu près des devoirs de ſa commiſſion, parce que du moins, s'il n'a pas cette capacité requiſe à un bon Juge,

il y a en lui une bonne volonté de rendre juſtice, ce qui ſuffit quelquefois dans de petites cauſes? avouez-moi, Madame, que ſa ruſticité & ſon impoliteſſe le devroient banir de la ſocieté des honnêtes gens; que dites-vous de ce qu'il fit hier à table? que fit-il Monſieur, reprit la Comteſſe? je n'ai rien remarqué qu'on puiſſe reprendre; quoi, Madame! repartit le Comte, vous n'avez pas ſenti le vent qu'il laiſſa aller comme on finiſſoit l'hiſtoire de Waldrade! J'ai fort bien ſenti, repliqua la Comteſſe, ce que tout le monde ſentoit; n'étoit-ce pas ce chien qu'on mit déhors? le pauvre animal, dit le Comte en porta la peine fort injuſtement, non, c'étoit votre pere, pour me montrer en même-tems une invention qu'il avoit imaginée pour ſe tirer de peine, quand il ſe trouvoit preſſé de ces ſortes de vents? ce qui lui eſt aſſez ordinaire.

La Comteſſe & la parente du Comte ne pûrent s'empecher de rire. Vous riez, interrompit le Comte! cependant quelle contenance ferez-vous, quand en pleine compagnie il vous fera des impertinences de cette nature, ou

qu'il viendra rompre en viſiere la converſation, pour vous enfiler des quolibets & des proverbes ? ſi vous le regardez comme un bouffon ou comme un fou, tout cela eſt le meilleur du monde ; ſi vous le conſiderez comme un homme conſtitué en dignité & comme votre pere, cela n'eſt bon qu'à nous couvrir l'un & l'autre de confuſion. Si c'étoit encore un ſujet ſuſceptible de raiſon, & qui prit ſoin de profiter des conſeils qu'on lui pourroit donner ce ne ſeroit que demi mal, mais c'eſt battre d'un bâton dans l'eau que de le reprendre ou de lui donner des conſeils, le mal eſt incurable, je ne ſçache point d'autre moyen que de dire qu'il eſt indiſpoſé quand il y a du monde, & de le faire manger dans ſa chambre. Vous vous moquez, Monſieur, lui dit la Comteſſe je vous trouverai un meilleur expedient que celui là, où ſans le banir de la compagnie, on ſoufrira avec plaiſir tout ce qu'il pourra faire & dire, ſans que cela tourne à notre confuſion ; je ſuis comme vous ſçavez d'une famille ingenieuſe en expediens, laiſſez-moi faire, j'ai déja fait dans ma tête le plan d'une hiſtoire

qui autorisera tout, & ce sera moi qui l'instruirai : pour le present écoutons les plaidoyers.

Un Avocat élevant sa voix dit : Monsieur l'Alcade, je parle pour Pedro Gordo (*a*) que voila prés de moi, contre Michel Velos. (*b*) Voici le fait : Comme la partie adverse étoit à sa porte à fumer une pipe de tabac, le vent a emporté du feu de sa pipe, & l'ayant porté sur la couverture d'un toit à porcs, sauf respect, sans que la partie adverse s'en soit apperçûe, la flame quelque tems aprés agitée par le vent, qui étoit fort grand, a consumé ce toit avec deux cochons qui étoient dedans, dont il y en avoit un à ma partie ; voila déja un mensonge, interrompit l'autre Avocat, car les deux cochons ne sont point consumés, il est vrai qu'ils sont morts ayant été étoufés de la fumée, on les a saignés aussi tôt, & ils sont aussi bons que si on les avoit tués exprés. Cela valoit bien la peine de m'interrompre, reprit le premier, que les cochons soient consumés ou ne le soient pas, je n'entre

(*a*) C'est-à-dire Pierre le Gras.
(*b*) C'est-à-dire Michel le Leger.

point la dedans, pourquoi, dit le Juge, le cochon de votre partie ſe trouve-t'il dans l'étable de mon voiſin? c'eſt, lui repondit l'Avocat, qu'il n'a point de toit à ſa maiſon, & le voiſin lui avoit permis de mettre ſon cochon avec le ſien & de les engraiſſer enſemble à moitié de frais. Voilà déja de votre part, repartit le Juge, une ingratitude: pourſuivez. Je n'ai qu'à conclure, dit l'Avocat, ma cauſe eſt plaidée. Hé bien, concluez donc, lui dit le Juge. Je demande, reprit l'Avocat, que la partie adverſe ſoit condamnée à me payer la ſomme de quarante livres pour le cochon brûlé, & aux dépens.

Monſieur, dit le ſecond Avocat, ma partie offre à Pierre Gordo ſon cochon en l'état qu'il eſt. C'eſt un accident dont je ne dois pas être garand envers lui, quand même le cochon auroit été conſumé; mais il eſt auſſi bon que le mien que j'ai mis au ſaloir. Voila qui eſt le mieux du monde, interrompit Pierre Gordo, mais je ne voulois pas tuer mon cochon ſi tôt, il n'étoit pas aſſez gras, je voulois le faire manger encore quinze jours.

Le Juge jettant les yeux ſur celui

qui parloit, & le voyant gros & replet, dit; eſt ce l'homme qui a été fait pour le nom ou le nom pour l'homme? cet homme vouloit ſans doute que ſon cochon lui reſſemblât, ou il vouloit reſſembler à ſon cochon; cela eſt naturel, chacun aime ſon ſemblable, l'homme gai aime celui qui lui reſſemble, le triſte aime le triſte, le gras ne peut ſouffrir le maigre & ainſi des autres: c'eſt dit alors le Secretaire ce qu'un Poëte Latin a fort bien dit par ce vers,

Oderunt hilarem triſtes triſtemque jocoſi.

Il ne s'agit donc au fond reprit le Juge, que de la graiſſe de votre porc, puiſqu'à cela près il eſt bon? Hé bien Monſieur, repondit Pedro Gordo, n'eſt-ce rien? mon cochon d'ici à quinze jours auroit peſé quarante livres de plus, Suppoſé cela, repartit le Juge, il vous auroit coûté à nourir pendant quinze jours; or ſuppoſons que la nourriture aille pour vingt livres ſuivant votre compte il n'en reſte plus que vingt à vous payer à la rigueur, cela ne valoit pas la peine de faire un procés

à votre voiſin & votre ami, mais puiſque vous l'avez appellé devant moi il faut entendre votre partie.

Monſieur l'Alcade, dit l'autre Avocat, en perdant mon toit à porcs qu'il faut que je faſſe rétablir, faut-il encore qu'il m'en coûte de l'argent pour avoir fait plaiſir à mon voiſin ? c'eſt un malheur : vous pouviez l'éviter ce malheur, repartit Petro Gordo, que ne fumiez-vous dans votre maiſon ? ſi c'étoit le feu du Ciel je n'en parlerois pas. En voila aſſez dit alors le Juge : les Parties entendues en leurs défences, nous compenſons les vingt livres de graiſſe adjugées au Demandeur, avec le loyer ou toit à porc du Défendeur & les dépens auſſi, au moyen dequoi le Défendeur rendra le cochon en l'état qu'il eſt ; Et qu'on ne me rompe pas la tête davantage de cette affaire, à une autre.

Parbleu ! s'écria le Comte, en parlant aux Dames qui étoient avec lui le jugement eſt de bon ſens & juſte : & je l'en feliciterai. On commencoit de plaider une autre cauſe, lorſque deux femmes fort échaufées entrerent dans la ſalle d'Audience, & interrom-

pirent le plaïdoyer. Elles étoient décoëffées, parce qu'elles venoient de ſe quereller & de ſe battre, elles plaiderent elles mêmes leurs cauſe, elle ne meritoit pas qu'on prît des Avocats; voici le ſujet de la querelle.

Monſieur l'Alcade, dit l'une de ces femmes, nous ſommes deux voiſines porte à porte, nous nous ſommes aſſociées enſemble pour élever quelques volailles pour tâcher de gagner notre vie, nous avons acheté une poulle d'inde qui a eu treize pouſſins, ſçavoir douze poulettes & un coq d'inde: or notre differend eſt de ſçavoir à qui ce coq appartiendra, car nous devons partager les poulettes en eſpece, & chacune ſe défera de ſa part comme elle voudra, ou la gardera. Nous avons chacune ſix poules, & le coq eſt à moitié, ſi l'une paye à l'autre la moitié de ce que le coq ſera eſtimé, il ſera tout entier à elle, & je ne ſerai plus en droit de m'en ſervir quand j'en aurai beſoin pour mes poules. Voilà, dit le Juge, un beau procés pour venir brailler comme des folles dans une Audience! gardez votre coq & le nourriſſez à frais communs, & quand vous n'en aurez plus que faire

faire ni l'une ni l'autre ; mettez-le à la broche ou en pâté & le mangez enſemble, & tâchez de manger autant l'une que l'autre, vraiment, dit alors l'autre femme, nous n'avons pas le moyen de manger ainſi la volaille que nous élevons. Hé bien, apportez-le moi, reprit le Juge, & je le mangerai pour vous : Huiſſier, faites-moi déloger ces braillardes là, & au plus vîte.

Le Comte fut encore fort content de ce jugement-là, & ſon épouſe fort aiſe d'entendre tout l'Auditoire battre des mains pour applaudir.

Un Avocat prenant la parole, dit : *Monſieur* voici la cauſe en ſubſtance, je plaiderai après le droit de ma partie : deux femmes de qualité paſſant dans leur caroſſe dans la principale ruë de ce bourg, qui eſt fort étroite, l'une venant d'un côté, & l'autre de l'autre, les chevaux ſe ſont trouvés nez à nez, ne pouvant paſſer que l'un des deux caroſſes ne reculât, & ni l'une ni l'autre des deux Dames n'y a voulu conſentir, chacune prétendant que c'étoit à l'autre de céder, les Dames pour diſputer de leur rang ſe ſont querellées,

les domeſtiques ont pris la défenſe de leurs Maîtreſſes & ſe ſont battus, & après bien des injures & bien du bruit, ma partie a envoyé chercher un Alguaſil, & a fait aſſigner la partie adverſe pour qu'il en fût ordonné.

Or, Monſieur toute la queſtion reſulte de la qualité; pour ſçavoir laquelle des deux doit céder à l'autre; Voici celle de ma partie en deux mots, elle eſt femme du Comte de Brabança, Chevalier Seigneur de las Barbottiera, Commandeur de l'Ordre de Calatrava, Brigadier dans les Armées du Roi en Flandres, qui eſt fils de Victor Comte de Brabança, Chevalier Seigneur de las Barbottiera, Baron de las Eſpadas, & Chevalier de l'Ordre de la Toiſon d'Or, qui étoit fils de Frederic Comte de..... Monſieur l'Avocat, interrompit le Juge, votre cauſe me fait ſouvenir qu'un jour je voulois faire ma généalogie à un Gentilhomme dont j'étois l'Ecuyer, pour lui faire voir que j'étois un petit noble auſſi-bien que lui, & comme j'en étois à peu près à la quatre ou cinquiéme génération, il m'interrompit, & me dit: vas-tu remonter juſqu'à Adam, & il aima

mieux s'en tenir à ce que j'avois dit.

Or pour revenir à votre cauſe & aux preuves de Nobleſſe de votre partie, ſi vous remontiez ſeulement juſqu'à Noé, & que votre partie adverſe en fit autant, le Juge ne pourroit aller dîner qu'à ce ſoir, & vous ne vous informez pas ſi le Juge a faim ou ſoif, quand vous nous enfilez toute cette génération; voici pour abreger ce que je juge à propos d'ordonner: Que les parties faſſent retreſſir les trains de leurs caroſſes, en ſorte qu'ils puiſſent paſſer ſans reculer, ſinon qu'elles deſcendent & pourſuivent leur chemin à pied & laiſſent cette diſpute aux chevaux; mais de quelque façon que ce ſoit, les condamnons ſolidairement l'une pour l'autre à rendre le paſſage libre dans trois heures, & à dix livres d'amende envers les pauvres de la Paroiſſe, pour réparation de l'impertinence de ce procès, & dépens compenſés: Hé, que diable eſt ceci! deux pécores de femmes folles pour une vetille boucheront le paſſage, arrêteront toutes les voitures, cauſeront un embarras dans une ruë, & viendront encore étourdir un Juge de leur ſotiſe!

Je donnerois la commiſſion à tous les diables, s'il y avoit ſouvent de pareilles cauſes.

Le Comte & les femmes qui étoient avec lui n'en pouvoient plus de rire de la colere où ils voyoient Sancho, par la crainte qu'il avoit de dîner trop tard. Le jugement fut approuvé & jugé propre à reprimer de pareilles extravagances. Le Comte étoit aſſez content des expédiens que le Juge trouvoit pour accorder les parties, & les mettre hors de cour & de procès, mais les expédiens qu'il trouvoit pour ce qui regardoit la bienſéance n'étoient pas de ſon goût, & il craignoit d'être obligé de le renvoyer pour ce ſujet-là. Il ſe plaida encore quelques petites cauſes, & l'horloge venant à ſonner l'heure que l'Audience devoit finir, le Juge qui ſe trouvoit mieux à table qu'à l'Audience, leva le ſiége & fut dîner.

Quand on fut levé de table, Sancho fut à ſa chambre, faire comme à ſon ordinaire un ſomme digeſtif, & le Comte parlant à ſon épouſe, lui dit : je vous prie, Madame, de vous acquiter de votre parole, en me diſant le

moyen de couvrir toutes les incongruités de votre pere. Je vais, lui répondit-elle, vous ſatisfaire tout préſentement.

Quand il viendra ici des compagnies qui ne l'auront jamais vû, vous pouvez les prévenir ainſi à ſon ſujet, en leur diſant, j'ai fait venir ici mon beau pere pour être Alcade, c'eſt un bon homme qui eſt un peu ruſtique dans ſes manieres, cela vient de ce qu'il a été enlevé fort jeune à ſes parens par un Corſaire qui le mena en Barbarie où il a été vingt ans; vous ſçavez que dans ce malheureux état d'eſclavage, le noble & le roturier ſont confondus, il ſe trouve quelquefois dans un même lieu deux ou trois cens eſclaves, de différens pays & de conditions encore plus différentes, tout cela eſt traité de la même façon, ſoit entre eux, ſoit par les patrons; il a contracté dans ce triſte & déplorable état des habitudes dont il ne lui a pas été poſſible de ſe défaire, il faut un peu de charité pour les ſupporter; à cela près, il eſt plaiſant, il ne manque pas d'eſprit & il eſt fort réjouiſſant dans la converſation.

Avec ce petit préambule, continua la Comteſſe, je vous aſſûre qu'on fermera les yeux à bien des choſes, & qu'on s'accoûtumera ſans peine à tout ce qui pourroit choquer la délicateſſe de certaines gens. Je ne dis pas, lui répondit le Comte, que cela ne puiſſe un peu aider à la lettre, j'ai cependant bien de la peine à croire qu'on puiſſe s'imaginer que de lâcher un vent à table, ſoit une choſe permiſe & pratiquée parmi les nations les plus impolies & les plus barbares; je ne laiſſerai pas de ſuivre votre conſeil, prenez ſur vous le ſoin d'inſtruire votre pere, & malgré toutes ces précautions, nous ſerons bienheureux s'il répond au ſoin qu'on prend de couvrir ſes impertinences.

On s'entretint encore quelque tems ſur le même ſujet en ſe promenant dans le jardin. Sancho ayant fait ſon ſomme, fut les joindre; on lui fit ſa leçon, & il promit de ne rien dire qui put démentir ce qu'on auroit avancé. Enfin étant arrivé en un endroit où l'on vouloit ſe repoſer, la parente du Comte le fit ſouvenir de la parole qu'il lui avoit donnée de lui raconter l'hiſ-

toire de ſes amours avec Thereſe Guttiere ſa femme. Je n'ai pas encore eu le tems, lui répondit-il, de ruminer tout cela dans ma tête, & ſi, je vais vous le raconter ſans l'avoir ruminé, cela s'emmanchera comme il pourra. Il n'importe, pere Sancho, reprit la Dame, moins il y aura d'arrangement étudié, plus cela ſera naturel & plus par conſéquent cela nous plaira, donnez moi encore, je vous prie, cette ſatisfaction avant que je m'en retourne chez moi. Ho, s'il ne tient qu'à cela, lui repartit Sancho, pour que vous ſoyez contente, la vache eſt à nous, & je vais vous débiter toute cette hiſtoire comme mon chapelet, & je n'en paſſerai pas une patenotre.

CHAPITRE X.

Hiſtoire des amours de Sancho, & de Thereſe Guttiere ſa femme.

LE Comte de Blandanda avoit fait confidence à ſa parente de toute l'hiſtoire de ſon mariage, & des raiſons qui l'avoient engagé d'accepter la fille d'un ruſtique païſan pour femme, il avoit même en cela ſuivi ſon conſeil, cette femme avoit lû l'hiſtoire de Don Quichotte, & connoiſſoit déja Sancho du moins de réputation, elle étoit fort curieuſe de voir ſa perſonne.

Dès qu'elle ſçut qu'il étoit à Blandanda, & qu'il y exerçoit la charge d'Alcade, elle y vint; cela ne pouvoit entrer dans ſon eſprit qu'un païſan tel que l'Hiſtorien de Don Quichotte le peignoit, & que ſon parent lui-même lui avoit dépeint, pût remplir les fonctions d'un Juge, elle n'en voulut croire qu'à ſes yeux, elle vint donc rendre une viſite à ſon parent qui ſe rapportoit toute entiere à ſa curioſité.

C'étoit une femme qui avoit été du monde, elle n'étoit pas encore incompatible avec la joye & les plaiſirs, elle trouva beaucoup de ſatisfaction à entretenir Sancho, elle ne pouvoit ſe laſſer de l'entendre raconter ſes avantures, enfin l'occaſion s'étant préſentée, comme on l'a pû voir, de le mettre ſur le chapitre de ſes amours, elle lui fit promettre de lui en raconter toute l'hiſtoire, il le promit & s'en acquitta à peu près comme on le va voir.

Le pere de Thereſe Guttiere, dit-il, qui eſt à préſent ma femme, ſi je ne me trompe, étoit faiſeur de ſabots, & ſa mere tricotoit pour les Bonnetiers, de ſorte qu'elle étoit toujours bien chauſſée; ſon pere ſur-tout qui l'aimoit beaucoup, lui faiſoit de petits ſabots mignons où il y avoit de la broderie; par la mardi, ſi vous l'euſſiez vûe les Dimanches avec ſes ſabots mignons & un bas tiré à quatre épingles, vous en ſeriez devenue amoureuſe: quand elle danſoit ſur-tout, je ne me laſſois pas de la regarder comme elle triſotoit ſes pieds de bonne grace, elle en faiſoit tout ce qu'elle vouloit, elle les

toquoit l'un contre l'autre tout comme ſi elle avoit joué des chatagnétes ; qu'appellez-vous, pere Sancho, interrompit la parente du Comte, des chatagnetes, n'eſt-ce pas comme cela, reprit Sancho, qu'on appelle ces petites cuilliers qu'ils font cliqueter dans leurs doigts en danſant ? Ha ! je vous entens, pere Sancho, repartit la Dame, de ſorte que l'amour a commencé d'entrer dans votre cœur, par les charmes que vous trouviez en la chauſſure de votre maîtreſſe, & particulierement en ſes ſabots. Cela eſt, par la mardi, bien vrai, reprit Sancho ; ce n'eſt pas qu'elle ne fût bien gentille d'ailleurs, & elle en valoit bien une autre, & elle ne manquoit pas non plus de courtiſans ; ſi vous l'aviez vûe, Madame, à l'âge de quinze ans, elle avoit déja de la chair ſur l'eſtomac qu'on voyoit aller & venir par deſſous ſa gorgerette comme pois en pot ; mais enfin, quoiqu'elle fût bien agaçante, j'en revenois toujours à ſes ſabots & à ſa chauſſure tant elle étoit mignone par les pieds. Oui, Madame, quand je la regardois marcher ou danſer, je ſentois que je ne me ſentois pas d'aiſe.

Or, Madame, voici comme je m'apperçûs qu'il faloit que je l'aimaſſe : c'eſt que je me trouvois toujours aux champs avec elle, quoique je n'euſſe pas deſſein d'aller de ce côté-là, car je gardois, ne vous en déplaiſe, les cochons pour un Laboureur de notre Bourg, & elle gardoit les vaches de la commune avec deux autres filles ; nous nous trouvions donc ainſi preſque tous les jours enſemble ſans y penſer, & puis quand nous étions aſſis à l'ombre des ſaules ou des lieges qui ſont dans la prairie, pour déjeûner, je lui diſois de petites douceurs, je la facilitois ſur ſa beauté, ſur ſa bonne grace & ſur ſa chauſſure : ſi tu ſçavois, Thereſe, lui diſois-je, combien je t'aime tu m'aimerois un petit auſſi. Hélas, me répondoit-elle d'un ton de voix gracieux, qu'eſt-ce que tu trouves en moi qui te plaiſe, Sancho, pour m'aimer comme tu le dis ? c'eſt lui répondis-je, que tu me reviens & que tu me plais ? mais pour te dire tout, ce ſont tes petits ſabots mignons & ta bonne grace à danſer qui m'ont touché le cœur : baiſe-moi donc un petit, mon amour ; mais elle ſe retiroit & faiſoit un petit

la dédaigneuſe quand je m'avançois pour la baiſer : je vas, me répondit-elle, te faire baiſer ce que tu aime, en diſant cela elle tira un de ſes ſabots de ſon pied, & me le vint appliquer ſur la face un peu rudement, & il y avoit deſſous une bouze de vache qui me demeura attachée au viſage ; cela la fit éclater de rire & ſes compagnes auſſi de me voir ſi bien maſqué, & moi tout au rebours je me mis à gronder, & je me levai pour m'aller nétoyer à la fontaine, & je m'en fus après, & ne revins point les chercher de plus de quinze jours.

Or, Madame, continua Sancho, pendant que je grondois contre elle, la bonne piece qui en ſçavoit déja long pour ſon âge, & qui commençoit à prendre goût d'avoir un courtiſan, dit à ſa mere que j'étois toujours à l'antiborner environ d'elle, & que je lui diſois, & par-ci & par-là, & boute & vous en aurez, enfin tant y a que je l'aimois. Hé bien, lui dit ſa mere, laiſſe le dire, cela ne te déchire pas ta robe, pourvû qu'il ne ſe paſſe rien de malhonnête, Sancho eſt bon garçon, & ce ſeroit aſſez ton affaire s'il te vou-

loit rechercher pour le mariage, ne ſois point trop maugracieuſe avec lui : Bon ! ma mere, reprit-elle, il boude déja contre moi pour lui avoir fait baiſer mon ſabot. Hom ! groſſe mauſſade, lui repartit ſa mere, c'eſt bien là auſſi comme il faut s'y prendre pour engager les gens, tâche de te raccommoder avec lui, ſi tu peux, porte de petits fromages à la crême aux champs & ſi tu peus lui parler, tu lui diras, Sancho, grondes-tu encore contre moi ? viens manger des fromages avec nous ; s'il ne gronde plus il viendra & tu feras ta paix.

Comment, interrompit la parente du Comte, ce fut donc elle qui fut vous rechercher ? Hé par la mardi, répondit bruſquement Sancho, qui donc, ſerois-ce moi ? eſt-ce que ce n'eſt pas, comme on dit, à l'engreſſeur à venir chercher celui qu'il a offenſé ? elle n'avoit qu'à m'attendre, elle auroit bien attendu juſqu'au jugement dernier, quand j'aurois vêcu autant que Mathieu-Salé : hé oui, ma foi, vous aviez trouvé votre homme ; mais quand je vis qu'elle me parloit, & qu'elle me prioit de manger des fro-

mages, je me radoucis & je fus en manger.

Me voilà donc assis auprès d'elle à manger des fromages, & je vis qu'elle me jettoit de fois à autres de petits regards gracieux, & puis elle me dit, tu ne m'aimes donc plus, Sancho, que tu me fais la mine ? est-ce que je t'ai fait un si grand mal ? ne vois-tu pas que c'étoit pour rire ce que j'en faisois ? Ho, je voudrois bien voir, lui répondis-je, si tu rirois, si je te couvrois la face d'une bouze de vache; mais ne parlons plus de cela. Hé dame, Sancho, reprit-elle, tu dis que tu aimes mes sabots, & je te fais baiser ce que tu aimes; si tu m'avois dit que tu m'aimois, je ne t'aurois peut-être pas refusé un baiser, mais tu ne m'aimes pas. Hé ! si fait, lui dis-je, tout attendri de ce qu'elle venoit de me dire, je t'aime de tout mon cœur, & qu'importe pourquoi ? ne me refuse donc pas un baiser pour faire notre paix. Je n'en ferai rien, me dit-elle, que tu ne me dise, pourquoi tu m'aimes; est-ce que tu voudrois, par exemple, épouser mes sabots ? Hé pourquoi non, repris-je, s'ils étoient à tes pieds en

allant à l'Egliſe ? eſt ce que quand on achete une vache, par exemple, on n'achete pas auſſi ſes ſabots & ſes cornes ? eſt-ce que quand on achete l'âne, on n'achete pas auſſi le bas, s'il en a un ? Hé, par la mardi, les chevaux & les vaches ſeroient plus riches que toi, ſi l'on ne te donnoit pas une paire de ſabots en te mariant, baiſe-moi donc, lui dis je encore ma petite brebis, ma petite chevre. Hélas, s'écria-t-elle en riant, les belles douceurs qu'il me dit ! je te ferai baiſer mes ſabots, ſi tu veux ; mais pour moi je ne ſuis pas en humeur de baiſer aujourd'hui : mange ſeulement des fromages. Pardi, je me mis à manger ſans façon des fromages, c'eſt toujours, dis-je, autant de pris ſur l'ennemi.

Quelques jours après, comme je la cherchois de tous côtés, je la trouvai enfin endormie à l'ombre d'un buiſſon ; Ho ! par la mardi, ma bonne piece, dis-je en moi-même, tu ne m'échaperas pas pour le coup. Je me couchai tout doucement près d'elle, & comme elle avoit le viſage caché de ſon bras, je lui donnai un petit coup ſur l'épaule pour l'éveiller, & lui faire

tourner la tête, & je la baiſai ainſi malgré qu'elle en eut.

Cela n'étoit pas bien à vous, lui dit la parente du Comte, de ſurprendre une fille endormie, il faut obtenir les faveurs de la volonté, & non de la ſurpriſe; Ho, par la mardi, Madame, reprit Sancho, je n'y regardois pas de ſi près, mais ce que je fis de mal en cette occaſion, c'eſt que j'étois ſi aiſe & ſi tranſplanté d'amour, que je ne ſongeai pas à me moucher avant de la baiſer, & cela la mit de mauvaiſe humeur. Vous étiez apparemment morveux, lui dit la Dame en riant? c'étoit-là une groſſe incongruité, ſurtout d'un amant à une maîtreſſe; Et où étoit, pere Sancho, interrompit le Comte, votre mouchoir ordinaire? Hé pardi, Monſieur mon gendre, reprit Sancho, je l'avois bien, car je ne vas jamais ſans l'avoir, mais je n'y penſai pas pour lors, & pour vous montrer, dit-il, que je ne le laiſſe jamais à la maiſon quand je ſors, le voilà; & ſe prenant en même tems le nez de ſes quatre doigts & le pouce, & ſouflant de toute ſa force, il en fit ſortir une huitre ſans écaille qu'il ſecoua

à

à terre, & s'eſſuyant enſuite le nez ſur ſa manche & ſa main à ſon pourpoint, il reprit ainſi la ſuite de ſon hiſtoire.

La bonne piece, dit-il, fit la fâchée de ce que je l'avois baiſée en trahiſon, ou bien de ce que j'avois mis par mégarde ſur ſon viſage : Hé bien, lui dis-je, ma petite Thereſe, ne te fâche pas, c'eſt en revanche de ce que tu me mis ſur la face quand tu me fis baiſer ton ſabot : touche dans ma main : va te promener, vilain morveux, me dit elle, & puis elle me tourna le dos en m'appellant, Mocoſo, & fit ſemblant de gronder quinze jours ; & quand je voulois m'approcher d'elle pour faire la paix, zeſte, elle me tournoit les talons, & couroit rejoindre ſes compagnes, & puis les autres venoient m'agacer ; l'une me jettoit des bouzes de vaches au nez, l'autre me pouſſoit pour me faire tomber dans quelque trou, une autre me venoit conter des balivernes pour m'amuſer, tandis qu'on me mettoit de l'ordure dans ma pochette, & puis une autre me demandoit mon couteau, & en fouillant dans ma poche pour le lui donner, je m'empliſſois les mains de l'ordure qu'elles

y avoient miſe. Enfin finale, à force de me faire des niches, je me fâchai tout de bon: Ho dame, dis-je en moi-même, tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle ſe caſſe, & il ne faut pas tant baiſer ſon ami à la bouche que le cœur lui en faſſe mal, & il vaut mieux laiſſer ſon enfant morveux que de lui arracher le nez, & il ne faut pas tant ſe moquer des autres qu'on ne ſe moque auſſi de nous; enfin c'eſt tout vous dire que nous voilà brouillés pour ce coup-là tout-à-fait; & pour me faire plus de dépit, elle me fit, comme vous dites vous autres, une infélicité; vous voulez dire, pere Sancho, interrompit la Dame, une infidélité, c'eſt-à-dire, qu'elle eût un autre amant. Hé bien, reprit Sancho, une infidélité ſoit, cela valoit bien la peine de me troubler, puiſque vous entendiez bien ce que je voulois dire! les mots ne viennent pas toujours à point comme on voudroit; eſt-ce que ce n'eſt pas tout de même? Non vraiment, repartit la Dame, car je ne ſçai ce que veux dire infélicité. Cela veut dire, repliqua Sancho, ce que je voulois dire, puiſque vous m'avez bien entendu, c'eſt

qu'elle eut, comme vous l'avez dit, un autre amoureux que moi, & moi auſſi j'eus une autre maîtreſſe qu'elle, qui étoit, par la mardi, bien égrillade & bien découplée; & comme elle n'aimoit pas Thereſe, parce que Thereſe la mépriſoit, elle reçut d'abord mon affliction, & me dit qu'elle vouloit bien m'épouſer, & elle ne faiſoit pas tant de grimaces ni de façons pour m'accorder un baiſer; mais, Madame, il m'étoit avis que cela ne me faiſoit pas tant de plaiſir, comme quand je l'obtenois avec de la peine & des prieres de ma Thereſe, cela ne me coûtoit qu'à le demander, & la félicité qu'elle avoit à me l'accorder m'en faiſoit quaſi perdre le goût; c'eſt facilité, pere Sancho, interrompit la Dame, excuſez ſi je vous interromps encore, c'eſt que dans le poſte où vous êtes, il eſt à propos que vous appreniez à bien parler; on ſe crêveroit de rire dans une Audience ſi l'on vous entendoit faire des mépriſes de mots comme vous en avez fait pluſieurs, mais pour revenir à votre hiſtoire, vous voyez par vous-même que nous n'eſtimons les faveurs qu'on nous accorde qu'autant

qu'elles nous coutent à les obtenir, & que ce qui s'offre ou s'accorde trop librement eſt mépriſé.

Je ne vous ai pas encore tout dit, reprit Sancho : un jour que j'étois entré dans le bois pour amaſſer du gland, j'entendis chapechuter tout bas derriere une groſſe ſepée, je me couchai par terre, curieux de voir ce que c'étoit, & je me trainai tout doucement, tout doucement, & je vis au travers des feuilles que c'étoit ma grivoiſe qui étoit avec un gars qui ne me plaiſoit point, & j'en vis plus qu'il ne faloit pour me dégoûter tout-à fait de cette effrontée : Hé oui da, dis-je en moi-même, Madame Mathurine, c'eſt bien Sancho qu'on attrape comme cela : Hé vraiment oui, vous ne tenez pour votre mari, vous n'avez qu'à vous y attendre ; Hé à d'autres, à d'autres ! & vous n'avez qu'à compter là-deſſus, j'enſeignerai le nid, & un autre dénichera l'oiſeau, je jouerai du violon & je ne danſerai pas le premier, & je tiendrai la queuë de la poële & un autre mangera la fricaſſée, & tandis qu'il boira le brouet, je n'en aurai que la fumée ou le pot à lecher ; on vous en

ponds des maris, Madame Mathurine : cela s'en va ſans dire comme mon breviaire ; ſi vous les aimez on vous en fera ſemer un arpent ; voyez-vous la bonne dégourdie, comme elle y va doux !

Quelques jours aprés cette avanture, elle me vint chercher aux champs, & m'ayant enfin trouvé : Hélas, mon ami Sancho, me dit-elle, que je m'ennuyoit de ne te point voir ! ſi tu ſçavois combien je t'aime, tu jugerois de mon chagrin ; quand je ne te vois pas il m'eſt avis que je n'ai point de contentement que je ne ſois avec toi ; fais donc en ſorte que nous ſoyons bientôt mariés, nous ſerons heureux enſemble comme de petits rois. Ne te mets pas en peine, lui répondis-je, je m'en vais travailler à cette affaire, & cela vaut fait, il n'y a plus comme on dit, que le bec à oureler & ce ſera une canne.

Le Ciel ſans doute, interrompit la parente du Comte, permit cela afin que vous connuſſiez le prix de la vertu de votre premiere maîtreſſe. Ho, cela eſt bien vrai, reprit Sancho, car je ſentis en ce moment que je l'aimois

plus que je n'aurois fait. mais je ne ſçavois comment m'y prendre pour me raccommoder avec elle, & je voyois qu'elle me fuyoit quand je m'approchois d'elle, comme ſi je lui avois demandé ſon deshonneur. Comment fites-vous donc, reprit la Dame, pour faire votre paix? Je ſuis bien impatiente de le ſçavoir. Ho, par la mardi, Madame, repartit Sancho, je lui jouai d'un bon tour, & vous l'allez voir, & l'occaſion ſe préſenta tout à point, comme je ne ſçavois plus comment m'y prendre: voici l'hiſtoire.

Un jour elle avoit égarée ſa bourique (ſauf correction) qu'elle gardoit avec ſes vaches, & elle la cherchoit de tous côtés. Comme je la vis en quête, je demandai à des Bergers ce qu'elle cherchoit, & l'on me dit qu'elle cherchoit ſa bourique, auſſi-tôt je courus me cacher dans le bois, & je me mis à braire de toute ma force, car Dieu merci, Madame, il n'y a perſonne qui puiſſe me le diſputer, non pas même un âne, & pour vous montrer que je ne mens pas, écoutez-moi un petit & vous en jugerez. Alors maître Sancho ſe ſerrant le nez ſe prit à braire de ſi bonne

grace, qu'on fut obligé de ſe boucher les oreilles juſqu'à ce qu'il eût fini. Je ſçavois déja, pere Sancho, lui dit la Dame, que vous étiez expert en cette muſique, car j'ai lû un endroit de votre hiſtoire où il eſt fait mention de votre capacité, cependant on paya mal en cette occaſion votre mérite.

Sancho prit pour un compliment ce qu'on venoit de lui dire, & reprit la ſuite de ſon hiſtoire. Dès que j'eus commencé à braire, continua-t-il, Thereſe qui crut que c'étoit ſon âne, ne manqua pas de courir au bruit & d'appeller la bourique par ſon nom, martine, martine, ma fille, parle donc que je t'entende; & je me repris à braire de plus belle, & je la vis accourir où j'étois, croyant y trouver ſa bourique, mais elle n'y trouva rien, & comme je ne ſonnois plus mot, elle fut plus avant dans le bois, & moi par un autre chemin, je pris les devans & me repris à braire tout de mon mieux. Quand je prens un petit de peine, cela fredonne, par la mardi, comme le cul d'un mulet, & le diable même y ſeroit trompé; il n'y a point d'âne qui m'entende qui ne me réponde auſſi-tôt,

Thereſe me ſuivant donc au braiment vint où j'étois, & pour le coup, je me montrai. Hélas! s'écria-t elle de peur; qu'eſt ce que tu fais ici Sancho? je viens lui répondis-je, vous aider à chercher votre bourique, parce que je ſçai bien que ſi elle eſt dans le bois, elle ne manquera pas de me répondre: attendez un petit que je l'appelle. Alors je me pris encore à braire d'un ton plus gracieux, afin qu'elle crût que c'étoit un amoureux qui l'appelloit, & auſſi-tôt elle me répondit; Ha! je l'entends, je l'entends pour le coup, s'écria Thereſe de joie; bon Dieu, Sancho que je te ſuis obligée! car je craignois que les loups ne l'euſſent mangée, & il nous l'auroit falu payer; pour cela Sancho, me dit-elle, il faut avouer qu'il n'y a point d'âne qui braye ſi bien que toi, quand ce ſeroit ma bourique elle-même, allons donc à elle, afin de la ramener dans la prairie, je ne ſçaurois, lui dis je, te rien refuſer & quelque fâché que j'aye voulu ces jours ici paroître contre toi, c'eſt toute folie, je ſens que je t'aimerai toute ma vie; mais ne me refuſe donc pas un baiſer, puiſque je t'aime dans la vûe de t'épouſer;

pouſer. Hé bien, me dit-elle, en s'approchant de moi, je te l'accorde pour l'amour de ma bourique que tu m'as fait retrouver, mais à condition que tu ne verras plus Mathurine & que tu ne lui parleras jamais. Ho! pour cet article, lui répondis-je, tu n'as que faire de me le défendre, je ſçai de ſes nouvelles, & au diable qui s'y frote, mais tu ne verras donc plus Petrouillo. Eſt-ce que tu es jaloux de lui, reprit-elle, tu es bien jalouſe de Mathurine, lui repliquai-je; non, me dit-elle, ce n'eſt pas que j'en ſois jalouſe, mais c'eſt qu'elle a un mauvais renom, & je craindrois que tu ne fuſſes trompé ſi tu venois à l'aimer, & que tu ne puſſes dégager ton cœur. Enfin finale, continua Sancho, nous fîmes la paix, graces à Dieu, & à mon ſçavoir faire; ſi je n'avois pas ſçû braire, c'en étoit fait, je me ſerois peut-être boudé tout-à-fait, & elle auroit de ſon côté fait la précieuſe, & le mariage auroit été à vau-l'eau. Le mariage, interrompit la parente du Comte, ſuivit donc bien-tôt le racommodement? Ho par la mardi, reprit Sancho, vous y êtes avec votre mariage, cela ne s'enfile pas ſi vîte;

il y eut bien d'autres manigances depuis ce tems-là, nous ne fumes mariés que plus d'un an après ; comment donc reprit la Dame, l'hiſtoire de vos amours eſt donc un véritable Roman ! Amadis de Gaule, je crois, ne fit pas la cour plus long tems à Oriane, achevez-nous donc cette grande hiſtoire.

Il faut bien vous l'achever, reprit Sancho, puiſque nous l'avons commencée, & nous voilà en trop beau chemin pour demeurer, & il y a encore aſſez de jour pour que je finiſſe, ſi je puis bien retrouver où j'en étois, & qu'il ne me faille pas recommencer d'un bout à l'autre ; où eſt-ce que j'en étois ? ha ! m'y voici, le braiement m'en fait reſſouvenir, j'en étois donc à notre dernier raccommodement où je lui fis retrouver ſon âne. Ho dame ! après cela nous voilà les meilleurs amis du monde, elle venoit me trouver la premiere pour me regaler de petits fromages qu'elle faiſoit en cachette tout exprès, & moi j'apportois des chataignes que nous faiſions rotir, & des poix que nous faiſions grouler, & puis des raves, & puis des navets, & nous nous regalions ainſi ; & en nous

régalant, nous nous diſions de petites douceurs : tiens, Thereſe, lui diſois-je, ſi tu ſçavois combien il m'étoit en mal que tu me fiſſes la mine, tu jugerois par-là combien je t'aime ; je rêvois toutes les nuits à toi, & tous les jours en gardant mes cochons, & quand par fois je rêvois à toi en dormant, il m'étoit avis que je te voyois, & je me levois tout endormi, puis croyant t'aller embraſſer, j'allois baiſer notre âne, croyant que ce fût toi ; & moi, me répondoit elle, tout au rebours : car quand je rêvois à toi, & que je m'imaginois en rêvant que tu courois après moi, pour m'importuner de tes baiſers, il m'étoit avis que je prenois mes ſabots pour te les jetter à la tête, ou bien que je te pouſſois pour te faire tomber le nez dans une bouze de vache, & puis je m'éclatois de rire ; enfin finale, Madame, quand nous étions las de tous ces contes, nous jouions à la climuſete & au pied de bœuf, où on ſe baiſoit l'un l'autre ; & quand elle étoit de bonne humeur, elle me prenoit le nez pour me moucher, & me le tordoit de toute ſa force avant que de me baiſer, pendant qu'elle ſe

crêvoit de rire, & que ſes compagnes ſe moquoient de moi, & m'appelloient, Mocoſo.

Ho, pour cela, interrompit la parente du Comte, je n'en aurois pas moins fait, c'eſt une marque qu'elle étoit propre & qu'elle vouloit que vous le fuſſiez pour être ſon mari. Ho, pour propre, reprit Sancho, je vous en réponds, elle avoit, par la mardi, le nez plus rouge qu'une betterave à force de le torcher ſur la manche de ſa chemiſe, de crainte qu'on ne la vît morveuſe, & qu'on ne la mariât pas à cauſe de cela; car on dit ordinairement, voilà encore une belle morveuſe pour la marier. Enfin, Madame, je connus qu'elle m'aimoit, parce qu'un jour qu'il n'y avoit que nous deux aux champs, elle me dit: ſi tu m'aimes Sancho, comme tu me le dis, que ne dis-tu à ton pere de venir me demander? je ſçai bien que ma mere en eſt déja conſentante. Hé bien, mon amour, lui répondis-je, je lui en parlerai dès ce ſoir, & ſi on s'accorde, ce ſera une affaire toiſée dans quinze jours.

Mon pere & ma mere étant contens de la choſe, furent donc la de-

mander ; on les reçut fort bien, & tout d'abord la nappe fut mise, & l'on apporta de quoi boire & manger en parlant d'affaire. Vous venez donc, dit le pere de Thereſe, me demander notre fille pour votre garçon ? il faut voir à cela avec notre femme, elle ne tardera pas à venir, & en attendant dites-moi ce que vous donnez à votre gars en le mariant. Ce que je lui donne, répondit mon pere ; je lui donne des bras & des jambes, pour travaille & gagner ſa vie, & un bon appetit. Qu'eſt-ce qu'il faut de plus à un garçon ? Cela ne ſuffit pas, reprit le pere de Thereſe, il faut un petit commencement de menage quand on ſe met enſemble, & il faut que chacun y mette un petit du ſien. Pere Guttiere, reprit mon pere, ne voyez-vous pas que je ris ? bûvons là-deſſus, & je vous dirai après ce que je lui donne.

Je lui donne premierement, continua mon pere, une geniſſe pleine de ſon premier veau, qui eſt, par la mardi, une jolie bête ; je lui promettrai de plus par le contrat, la moitié de la premiere portée de ma truye, & elle commence à être en rut, elle a coûtu-

me d'avoir dix ou douze cochons : appellez-vous cela rien, pere Guttiere ? Le premier article, répondit-il, n'eſt pas mauvais, mais, pour celui de la truye, il ne me paroît pas bien ſûr ; le garantiriez-vous ? il faudroit l'eſtimer en argent en cas que la truye vînt à manquer. Je ne garantis rien, reprit mon pere, je lui livrerai la moitié des marcaſſins à ſix ſemaines, s'ils viennent à bien, & s'ils viennent mal... mais ma truye ne manque jamais, c'eſt la meilleure bête de tout le pays ; après cela ſon parain qui eſt Marguillier m'a dit qu'il lui donneroit le vieux habit de Saint Mathurin, notre Patron, à qui on en a fait un neuf, & il en tiendra compte à l'Oeuvre ; il eſt mardi encore bon, ſi ce n'eſt qu'il n'a point de manches, ce Saint qui ne bouge d'une place n'uſe pas comme nous, & il y a de quoi faire un pourpoint & une culotte : Voilà déja un petit commencement ; voyons à préſent ce que vous donnerez à votre fille.

Ce que nous avons à lui donner, répondit le pere Guttiere, eſt tout prêt, mais il faudroit que notre femme fut ici pour vous arranger tout cela ; Et,

par la mardi, la voici qui arrive tout à point? Hé mon dieu! s'écria-t-elle en entrant, hé, qu'eſt-ce qui amene ici le pere Panſa & ſa femme, que vous voilà ſi bien en train de vous régaler? Femme, lui dit ſon mari, je ſommes après à faire un marché, on n'attendoit que toi pour voir ſi cela ſe peut faire, on nous demande notre fille pour Sancho Panſa, qu'en dis-tu? Il me ſemble, mon mari, repartit-elle, que cela ſe peut faire, & qu'ils ſe conviendroient aſſez l'un à l'autre, c'eſt mon avis, mais vous êtes le maître. Pour moi, reprit le pere Guttiere, j'en ſuis d'accord, & nous parlions, quand tu es entrée, de ce que nous leur donnerons: dis donc au pere Panſa ce que nous donnons à notre fille. Eſt-ce que vous ne le ſçavez pas auſſi bien que moi, reprit elle? Nous lui donnons ſon petit trouſſio par demi douzaines, d'une bonne toile de ménage que nous avons filée elle & moi; on lui donnera outre cela un petit de batterie de cuiſine du plus néceſſaire, ſix plats & ſix aſſiettes de terre, & ſix cuillieres de buis, de la façon de mon mari, & une bonne marmite de fonte; & je lui fe-

rai, interrompit le pere Guttiere ; vingt-quatre paires de ſabots, qui lui dureront, mardi, plus de trois ans, ſans uſer de ſouliers. Voyons, pere Panſa, ce que vous avez encore à donner à votre garçon, car je ne vois point encore de lit, & c'eſt, ce me ſemble, le premier meuble du ménage.

Voici le reſte, répondit mon pere, je lui ai fait faire une belle & bonne couchette par notre Charron, une paillaſſe de toile de pied, & un lit de paille d'avoine ; un lit de paille d'avoine, interrompit bruſquement le pere Guttiere ! eſt-ce que vous n'avez pas un lit de plumes à donner à votre fils en le mariant ? Si fait bien, reprit mon pere, mais c'eſt qu'il n'eſt pas encore tout à-fait rempli, & c'eſt en attendant. Hé parbleu, reprit l'autre, il faut acheter de la plume ; eſt-ce que neuf ou dix livres de plumes nous feront demeurer en chemin ? Mais non, repartit mon pere, c'eſt qu'il y a encore une raiſon ; femme, dit-il à ma mere, dirai-je ce que tu ſçais ? ma mere au lieu de lui répondre, lui marchoit ſur le pied pour le faire taire ; mais il lui dit, femme, il me ſemble, quand

il s'agit du mariage, qu'il ne faut rien cacher, car quand les choſes viennent après à ſe ſçavoir, cela fait faire un mauvais ménage, c'eſt tromper les gens & ſe rendre coupable du divorce de ſes enfans; n'as-tu jamais entendu prêcher notre bon homme de Curé là-deſſus? Par la gerni, il faut voir comme il en dit, & comme il traite ceux qui ne vont pas droit en beſogne ſur ce chapitre-là? & il vous les excommunie bel & bien. Qu'eſt-ce donc qu'il y a, pere Panſa; interrompit le pere de Thereſe; ce n'eſt pas grand-choſe, reprit mon pere, mais quoiqu'il en ſoit, je ne veux pas vous en faire un miniſtere.

Qu'eſt-ce que vous entendez, pere Sancho, interrompit la parente du Comte par ce miniſtere? Comment, Madame, lui répondit Sancho, vous n'entendez pas ce que cela veut dire, quand on ne dit pas tout ce que l'on penſe, ou qu'on veut cacher quelque choſe? Je l'entends à préſent, interrompit la Dame en riant, c'eſt miſtere que vous vouliez dire; Hé bien miſtere, ſi vous voulez, reprit Sancho, ne voilà-t-il pas une grande différence

voine ; & l'autre repartit pourquoi pas un lit de plumes, & mon pere dit qu'il n'étoit pas encore fait, & qu'il y manquoit encore de la plume, &... Ha, m'y voici : Et il lui dit qu'il y avoit encore une autre raiſon, & ma mere cependant lui marchoit ſur le pied pour qu'il ne dit pas cette raiſon, & il lui dit qu'il n'en vouloit pas faire de miſtere ; eſt-ce comme cela, Madame, qu'il faut dire ? Et enfin finale il dit cette raiſon, & cela gâta toute l'affaire. Ils ſe prirent à rire de moi, & à en dire de toutes les façons, & parci & parlà, & boute & vous en aurez. & pour concluſion, ils ſe leverent de table en ſe querellant, & le mariage fut pour ce coup-là tout-à-fait à vau l'eau. Nous verrons dans le Chapitre ſuivant quelle étoit cette grande raiſon qui fut cauſe d'une rupture ſi promte & ſi peu attenduë.

CHAPITRE XI.

Suite de l'Hiſtoire des amours de Sancho Panſa, & de Thereſe Guttiere, ſa Femme.

ENFIN, pere Sancho, lui dit la parente du Comte, voilà donc votre mariage rompu ſans reſſource? & ne peut-on ſçavoir de vous qu'elle fut cette grande raiſon qui fut cauſe de cette rupture? Ho, par la mardi, Madame, lui répondit Sancho, je vous la dirai tout net à préſent & ce n'eſt pas ſi grand-choſe; voici ce que c'étoit; je rêvois quaſi toutes les nuits, & comme je rêvois: il m'étoit avis que je me rangeois le long d'un mur pour faire de l'eau, & quand je venois à m'éveiller, il ſe trouvoit que j'avois tout laché dans le lit. Ha! s'écria la Dame en éclatant de rire, je comprends le fait, c'eſt-à-dire, ſans tourner autour du pot, que Maître Sancho Penſa piſſoit tous les jours au lit, & qu'on le faiſoit coucher à cauſe de cela ſur un lit de paille d'avoine, afin qu'il ne

pourrît pas un meilleur lit ; voilà tout juſte le fait, reprit Sancho, ne voilà-t-il pas une groſſe affaire pour rompre un mariage ? Cela n'en valoit pas la peine en effet, repartit la Dame, pourvû que votre prétendue eût voulu s'accommoder de ce régal-là toutes les nuits ? mais voyons comment la choſe s'eſt enfin raccommodée.

Ho, par la mardi, repliqua Sancho, nous n'y ſommes pas, il y a bien d'autres brayes à retourner avant que d'en venir-là. Après qu'ils ſe furent bien dit des choſes piquantes ſur ce beau ſujet, mon pere & ma mere revinrent à leur maiſon, & ma mere grondoit le long du chemin de ce que mon pere étoit cauſe de tout cela, & quand je fus revenu des champs, on ſe prit à me gronder auſſi, & à me faire la honte, & ma bonne piece de Thereſe qu'on avoit bien inſtruite, dès qu'elle me rencontroit, me faiſoit les cornes, & m'appelloit piſſe-en-lit, elle me faiſoit la moue en m'appellant vilain puant. Hé que diable ſçais-je tout ce qu'elle me diſoit ; car depuis ce tems là je la fuyois & je la laiſſois dire toutes ſes ſotiſes ſans l'écouter ;

voilà, disoit-elle, à tout le monde un beau mari qui pisse au lit, & qu'est-ce qui voudroit de lui? il feroit bon coucher avec un puant comme celui-là! Enfin, Madame, toutes ses sottises me décriérent si fort dans le pays & me faisoient si grande honte (car jusqu'aux petits enfans, ils courroient après moi, en criant, pisse-en-lit, pisse-en-lit) qu'enfin je me dépitai, & m'en fus chercher condition vers le Toboso, où je demeurai près de deux ans, mais ce qu'il y eut de bon pour moi en cette occasion, c'est que comme je couchois avec un autre garçon, nous nous entretenions ensemble une partie de la nuit, & cela faisoit que je ne rêvois plus si souvent, & quand cela arrivoit, je le cachois si bien qu'on n'en avoit aucune connoissance, & ainsi petit à petit, je perdis ainsi cette habitude.

Mais, Madame, continua Sancho, j'eus bien la revanche de toutes les huées qu'on m'avoit fait chez nous & dans notre Bourg, & voici comment; Je fis connoissance dans le Village où j'étois, avec un bon garçon & qui avoit de quoi, & qui n'étoit pas mal

bâti de ſa perſonne, & malgré tout cela, toutes les filles du lieu & du voiſinage ne vouloient point de lui, parce qu'il étoit punais, & elles le fuyoient comme s'il avoit eu la peſte. Il avoit cependant bien envie d'être marié, & il ne ſçavoit plus à qui s'adreſſer. Par la mardi, Madame, il me vint en la penſée de l'envoyer à la Roda, pour tâcher d'y trouver condition, ſans parler de moi; je lui fis ſa leçon, & je lui dis bien comment il faloit qu'il s'y prît pour en conter à ma bonne piece de Thereſe, & où il la trouveroit bien à point pour cela & le reſte. Le gaillard ne manquoit pas d'eſprit, & il ſuivit ſi bien mon conſeil, qu'ayant d'abord trouvé condition, il fit bientôt après connoiſſance avec Thereſe, & elle mordit tout d'abord, comme on dit, à l'hameçon; car le drôle n'étoit pas manchot de la langue: il lui diſoit des douceurs, il lui faiſoit des complimantations ſur ſa beauté & ſur ſa bonne mine, & la pecore goboit tout cela, il lui ſembloit, par la mardi, qu'on la chatouilloit tant elle étoit aiſe: Ho dame! diſoit-elle à ſes compagnes, c'eſt à faire à lui, au prix de

mon piſſe-en-lit de Sancho, qui eſt un gros mauſſade; ſi donc, il ſeroit beau le voir auprès de celui-ci, c'eſt une machoire peſante qui ne ſçait pas dire deux; & puis elle rediſoit tout cela chez elle, & ſa mere lui diſoit: tu l'aimerois donc mieux que Sancho? Vraiment, ma mere, lui répondoit-elle, il faudroit que j'euſſe le goût bien dépravé, ſi je ne l'aimois pas mieux. Hé bien, ma fille, reprenoit ſa mere, il faut voir ſi cela te pourroit convenir, je m'en informerai. Elle s'informa en effet de tout ce qui le regardoit, & comme elle apprit qu'il avoit du bien je vis l'heure que j'en tenois pour mon compte pour avoir indiqué le nid; il ne s'en falut pas, comme on dit, l'épaiſſeur d'un Suiſſe qu'on ne me dénichât l'oiſeau.

Mais tandis que Florantin (c'eſt le nom du garçon) avançoit ſes affaires auprès de Thereſe, me voilà devenu triſte, chagrin, & mélancolique à mourir; j'avois pris de l'amitié pour cette beſtiole de Thereſe, toute mépriſante qu'elle étoit, & je ne pouvois l'oublier; je connus que je l'aimois quand je ne la vis plus, & que je me

me vis en danger de la perdre pour toûjours.

Cependant le galand que j'avois pris ſoin de bien inſtruire, profitoit de mes leçons, & avançoit ſes affaires ; la fille lui plaiſoit, & la bonne piece l'écoutoit avec plaiſir, & ne penſoit plus à moi que pour s'en moquer. L'amoureux étoit tout le jour à lui conter des ſornettes, & puis il lui faiſoit de petits preſens, de quelque bague d'oripeau, de rubans, de dentelle & d'autres broüilleries qui ne laiſſoient pas de gagner le cœur de la neſle, comme vous dites vous autres ; dites donc de la nimphe, interrompit la parente du Comte, ſi vous voulez nous faire parler ; de la ninfle ſi vous voulez, reprit Sancho, qu'eſt ce que cela fait à notre hiſtoire ? ſi bel & bien que les parens de part & d'autre s'aſſemblerent pour parlementer.

Comme les parens du garçon ne trouvoient point de filles qui vouluſſent de lui, on ne prit pas garde de ſi près au bien de celle ci, & l'on accorda à tout ce qu'on voulut lui donner. Pour les conditions du garçon, elles parurent ſi avantageuſes, que la crain-

te qu'on eut de manquer une ſi bonne affaire, fit que l'on manda ſur le champ le Notaire pour dreſſer le Contrat; & l'on ſe mit en même tems à table pour célébrer les accordailles; Quand on en fut là & que tout fut ſigné de part & d'autre, on fit approcher les accordés pour s'embraſſer; juſques-là le garçon par politique, n'avoit encore oſé demander un baiſer à ſa maîtreſſe, on prenoit cette retenue pour un effet de ſon humidité; c'eſt timidité, pere Sancho, interrompit la Dame. Hé qu'importe comment, reprit Sancho, pourvû que vous compreniez ce que je veux dire: mais on connut bien-tôt qu'il avoit une autre raiſon d'être ſi ſage; il étoit encore éloigné du viſage de ſon accordée que la bonne piece qui a le nez fin, ſentit d'abord ce que l'autre ne ſentoit pas! Ah! poüas, s'écria-t-elle, en le repouſſant d'une main, & ſe ſerrant le nez de l'autre, il veſſe de la bouche ou du nez, le vilain, ou il a mangé de la voirie; inſolente, lui dit ſa mere, c'eſt bien à préſent le tems de rire; allons, baiſez tout à l'heure votre Accordé. Ho, par mafi, ma mere, répon-

dit elle, baiſez-le pour moi, car s'il eſt jamais mon mari, je ſçai bien le viſage que je lui ferai baiſer, & ils n'auront point de reproche à ſe faire l'un l'autre. C'eſt une folle, reprit ſa mere, qui veut plaiſanter, je vais le baiſer pour elle.

Le garçon fit tout ce qu'il put pour ne préſenter que la joue à baiſer; mais ſoit que la mere de Thereſe fut curieuſe de s'éclaircir du fait, ou que ce fut par une marque d'amitié, elle lui prit la tête & le baiſa à la bouche malgré lui, elle ſentit bien-tôt ce que ſa fille avoit ſenti la premiere. La bonne ruſée qui obſervoit ſa mere, lui voyant faire une grimace qui en diſoit aſſez, ſe prit à éclater de rire, & gagna en même tems la porte pour aller conter l'affaire à des voiſines; par la mardi, leur dit-elle, me voilà bien harnachée d'amoureux, j'aimerois encore mieux prix pour prix, le piſſe-enlit que le punais: aſſûrément, lui dit une voiſine, car la punaiſerie peut faire déclarer un mariage nul, & c'eſt un mal ſans remede, au lieu que l'autre pourra perdre ſa mauvaiſe habitude. Sa mere fut la chercher, mais au

lieu de revenir, elle la pria de congedier le garçon, elle rendit sur le champ tout ce qu'il lui avoit donné, & ne parut plus dans la maison, sa mere ne resista pas à sa volonté; elle y étoit encore sollicitée par tout le monde qui prenoit le parti de sa fille, de sorte que l'amoureux fut ainsi congedié.

Mais admirez, Madame, continua Sancho, ce que c'est que l'amour, cela fait faire quasi des miracles; j'avois fait, ce m'étoit avis, tout ce que j'avois pû pour perdre cette maudite habitude de rêver qui me faisoit ainsi lâcher mon urine au lit, & j'y avois perdu, comme on dit, mon latin. Quand je me vis éloigné de ma Therese & en danger de la perdre, l'amour que j'avois pris pour elle eut plus de pouvoir que tout ce que j'avois fait, & bientôt après que je fus dans ma nouvelle condition, je me corrigeai pour l'amour d'elle de cette habitude.

Quand je vis que c'étoit tout de bon que je ne rêvois plus, & que je ne laissois plus rien aller au lit, je le mandai à ma mere, & elle en fut si aise qu'elle le dit aussi-tôt au pere & à la mere de Therese, pour tâcher de renouer no-

tre affaire, mais dans ce tems-là on étoit coëffé de l'amoureux que j'avois produit, & ce n'étoit pas un tems propre à être écouté. Ma mere qui s'informoit ſous main de ce qui concernoit ce garçon, afin, s'il étoit poſſible, de le ſurplanter, avoit appris quelque choſe de ſon infinité; mais pere Sancho, interrompit la parente, vous nous dites-là des mots à tuer chiens, & l'on craint encore de vous interrompre pour vous reprendre, c'eſt ſupplanter & infirmité; laiſſez-moi dire, reprit Sancho, puiſque vous m'entendez bien, que le diable ſoit de vos interrompations, je ne ſçai plus où j'en étois: vous diſiez, repartit la Dame, que votre mere avoit appris quelque choſe de l'infirmité de ce garçon. Ha, je m'en ſouviens, repliqua-t-il: oui, & comme elle ſe doutoit bien que cela feroit manquer l'affaire, elle ne diſoit mot & elle attendoit le moment pour en profiter, & quand elle eut appris par les voiſines l'avanture du punais & que tout étoit rompu, elle fut auſſi tôt faire ma paix & notre raccommodement & bien-tôt après on me fit revenir. Thereſe ne me

fit pas mauvaiſe mine, je lui dis que j'avois obligation à l'amour que j'avois pour elle d'être défait de cette habitude ; elle parut m'en aimer davantage & me fit ſi bonne mine enſuite, que nous fumes bien-tôt après accordés tout-à-fait.

Et enfin, interrompit la parente du Comte, bien-tôt mariée aprés cela ? Hé oui ma foi, Madame, reprit Sancho, cela s'enfile tout comme vous le dites, on les attrape bien comme cela, les femmes, encore qu'elles ne valent quelquefois pas grand'choſe ; j'étois malheureux en ce tems-là comme un chien qui ſe noye, & vous allez voir ſi je mens.

J'aurois gagé pinte contre chopine que c'étoit une affaire toiſée, mais, zeſte, tu la tiens Sancho. Notre Curé qui étoit en ce tems là un vieux grondeux nous renvoya comme des peteux d'Egliſe, comme on dit, & pourquoi ? pour une vetille, pour un mot que je n'avois pas bien compris. Hélas ! dit la Dame, voilà en effet un mariage bien traverſé, il faut croire que le moment heureux n'étoit pas encore venu, & que le Ciel permettoit peut-

être cela pour un plus grand bien, expliquez nous donc cela, pere Sancho.

Hé bien, Madame, lui répondit Sancho, il faut vous ſatisfaire. Non, quand je ſonge à ce qui m'arriva, je ne puis m'empêcher de dire, comme dit l'autre, qu'il faut que les mariages ſe faſſent là-haut avant de s'accomplir ici bas, & que quand une choſe eſt une fois écrite dans ce livre du feſtin, on ſe donneroit à tous les diables qu'il n'en ſeroit ni plus ni moins. Voici comme l'affaire ſe paſſa.

Le jour que nous devions être mariés étoit enfin venu, j'étois habillé tout à neuf du vieux habit de ſaint Mathurin, qu'on avoit retourné, le repas étoit commandé au cabaret, tous les conviés de part & d'autre étoient aſſemblés à la maiſon, & la mariée coëffée, Ho dame! il faloit la voir avec ſon chapeau de fleurs ſur ſa tête! Je ne ſçavois quelle contenance tenir tant j'étois aiſe, & on alloit partir pour aller à l'Egliſe avec les meurtryers & les haut bois; qu'eſt ce que vous entendez, pere Sancho, lui dit la Dame, par ces meurtryers? car je

ſuis curieuſe de tout ſçavoir ; eſt ce que vous ne ſçavez pas, reprit il, ce que c'eſt que ces gens qui jouent du violon dans les tavernes & aux nôces ? Ha ! je comprends ce que vous vouliez dire, repartit-elle, pourſuivez votre hiſtoire.

Comme nous en étions-là, reprit Sancho, un de mes anciens amis & camarades entra, pour me faire compliment ; c'eſt donc, me dit-il, tout de bon ce coup ici, Sancho ? Hé, par la mardi, Pierre Luna, lui répondis-je, n'avons-nous pas aſſez fait ſemblant pour que ce ſoit aujourd'hui tout de bon. Je ne ſçai, reprit Pierre Luna, ce qu'il en ſera, mais le cœur me dit qu'il n'en ſera encore rien ; qu'eſt-ce que tu nous viens ici porter malheur, interrompis-je bruſquement ? eſt-ce que tu me veux aſſommer, ou ma prétendue, avant que nous ſoyons à l'Egliſe ? qu'eſt-ce qui te fait parler ainſi ? Dieu me garde, reprit-il, de te faire aucun mal, mais que veux-tu, mon cœur me dit cela, & je te le dis, comme je le penſe, ne m'en veut point de mal. Va-t-en à tous les diables, lui dis-je en colere, & ton cœur auſſi, il ne faloit

faloit pas te donner la peine de venir pour nous porter guignon ; je le pouſſai dehors en diſant cela, & fermai de colere la porte ſur lui.

Il s'en fut en grondant, & bien-tôt après on fut à l'Egliſe. Or ma mere en m'aidant à m'habiller, me mit une bague d'argent avec un treizain dans la pochette de ma culotte, & elle me dit : Sancho, tu tireras ce que je te donne là quand Monſieur le Curé te le demandera. Nous voilà enfin allés à l'Egliſe, je regardois, chemin faiſant, ma Thereſe du coin de l'œil, car je ne l'avois jamais vûe ſi gentille, qu'elle l'étoit dans ſes habits de nôce & coëffée en cheveux ; elle me lorgnoit auſſi par fois en me faiſant la moue, & enfin finale nous voilà à l'Egliſe devant Monſieur le Curé, & après quelques cérémonies il me demanda ſi j'avois un jonc ou bague : oui, Monſieur, Dieu merci, lui répondis-je ; après quoi m'ayant encore fait je ne ſçai combien de queſtions auſquelles je ne répondis pas à ſa fantaiſie, à ce qu'il me parut, il me dit : ſoit bêtiſe ou ignorance, tu n'es pas digne de recevoir le Sacrement, je ne puis en conſ-

cience te marier; en disant cela il ôta l'étolle qu'il avoit au cou, & la jettant brusquement sur l'autel, il nous tourna le dos & s'en fut.

La parente du Comte, & le Comte lui même, ne purent s'empêcher d'éclater de rire de la simplicité de Sancho, & de l'air sérieux dont il racontoit son histoire, continuez pere Sancho, continuez, lui dit elle, quand on fut las de rire; vos avantures ont des singularités qui me font trop de plaisir pour vous interrompre plus long tems.

Ma bonne piece de Therese, reprit Sancho, fut la premiere à rire, & puis faisant l'hipocrite, comme si elle ne s'en fut pas souciée, tourna la tête d'un autre côté pour qu'on ne la vît pas. Monsieur le Curé cependant s'en étoit allé tout de bon, & quand on vit qu'il ne revenoit point, force nous fut bien de nous en aller aussi, nous ne laissâmes pas d'aller au cabaret où le dîner étoit préparé, & quand je vis tout le monde à table, je crus que les principales cérémonies d'une nôce étoient de faire bonne chere & de danser, & qu'on pouvoit se passer de

celles de Monſieur le Curé, mais je fus bien attrapé le ſoir quand ce vint l'heure de s'aller coucher ? je comptois que nous allions coucher enſemble, zeſte, attendez-vous-y, c'eſt pour vous que le four chauffe, la mere de Thereſe la prenant par la main l'emmena à ſa maiſon, & puis quand tous les conviés eurent pris congé, ma mere en retournant chez nous me diſoit : voilà ce qu'il en coute d'être une bête & de ne pas répondre comme il faut, nous ferons pourtant entendre raiſon à notre Curé, s'il plaît à Dieu.

Ma mere & celle de Thereſe, furent en effet quelques jours après chez lui, elles ne gagnerent rien, je ne puis en conſcience, leur dit il : il eſt honteux qu'un garçon qui ſonge à ſe marier ne ſçache pas ſon Catechiſme, & les diſpoſitions où l'on doit être pour recevoir les Sacremens de l'Egliſe ; il lui dit enſuite de m'envoyer chez lui pour m'inſtruire, & que quand il me jugeroit capable il nous mariroit : j'y fus plus d'un mois, & je pris tant de peine à retenir ſes leçons (car Dieu merci, j'ai un petit de mémoire) qu'enfin me jugeant capable, il me dit

qu'il me mariroit quand je voudrois. Je ne ſçaurois, Madame, continua Sancho, vous imprimer comme je fus aiſe quand il me dit cette belle parole, je la fus annoncer à ma Thereſe qui n'en fut pas fâchée auſſi, & nous fumes enfin mariés, mais cela ſe fit ſans dépenſe & ſans éclat. Et voilà qui eſt toiſé pour le coup.

Il ne reſte plus à me dire, pere Sancho, lui dit la parente, ſi vous ne laiſſâtes pas aller votre urine dans le lit la premiere nuit de vos nôces, & ſi vous eutes le ſoin de vous moucher avant que d'embraſſer votre chere moitié. Ho, par la mardi, lui répondit Sancho, c'étoit bien le tems de m'amuſer à rêver; & pour l'autre article ma Thereſe m'y faiſoit bien ſonger, car quand elle me voyoit morveux, elle me venoit prendre le nez en trahiſon, & me mouchoit d'une ſi bonne façon, que je n'avois garde après de l'oublier. Voilà donc enfin, reprit la Dame, la fin de votre hiſtoire? Je vous aſſûre qu'elle m'a fait un extrême plaiſir.

CHAPITRE XII.

Recit que fait Sancho de ſon prétendu eſclavage, & des avantures qu'il invente ſur ce ſujet.

QUELQUES jours après cette agréable converſation, il arriva chez le Comte une groſſe compagnie de nobleſſe du voiſinage, qui venoit autant pour Sancho que pour le Comte. Il n'y avoit gueres de gens en toute l'Eſpagne qui ne connût Sancho, du moins par la réputation que l'hiſtoire de Don Quichotte lui avoit donnée, ſi on ne le connoiſſoit pas de vûe, c'étoit une curioſité aſſez naturelle de voir un original ſi plaiſant, & dont la naïveté toute ſeule donnoit un mérite aux choſes les plus ſimples.

Quelque ſoin qu'on eût pris de le déguiſer, en lui faiſant prendre le nom de la dignité dont il étoit revêtu, il fut bien tôt connu de toute la nobleſſe du voiſinage pour le beau-pere du Comte; mais on ne laiſſa pas de feindre d'ignorer la choſe, ſur-tout quand

on venoit lui rendre visite. Le Comte faisoit aussi connoître le dessein qu'il avoit qu'on ne le connût pas pour son beau-pere, ou plûtôt qu'on ne crût pas que ce fût ce Sancho si connu dans l'histoire de Don Quichotte qui le fut, par le soin qu'il prenoit de prévenir les gens qui venoient chez lui à son sujet. Cela faisoit qu'on gardoit le secret & beaucoup de circonspection, afin qu'on ne crût pas qu'on le connût, sans rien perdre du plaisir qu'on s'étoit proposé de l'entendre; car outre sa naïveté on trouvoit une certaine finesse dans la conception de tout ce qu'il disoit, qui le rendoit incomparable dans son genre.

Le Comte suivant le conseil de sa femme, voulut prévenir toutes les personnes de cette compagnie, par le recit de la petite histoire étudiée de son prétendu esclavage, mais toutes ces personnes étoient prévenues autant qu'il falloit l'être là-dessus, elles étoient plus impatientes de voir l'original, & d'entrer en conversation avec lui, que d'entendre une histoire dont on comprit bien le véritable motif; il falut pourtant avoir la complaisance d'é-

couter le conte juſqu'au bout & feindre de le croire; on fit enſuite deſcendre Monſieur l'Alcade pour dîner.

On lui fit toutes les honnêtetés poſſibles, conſideré comme beau-pere du Comte, & l'on eut par reſpect aſſez de retenue pour ne pas faire connoître le deſſein qu'on avoit de s'en divertir. Le complot étoit fait qu'une femme de cette compagnie qui étoit réjouiſſante & pleine d'eſprit entameroit la converſation avec Sancho, & que les autres parleroient peu, & ſe contenteroient d'écouter. Voici de quelle façon elle s'y prit.

On étoit à table pour le dîner, & l'on en étoit au deſſert, lorſque la Dame prenant ſon texte ſur le prétendu eſclavage de Sancho, dont le Comte avoit fait l'hiſtoire, lui adreſſa la parole: Monſieur l'Alcade, lui dit-elle, je ſerois bien curieuſe de ſçavoir quelque choſe de votre eſclavage, c'eſt une ſi déplorable condition qu'il eſt preſque impoſſible qu'il n'arrive des évenemens tout-à-fait extraordinaires; je vous prie de nous en faire quelque recit. Moi, Madame! répondit Sancho (ne ſongeant plus à ce qu'on lui avoit

dit ſur ce ſujet) je n'ai jamais été en eſclavage, Dieu merci, j'ai ſeulement eu peur d'y aller quand défunt mon maître ſe propoſoit d'aller conquêter tout le pays de ces Corſaires. La comteſſe ſa fille qui le voyoit diſpoſé à démentir tout ce qu'on diroit, lui faiſoit ſigne, & diſoit en même tems à la compagnie : mon pere a de la confuſion de parler des miſeres qu'il a ſouffertes dans ce malheureux état. Le Comte cependant qui enrageoit s'étant levé de table fit dire à Sancho par un domeſtique qu'il y avoit un chat renfermé dans ſa chambre qui faiſoit le diable, & qu'il vînt pour lui ouvrir la porte.

Il ſe leva bruſquement de table, & le Comte l'arrêtant en chemin, lui dit : pere Sancho, faut-il qu'on ſoit obligé de vous faire venir, pour vous gronder de votre peu de mémoire ? vous qui paſſez pour en avoir beaucoup, ne vous ſouvient-il plus de ce qu'on vous dit il y a quelques jours ? Ha, par la mardi, lui répondit il, je ne penſois plus à cela ; je m'étois imaginé que c'étoit une choſe qui devoit arriver le jour même, & je ne m'étois

pas fouré dans l'eſprit que ce n'étoit que pour long-tems après. C'eſt pour toujours, reprit le Comte, quand il viendra du monde, & je vous prie que cela ſoit dit une fois pour toutes. Cela ſuffit, repartit Sancho, & laiſſez-moi faire, ils n'ont qu'à me demander à préſent des hiſtoires de mon eſclavage, & vous verrez comme je leur en donnerai à garder.

Sancho étant retourné, & le Comte preſque auſſi-tôt que lui, la Dame ne manqua pas de le remettre ſur le ſujet de ſon eſclavage: c'eſt la vérité, lui répondit Sancho, que je ne me ſouviens quaſi plus de cela depuis ſi long-tems? mais pour vous ſatisfaire, je vous dirai ce que je pourrai rappeller à ma mémoire: voici premierement comment je fus pris.

Je gardois, dit-il, les cochons de mon pere ſur le bord d'un bois qui n'étoit pas fort éloigné de la mer: comment, interrompit Camille! eſt-ce que votre Pere n'étoit pas noble, que vous gardiez les cochons? cela empêche-t-il, reprit Sancho? c'eſt ſigne qu'il en avoit, & une belle bande; s'il étoit noble, dites-vous? je vous en

réponds & de plus de quatre générations, puiſque ſon ayeul avoit été annobli par Ferdinand Roi de Caſtille, pour être ſon marchand de cochons ordinaire. Je vous demande pardon, Monſieur l'Alcade, de vous avoir interrompu, je ne ſuis pourtant pas fâchée de ſçavoir votre généalogie: continuez, je vous prie.

C'eſt bien dit, reprit il, ſi je me ſouviens où j'en étois. Je vais, repartit Camille, vous y remettre: vous gardiez les cochons de votre Pere ſur le bord d'un bois qui étoit proche de la mer. Pendant qu'on lui parloit, ſa fille qui le voyoit en train de ne dire que des impertinences, lui marchoit ſur le pied pour le faire taire, mais ſans s'embarraſſer de tous ces ſignes, il pourſuivit ainſi ſon hiſtoire.

Comme je gardois donc, dit-il, mes cochons, ou ceux de mon Pere, (c'eſt tout un, car j'ai oui dire en chaire à notre Curé que ce qui eſt au pere eſt au fils) & que j'amaſſois du gland ſous un chêne, j'apperçus tout au haut d'un autre arbre tout proche un nid de pies, & je vis que les petits piaux étoient drus & bons à dénicher.

J'ai toujours aimé ces oiſeaux, dès ma jeuneſſe & quand j'en pouvois attraper je les mettois en cage & je leur apprenois à parler, & c'eſt ce qui fait que depuis ce tems là je ſuis de bonne converſation & que j'aime le fromage & le lait caillé, & quand j'avois élevé une pie & qu'elle parloit auſſi bien que moi, ou peu s'en faut, je la vendois & cela ſervoit à m'avoir des ſabots & des guettres, & c'étoit toujours autant d'épargné à la maiſon. Mais, pour revenir au nid, auſſi-tôt que je l'eus vû, je laiſſai-là le gland que j'avois amaſſé & je grimpai ſur l'arbre & bien-tôt je me vis tout proche le nid, & prêt à dénicher les piaux; mais dans ce moment je vis ſur le rivage une galere & preſque auſſi-tôt tous ces diables de Mahométans qui étoient débarqués, & qui couroient çà-&-là pour faire quelque capture & qui venoient juſtement de mon côté; je voulois me laiſſer couler à bas, & puis je ſongeois que c'étoit encore pire, je reſtai où j'étois & je les voyois qui regardoient un arbre & puis un autre; & enfin après avoir bien diſputé ſur celui qu'ils devoient

couper pour faire un mât à leur galere, que la tempête avoit emporté, ils vinrent couper tout juſte celui où j'étois.

Cela eſt bien malheureux, lui dit Camille, que d'un grand nombre d'arbres qu'il y avoit dans ce bois, le ſort tombe juſtement ſur celui où vous étiez; il y alloit de votre vie: comment vous tirâtes-vous de ce péril? Ho, vous l'allez voir, reprit Sancho.

Les voilà donc avec des coignées & des haches, à couper l'arbre & il étoit prêt de tomber & moi prêt de me rompre le cou par ſa chûte, lorſque les habitans du village prochain vinrent fondre ſur eux, pour les chaſſer; il ſe fit quelque décharge de part & d'autre, & pendant ce tems-là celui de la bande qui étoit le plus fort, prit l'arbre, acheva d'une ſecouſſe de rompre ce qui reſtoit à couper & le mettant ſur ſon épaule s'enfuit regagner ſa galere, & tous ſes camarades le ſuivirent, car les nôtres n'oſerent pas approcher à cauſe du canon & ils ſe ſauverent ainſi & firent ramer auſſitôt pour ſe remettre au large; & voi-

Tom. 6. pag. 253.

là comme je fus fait eſclave.

Eſt-il croiable, Monſieur l'Alcade, interrompit Camille, qu'un ſeul homme ait pû emporter un arbre capable de faire un mât de galere? cela ne paroît pas poſſible. Bon! reprit Sancho, c'eſt que vous n'avez jamais vû de Turcs; ce ſont quaſi tous des géans; Hé, eſt-ce qu'on ne dit pas en proverbe il eſt fort comme un Turc? je voudrois que vous l'euſſiez vû courir comme un diable avec cet arbre ſur ſon épaule & moi & les piaux par deſſus le marché. Il pourroit bien être, interrompit la Comteſſe, que mon Pere ne ſe ſouviendroit plus de tout cela depuis ſi long-tems, il étoit ſi jeune. Et moi, interrompit Sancho, je vous dis que je m'en ſouviens ſi bien que je n'en ai pas oublié une obole, entre les enſeignes que dès que nous fûmes débarqués à Maroc, on me mit à la cuiſine de mon patron avec une groſſe chaîne au pied, & l'on me fit tourner un gros cochon que l'on mit tout entier à la broche; & quand je ne tournois pas bien, il y avoit un infecteur qui me donnoit de bons coups de nerfs de bœufs ſur le dos. Ho! pour

cet article, interrompit encore Camille, vous me permettrez, Monsieur l'Alcade, sauf respect, d'en douter un peu, car les Mahométans ne mangent point de cochon. Hé, qu'est-ce qui vous dit qu'ils en mangent, reprit brusquement Sancho ? c'étoit peut-être un de mes cochons qu'ils avoient fait esclaves comme moi, qu'ils faisoient ainsi rôtir pour le vendre aux esclaves chrétiens. Bon, bon, Madame, dit encore la Comtesse sa fille, mon Pere depuis quarante-ans, peut bien se souvenir, si c'étoit un cochon ou un veau ! il étoit peut-être si saisi de son esclavage & si aveuglé de ses larmes qu'il put bien prendre l'un pour l'autre, il me semble qu'on doit être si étourdi de ce changement d'état qu'on n'est pas capable de raisonner.

Je ne pleurois pas pour lors, repartit Sancho, car je me disposois à faire un bon repas, mais il pourroit bien être que les veaux de ce pays-là soient faits comme les cochons de ce pays-ci, & voilà peut-être ce qui a pû me tromper; mais voici bien une autre paire de manches à retourner ! Quand ce cochon ou ce veau, si vous vou-

lez, fut cuit, & que je remuois déja les machoires d'aiſe, d'aller faire un bon repas, il vint à moi un Officier du patron, qui défit ma groſſe chaîne & m'en ayant mis une plus petite me donna un coup de bâton ſur le dos en me diſant va chercher ta vie, chien, & me mit en même tems à la porte. Voilà bien à décompter, me dis je en moi-même, quand je me vis ſur le pavé, vous avez bon appetit, mon ami Sancho, & vous croyez avoir gagné votre ſouper à tourner la broche, & voilà qu'on vous met dehors pour l'aller chercher, & où eſt-ce que vous irez, s'il vous plaît, mon ami Sancho, chercher ce ſouper? vous ne connoiſſez point les rues de cette Ville & encore moins les gens charitables, s'il y en a, & cependant vous avez grande faim. Quelle diable de condition eſt celle-ci? des chiens qui ſe font ſervir à coups de bâton, & qui ne donnent pas ſeulement un morceau de pain à un pauvre eſclave! mais, me reprenois-je un moment après, tandis que vous vous amuſez à raiſonner, la faim augmente de plus en plus, il faudroit mieux, ce me

ſemble, aller chercher votre vie, il y en a ici bien d'autres que vous à la même peine, allez les chercher & faites comme eux.

Comme je pourſuivois mon chemin le long d'une rue en demandant pour l'amour de Dieu, la charité qu'on me faiſoit étoit un coup de bâton accompagné de quelque injure comme on pourroit dire ici à un chien, & je n'étois pas encore au bout de la rue que j'étois ſaoul de cette charité. Si cela continue ſeulement trois jours ſur le même pied me diſois-je à moi-même, mon eſclavage ne ſera pas long & la camarde viendra bien-tôt m'en délivrer, & on n'aura plus que faire de me mettre à la chaîne de peur que je m'enfuie, & je n'aurai plus la peine de tourner la broche, & l'on me donnera des coups de bâton tant qu'on voudra, & au diable qui s'en ſouciera, & enfin finale comme je me lamentois de la ſorte, aſſis ſur une borne, il paſſa deux eſclaves qui connurent d'abord que j'étois nouveau venu, & qui après m'avoir fait quelques queſtions, me dirent: frere, ſuivez-nous, & nous vous montrerons comment on

ſe

ſe tire d'affaire en ce pays-ci. Il y avoit encore environ deux heures de jour quand je fis cette heureuſe rencontre.

Or, Madame, continua Sancho, il y avoit un de ces eſclaves qui jouoit de la muſette, & quand les eſclaves étoient en train de ſe réjouir dans le bain, * ils le faiſoient venir pour jouer & il étoit de l'écot, ou on lui donnoit quelques aſpres pour ſa peine dont il vivoit; nous ſortîmes tous trois de compagnie hors de la Ville un quart de lieuë loin, juſqu'à un endroit couvert de bois & de rochers où il y avoit des cabriers ou gardeurs de chevres; notre muſicien qui conduiſoit l'intrigue, nous fit prendre un détour par dans des buiſſons & des roches, afin que les cabriers ne nous viſſent pas, & pour lui il fut droit à eux, & leur demanda s'ils vouloient lui donner quelque choſe pour jouer de ſa muſette. Le marché étant fait, il s'aſſit à l'ombre d'un gros buiſſon & ſe prit à jouer, les cabriers aſſis devant lui qui l'écoutoient avec admiration.

Pendant ce tems-là nous étions

* C'eſt le lieu où ils ſont renfermés la nuit.

montés mon camarade & moi ſur une petite coline d'où nous obſervions tout ce qui ſe paſſoit ſans être vûs, & les chevres étoient aſſez près de nous. Quand nous vîmes que les cabriers nous tournoient le dos, pour écouter le joueur de muſette, mon aſſocié s'approcha des chevres avec une corde où il y avoit un nœud coulant, mais il manqua ſon coup & les chevres effrayées ayant pris la fuite, les cabriers auſſi-tôt coururent après nous, & comme ces gens-là ſont accoutumés à grimper ces rochers, ils nous eurent bien-tôt coupé chemin, & nous eûmes chacun pour notre peine une bonne volée de coup de croſſes; mais tandis qu'ils étoient occupés à nous régaler, le joueur de muſette plus adroit que nous, aſſomma d'un coup de pierre un chevreau & s'enfuit avec ſans qu'on le vît, parce qu'il commençoit à faire nuit. Nous fûmes le rejoindre où le rendez-vous étoit donné, & nous rentrâmes enſemble dans le bain, où l'on ſe mit auſſi-tôt à préparer notre capture pour la mettre en broche: il nous manquoit du pain & du breuvage, il ſe joignit à notre écot d'autres eſcla-

ves qui fournirent ce qui nous manquoit, & nous fimes enfin un aſſez bon repas à ſix que nous étions.

Il eſt bon de dire que Sancho avoit ſouvent entendu parler à Don Quichotte de toutes ſes hiſtoires d'eſclavages, & quand ils étoient enſemble en campagne & qu'ils s'entretenoient du grand deſſein de la conquête de l'Empire des Maures, Don Quichotte pour l'encourager à le ſeconder dans une expédition ſi néceſſaire à toute la Chrétienté, lui racontoit des hiſtoires d'eſclaves, où il lui faiſoit un détail de leurs miſeres, des cruautés qu'on exerçoit ſur eux, des ſupplices qu'on leur faiſoit endurer pour leur faire renier leur foi, ou les obliger à ſe racheter d'une groſſe rançon, & enfin des induſtries dont ces pauvres malheureux étoient obligés de ſe ſervir pour ſubſiſter; de ſorte que Sancho ayant la mémoire remplie de toutes ces choſes, il ne fut pas chercher bien loin ce qu'il dit à cette Dame pour la ſatisfaire.

Ce bon repas, lui dit Camille, quand il eût fini le recit de ſon avanture, vous couta un peu cher, auriez-vous

voulu acheter tous les jours un auſſi bon repas d'un pareil prix ? ma foi, Madame, lui répondit Sancho, quand on a les boyaux vuides & qu'il s'agit de mourir de faim, je ne vois pas qu'il y ait à balancer entre la mort & une petite ſerenade d'un demi quart d'heure, qui ne vous eſtropie pas, car il y a des peines contre ceux qui auroient tué ou eſtropié un eſclave qui appartient à un Armateur, ou à un Particulier, & quelquefois au Bachar ou au Roi, mais on n'eſt pas tous les jours ſi malheureux.

Le lendemain on nous vint prendre dès le matin pour nous conduire à l'ouvrage ; & l'ouvrage ce jour-là fut de curer les écuries & les étables du Patron ; mais comme j'étois trop jeune & trop foible pour cet ouvrage, la Patrone me fit entrer dans une ſalle baſſe où elle prenoit le frais, & me faiſant acroupir à ſes pieds, me dit de les lui grater. Elle me coupa d'abord les ongles à ſa fantaiſie, & quand je ne la gratois pas bien à ſon gré, elle me relevoit le nez de ſon pied, ou m'en donnoit un coup ſous le menton qui me faiſoit mordre la langue juſ-

qu'au ſang, & elle ſe crêvoit de rire de cela ; c'étoit une vieille chienne qui ne valoit rien, & j'aurois mieux aimé travailler avec les autres, ſi j'en avois eu la force, que de lui grater les pieds ; enfin l'heure où l'on congédie les eſclaves pour aller chercher leur vie étant venue, on nous mit tous dehors.

Je m'aſſociai ce jour-là avec d'autres, car je voulois apprendre le métier de larron, puiſqu'il faloit le ſçavoir pour vivre ; celui avec qui je fus étoit l'ennemi des Juifs, qui font en ce pays-là le métier de Banquiers pour les payemens des rançons ; il avoit deux patagons, l'un bon & l'autre faux, c'étoit-là tout le fonds de ſon commerce, il s'agiſſoit de changer un de ces patagons en aſpres, & il fut pour cela chez un Juif, qui d'abord lui compta ſur ſa table des aſpres pour ſa piece ſur le pied qu'il en vouloit donner, car il eſt bon de ſçavoir que toutes les monnoyes étrangeres de quelque pays que ce ſoit, ont cours parmi ces Corſaires, mais elles n'ont point de prix fixe, & on les fait valoir le plus qu'on peut ; mon compagnon

fit feinte de n'être pas content du nombre d'aſpres que le Juif lui donnoit, & qui étoit compté ſur la table, & reprenant ſon patagon ſortit bruſquement, mais revenant quaſi ſur ſes pas avant que le Juif eût reſſerré ſes aſpres, il jetta comme de colere le patagon faux au lieu du bon, ſur la table, qui roula à terre, & tandis qu'on le cherchoit, il ſe ſaiſit des aſpres & s'en fut; voilà, me dit-il, notre journée gagnée, allons voir ce que nous acheterons pour notre ſouper. Nous entrâmes bien-tôt après dans le bain avec de la proviſion, & comme je ne m'étois pas apperçû de la choſe, il me raconta le fait en ſoupant.

Et le lendemain, dit alors Camille, futes-vous encore grater les pieds de votre vieille! Ho, le lendemain, reprit Sancho, c'étoit la tête qui lui demangeoit, car c'étoit une vieille concombre qui radotoit; qu'eſt-ce que vous voulez dire, pere Sancho, interrompit Camille, que c'étoit une vieille concombre? oui, reprit Sancho; ne dites-vous pas comme cela quand on s'imagine avoir quelque mal & qu'on n'a rien? Ha! j'entends préſentement,

repartit la Dame en riant, c'eſt hipocondre qu'il veut dire. Voilà bien du préambule, reprit Sancho, pour une lettre de moins ou de plus! je ne me ſouviens plus où j'en étois Je vais vous en faire ſouvenir, lui dit Camille, vous diſiez que c'étoit la tête qui lui demangeoit le lendemain. Ha, m'y voici, reprit Sancho, c'étoit la tête, & elle vouloit à toute force que je lui priſſe des poux, & je n'en trouvois pas un: tiens, chien, me diſoit-elle, en mettant le doigt en un endroit, cherche-là & je ſuis ſûre qu'il y en a un qui me mord; & ſi je ne trouvois rien, elle me donnoit un coup de poing dans les dents, & j'eus ce jour-là plus de vingt coups de poings, parce que je ne lui trouvai pas un pou: Ho! par la mardi, Madame la duegne, dis-je en moi-même, quand je fus dehors, ſi je vous grate demain la tête je vous en fournirai tout votre ſaoul. Quand je fus au bain, j'amaſſai des poux que je mis dans un étui, cela ne me coûta que la peine de les chercher, car Dieu merci, il n'y avoit point d'eſclave qui n'en eût ſa bonne proviſion.

Et de quoi vecûtes-vous ce jour-là, lui dit Camille ? vous faites bien, reprit Sancho, de m'en faire ſouvenir ; un eſclave avec qui j'avois fait connoiſſance me prit avec lui, & me donna une ligne : ſuivez moi, me dit il, & ne dites mot ; je crus que nous allions pêcher, mais ce n'étoit pas du poiſſon qu'il cherchoit, il me conduiſit hors de la Ville vers des maiſons de pauvres gens qui nourriſſent des volailles pour porter au marché, & qui vivent de ce commerce, ils ont bien ſoin que leurs cours ſoient bien fermées & de bien garder leurs volailles quand ils les font ſortir pour glaner, mais malgré toutes ces précautions, il faut que les pauvres eſclaves vivent, & toute leur application eſt d'imaginer des ruſes pour tromper & ſe procurer leurs beſoins.

Mon compagnon ayant mis à l'hameçon de nos lignes, un petit morceau de chair, jetta une poignée de grain par-deſſus le mur d'une cour où il entendoit beaucoup de volailles, & ſur-tout des cannes, & comme il entendit que les volailles venoient de notre côté pour manger le grain, il

jetta

jetta ſa ligne & me fit auſſi jetter la mienne par-deſſus le mur, & bien-tôt nous ſentîmes qu'il y avoit quelque bête accrochée, mais en tirant, les volailles ſe débatirent tant, qu'elles s'échapérent; cela fit du bruit, & l'on vint bien-tôt après nous, mais au diable qui eut envie de les attendre.

Nous retournâmes ainſi malheureux au bain, (car quand la meche eſt une fois éventée, il n'y a plus rien à faire) & nous nous ſerions couchés à jeun ſans la charité de nos camarades, mais on s'entr'aide les uns les autres; ceux qui ſont heureux un jour aſſiſtent ceux qui ne le ſont pas, & voilà, Madame, comment nous vivions, il y en auroit pour faire un gros volume ſi je vous racontois tout par le menu.

Et la vieille, lui dit Camille, vous ne nous en dites plus rien? futes-vous la grater le lendemain? Ho, je vous en répond, reprit Sancho, & Dieu ſçait ſi je lui tuai des poux: chien, me dit-elle en défaiſant ſon tignon pour me mettre en beſogne, je t'écraſerai le nez ſur le pavé, ſi tu ne me tues pas tous les poux que j'ai à la tête; je

n'ai pas ceſſé de me grater toute la nuit. Et ſi je vous les épeluche bien, ma Patrone, lui dis je, que me donnerez-vous ? car il me ſemble que je vois mieux aujourd'hui qu'hier; ſi tu m'en donnes ſeulement, reprit-elle, une douzaine dans la main, je te donnerai de quoi te régaler ce ſoir avec tes amis au bain. Orça, lui dis-je, laiſſez-moi donc faire & ne branlez pas.

Ma foi, Madame, dès que je fus en beſogne je tirai l'étui de ma pochette, & je lui ſemai une vingtaine de poux dans la criniere, & puis de me mettre à chercher : tenez, Patronne, lui diſois-je, tendez la main, & je lui mettois un pou dedans, & un moment après : tenez, en voilà deux tout à la fois, & puis bientôt après, tenez-en voici un gros comme un grain d'orge ; Ho ! je les vois aujourd'hui courir dans votre tête comme des lievres, il faloit que j'euſſe hier la berlue, vous n'aviez garde de pouvoir dormir avec cette vermine : tenez, tenez, ma Patronne, tendez la main. Enfin finale que quand je vis à peu près l'heure de déloger, & que je ne trouvois plus de poux,

elle me congédia en me donnant un bon plat de pelau, & je m'en fus toujours courant au bain, où je régalai ceux qui m'avoient régalé la veille.

Voilà comment nous vivions; il y en a qui tiennent taverne dans le bain, d'autres font commerce de tabac, les Prêtres vivent de leur métier comme les autres en ſervant à l'Autel, (car il y a un lieu dans le bain où ſe fait l'exercice de la religion, & chaque Secte y exerce en liberté la ſienne) les Chirurgiens, ſont ceux qui font mieux leurs affaires quand ils ſont habiles, & qui ont auſſi quelquefois plus de peine à obtenir leur liberté, parce qu'on les veut vendre trop cher; les nobles dans l'eſclavage ſont les plus malheureux, à moins qu'ils ne traitent promtement de leur liberté au prix qu'il plaît au Patron d'en avoir.

Le Comte qui commençoit à ſe fatiguer, de lui entendre enfiler un préambule d'impertinences, lui rompit en viſiere en ſe levant de table; tout le monde vit bien que cela ne lui plaiſoit pas, de faire d'un homme qui le touchoit, un ſujet de divertiſſement, on entra dans le jardin & San-

cho prit le chemin de ſa chambre comme il avoit coûtume de faire quand il avoit fait un bon repas.

CHAPITRE XIII.

Moyens que l'on employe pour obliger Sancho de quitter ſa commiſſion.

LE Comte enfin ne pouvant plus ſoûffrir les impertinences de ſon beau-pere, chercha les moyens de s'en débárraſſer. Cela donnoit occaſion à des plaiſanteries qui n'étoient pas de ſon goût, & dont ſes propres domeſtiques ſe mêloient ſans reſpect; il réſolut abſolument de s'en défaire d'une maniere adroite, & voici les moyens dont on ſe ſervit pour y réuſſir.

Il y avoit à Blandanda un Sacriſtain qui faiſoit l'habile homme & qui ſe mêloit de compoſer des vers, ce Docteur qui primoit avec des payſans plus ignorans que lui, voulut un jour ſe mêler de diſputer au ſujet de la Poëſie contre un Ecolier du lieu, qui faiſoit ſa Philoſophie à Salamanque, mais qui étoit pour lors en vacances chez ſes parens; le Sacriſtain lui ayant montré quelque choſe de ſa compoſi-

tion, croyant s'attirer des éloges, l'Ecolier qui étoit naturel lui dit que les rimes étoient tirées aux cheveux, & qu'il n'y avoit gueres plus de raiſon; le Sacriſtain piqué de cette réponſe, lui dit en recriminant: vous trouvé à redire à la rime! ſçavez-vous une regle certaine pour en pouvoir juger, & trouver aiſément une bonne rime? je n'en ſçai point d'autre, lui répondit l'Ecolier, que celle de la terminaiſon, encore n'eſt-elle pas ſans exception, car il y a, par exemple, des ſinguliers qui ſonnent comme le plurier, quoique cette rime ne vaille rien; par exemple,

Je mangeois
Tandis qu'ils buvoient,

Cela ſonne de même & ne rime pas; je conviens de cela, reprit le Sacriſtain; mais on ne tombera pas dans une faute de cette nature, en ſe ſervant de la regle que j'ai inventée, qui eſt que pour qu'une rime ſoit bonne & reguliere, il faut que les trois dernieres lettres du vers qui doivent rimer ſoient les mêmes. Ce principe-là eſt faux, reprit l'Ecolier; il eſt faux, repartit le Sacriſtain un peu piqué! & moi je vous ſoutiens qu'il eſt certain

& infaillible, & je vais vous le prouver par un couplet que j'ai compoſé. Le voici: c'eſt un petit chef d'œuvre.

Philis un jour menant ſon troupeau paître,
Je la ſurpris dormant à l'ombre d'un buiſſon
Et la prenant en trahiſon
Je lui jouai d'un tour de traître.
Elle craignit de me fâcher peut-être
En le diſant à ſa maiſon;
Elle n'en dit mot pour raiſon
Mais elle ſe voulut jetter par la fenêtre.

Voyez, Monſieur le Philoſophe, continua le Sacriſtain, ſi tous ces vers qui doivent rimer l'un à l'autre ne finiſſent pas par les trois mêmes lettres! je l'avoue, lui répondit l'Ecolier, & j'ai lieu de croire que vous avez compoſé ce couplet avec bien de la peine pour autoriſer votre principe, mais pour vous en faire voir la fauſſeté, je vais vous en compoſer un ſur le champ où j'employerai les mêmes lettres aux vers feminins ſans que cela rime, &

aux vers masculins j'employerai d'autres lettres, & cela rimera : je ne prétends pas que ce que je vais faire, passe pour un chef-d'œuvre comme le vôtre, il ne s'agit que de prouver la fausseté de votre regle prétendue infaillible ; cela va être composé dans un moment.

Elle en avoit, à ce qu'on dit, un autre
Qu'on connoissoit par-tout pour un joli garçon,
Beau comme un Ange, & doux comme un Mouton,
Qui pour elle se vouloit battre.
Elle l'aimoit ; il étoit fort bon peintre,
Il fit son portrait, ce dit-on,
Et mérita son cœur & son affection ;
Ne fit-elle pas mieux que d'aimer une poutre ?

Voilà, continua l'Ecolier, vos bouts rimés remplis aux vers feminins, & il n'y en a pas un qui rime ; & pour vous mieux convaincre de la fausseté de votre principe, j'ai changé quelqu'une des trois dernieres lettres aux vers masculins, & cela ne laisse pas de rimer.

Cette diſpute où les deux parties s'échaufférent vint aux oreilles du Secrétaire, qui d'abord la jugea propre à faire un procès pour embarraſſer le Juge, & le mettre en défaut, il inſtruiſit là-deſſus les deux athletes pour bien plaider leurs cauſes le premier jour d'audience ; ils la plaidérent à peu près de même qu'elle vient d'être rapportée, & dirent enfin au Juge en concluant : Monſieur, il s'agit de deux ducats ſeulement que nous avons gagés, vous venez d'entendre la cauſe, c'eſt à vous de prononcer en faveur du bon droit, c'eſt-à-dire de juger ſi le principe du Sacriſtain eſt bon comme il le prétend, ou ſi la preuve que j'ai produite pour le combattre & en prouver la fauſſeté, le détruit. Le Juge ne s'étoit jamais trouvé ſi embarraſſé qu'il le parut en ce moment. Pour juger cette queſtion, il eut du moins falu ſçavoir lire, & il ne connoiſſoit pas ſeulement ſes lettres, il avoit de la confuſion de faire paroître en public ſon ignorance, il eut recours au Secréta re. Celui-ci qui ne lui ſuſcitoit ce procès que pour le mettre en défaut & lui faire quitter ſa commiſſion,

lui dit, qu'il n'avoit ordre de le conſeiller que dans les queſtions de droit, & que celle dont il s'agiſſoit étoit une queſtion de fait. Sancho ſe piqua d'honneur & ne voulut pas le preſſer d'avantage. Cependant le Comte & ſon épouſe qui étoient à la jalouſie, attendoient avec impatience le prononcé, pour voir comment le Juge ſe tireroit d'affaire, la Comteſſe craignoit que ſon pere ne fît connoître en public ſon incapacité, le Comte étoit preſque perſuadé qu'il alloit donner du nez en terre.

Tandis qu'on attendoit ainſi le jugement, Sancho la tête appuyée ſur ſes mains étoit aux opinions avec lui-même, pour ſçavoir comment il ſe tireroit de cet embarras avec honneur. Après un quart-d'heure de ſilence, il ſe leva enfin pour prononcer, & dit: Appointé.

Le Comte alors ne put s'empêcher d'éclater de rire, & parlant à ſa femme: parbleu! lui dit-il, l'expédient eſt d'un homme d'eſprit, & au fond le jugement eſt bon, car il s'agit d'un procès par écrit où l'on doit produire les pieces pour être examinées ſur le

bureau, le jugement eſt dans l'ordre & le tire d'affaire, j'aurois gagé qu'il n'auroit pas ſçû ce que c'eſt qu'un Appointé. La Comteſſe ne ſe ſentoit pas d'aiſe, vous voyez, dit-elle à ſon mari, que mon pere n'eſt pas ſi ignorant qu'on le croit; elle alloit continuer à faire ſon éloge, lorſqu'on entendit plaider la cauſe qui ſuit.

Un maître d'Ecole demandoit le payement de ſix mois qu'il avoit montré à lire aux enfans d'un habitant du lieu à raiſon de trois livres par mois, le Juge parlant au Défendeur lui ordonna de dire ſes raiſons contre ce qu'on lui demandoit; les voici, dit-il, Monſieur d'Alcade: c'eſt que mes enfans n'en ſavent pas plus que le premier jour, & puiſque j'ai fait prix avec cet homme pour leur montrer à lire, il faut voir s'il a merité le payement. Monſieur, reprit le Demandeur, dois-je être garant de l'évenement, ſi la faute vient des enfans qui ſont des bêtes, ſans mémoire, ni entendement pour concevoir? Je ſuis venu régulierement tous les jours, je leur ai montré le tems que je donne à tous mes écoliers, & s'ils n'ont rien appris, je

n'en ai pas eu moins de peine: ainſi j'ai mérité le prix dont je ſuis convenu.

Le Juge, ſur cette réponſe, demanda tout bas au Secrétaire ſi c'étoit une queſtion de droit ou de fait; elle eſt de droit, lui répondit le Secrétaire, parce que la coûtume autoriſée de pluſieurs jugemens, veut que quand vous employez un homme, & que vous êtes convenu de prix avec lui, vous le payez, ſoit que votre ouvrage ſoit bien ou mal fait, c'eſt à vous d'avoir l'œil ſur lui pour voir s'il s'acquite de ſon devoir, & s'il fait votre ouvrage, ainſi que vous en êtes convenu avec lui; c'eſt-là, repartit le Juge, votre ſentiment? & voici le mien: je crois premierement que la queſtion eſt de fait & non de droit, où elle eſt de tous les deux: voici comment je raiſonne.

On prend un maître pour montrer à lire à des enfans, on convient de prix avec lui; je ſuppoſe que les peres & meres ne ſçachent ni lire ni écrire, & qu'ils s'en rapportent entierement au maître: cela eſt bien vrai auſſi, Monſieur l'Alcade, interrompit le Défendeur, & nous nous en ſommes rap-

portés au maître, & cependant mes enfans depuis ſix mois ne connoiſſent pas la moitié de leurs lettres, à ce que tout le monde dit, vous n'avez pas fait prix avec moi, reprit le Demandeur, pour donner de l'eſprit à vos enfans, mais pour leur montrer, s'ils avoient l'eſprit de concevoir.

Voulez vous bien, Meſſieurs, interrompit le Juge, me laiſſer dire juſqu'au bout ou vous en aller brailler dans la ruë tout votre ſaoul: je diſois donc qu'on paye un maître pour montrer & qu'on ſe confie en lui: or ſi la raiſon que le Demandeur allegue eſt bonne, & qu'il ſoit vrai que les enfans ſoient bêtes, des conceptions épaiſſes, il doit au bout d'un mois ou deux au plus en avertir les parens & leur dire: ce ſeroit vous faire mal employer votre argent, que de montrer à ces enfans-là, ils n'ont ni mémoire ni intelligence, ſi les parens lui diſent ne laiſſez pas de leur montrer, peut-être cela viendra-t-il avec le tems; pour lors il eſt en droit d'exiger ſon payement.

Or, Monſieur le Secrétaire, continua Sancho, vous n'ignorez pas que

les Juges ſont tous les jours les interpretes des loix & des coûtumes ; voici ce que j'ordonne ſur cette conteſtation : je nomme, Monſieur le Sacriſtain pour arbitre, afin qu'il examine les enfans & ce ſera ſur ſon rapport que je jugerai au premier jour. Le Demandeur voulut perſiſter à débiter ſes raiſons, mais le Juge le renvoyant, lui dit, qu'on ne me rompe point la tête davantage de cette cauſe, ce que j'ai dit, eſt dit ; à un autre.

Comme cette cauſe finiſſoit, on vit approcher du barreau le Garde de chaſſe du lieu, qui fit ainſi ſon rapport ; je viens, dit-il au Juge, de trouver un cerf mort d'un coup d'arquebuſe dans une piece de bled proche le bois, & il y a beaucoup d'apparence que c'eſt celui à qui ce bled appartient qui a tué ce cerf, & il faudroit l'envoyer chercher pour l'interroger. Le Juge ordonna à un Huiſſier de l'aller querir ; mais cet homme qui s'étoit bien douté de la choſe s'étoit caché dans la ſalle d'Audience, & dès qu'il eut entendu l'ordre du Juge, il ſe montra & dit tout haut : me voici, Monſieur l'Alcade, qu'eſt-ce que votre Seigne-

rie me veut ? eſt ce vous, lui demanda le Juge, qui avez tué ce cerf qu'on a trouvé mort dans votre champ ? c'eſt moi-même, lui répondit cet homme, & ce n'eſt pas pour en faire mon profit, puiſque je le laiſſe ſur la place. Comment, reprit le Juge ! & vous avez encore le front d'avouer le fait hardiment, comme ſi c'étoit une choſe permiſe ! ignorez-vous qu'il eſt défendu de tuer des cerfs & des biches ſous de groſſes peines ?

Je ſçai, repartit cet homme, tout ce que votre Seigneurie me fait l'honneur de me dire, & j'ai appris de notre Curé que la loi de Dieu défend de tuer un homme ſur peine de mort, & cependant il arrive quelquefois, qu'on tue à ſon corps défendant un ennemi qui attaque notre vie ſans encourir la peine portée par la Loi. Voilà qui eſt le meilleur du monde, repartit le Juge, mais il n'en eſt pas de même dans le fait dont il s'agit, ce cerf n'en vouloit pas à votre vie. Qui vous a dit cela, Monſieur l'Alcade ? ne vous en déplaiſe, lui répondit cet homme, je vais bien vous prouver le contraire : j'ai enſemencé avec bien de la peine

& de la dépenſe ce champ de bled, qui eſt mon unique reſſource, mon unique eſpérance, ſi je le laiſſe dévorer aux bêtes fauves, il faut que je meure de faim avec toute ma famille; n'appellez-vous pas cela attaquer ma vie & celle de ma femme & de mes enfans? Vous pouviez le chaſſer; lui repartit le Juge, ſans le tuer. Hé, ventrebleu, repartit bruſquement cet homme, il eſt défendu de chaſſer le cerf, c'eſt pourquoi je l'ai tué tout d'un coup, car ſi le Garde m'avoit trouvé chaſſant le cerf, il m'auroit fait de belles affaires.

Le Secretaire tirant alors le Juge par la manche de ſa robe, lui dit: il faut faire arrêter cet homme & lui faire ſon procès; il y a des loix expreſſes qui défendent ſur peine de galeres de tuer ni cerfs ni biches, & il n'y a pas là-deſſus à héſiter. Cette queſtion, lui dit le Juge, eſt-elle de fait ou de droit? elle eſt, lui répondit le Secrétaire, de l'un & de l'autre, elle eſt de droit parce qu'il y a des loix poſitives ſur ce ſujet; elle eſt de fait, parce que cet homme confeſſant lui même la choſe, il n'eſt plus beſoin d'en

d'en faire d'autres informations, & ainſi ſon procès eſt tout fait : Huiſſier, dit le Secretaire, qu'on l'arrête & qu'on le mette en priſon. Halte-là, Monſieur le Secretaire, reprit bruſquement le Juge, ſi le procès de cet homme eſt tout fait, qu'il reſte & jugez-le vous-même, car pour moi je ne puis condamner un homme aux galeres, pour un cerf ni pour un cent, c'eſt une choſe qui crie vengeance au ciel, que le plaiſir d'un homme cauſe la ruine de tout un pays & peut-être la mort d'une infinité de perſonnes, dont les bêtes fauves ont dévoré la ſubſiſtance, ſi je parlois au Duc de Terra-Noue que cela regarde plus que le Comte de Blandanda qui releve de lui, je lui en dirois tout net mon ſentiment ; c'eſt pourtant, lui dit le Secrétaire, un très-bon Seigneur ; je le veux croire, reprit le Juge, mais ſa bonté ne détruit pas la vérité de ce proverbe, qui dit que le voiſinage d'un gros Seigneur & d'une groſſe riviere ne vaut rien ; quoi un pauvre homme dont l'héritage ſera dans le voiſinage des bois & à la chûte des bêtes fauves ; labourera à la ſueur de ſon corps,

& enſemencera avec bien de la peine & de la dépenſe, un champ de bled, pour ſa ſubſiſtance & celle de ſa famille, & peut-être encore pour gagner le loyer de ſa métairie ſi elle n'eſt pas à lui; & il verra dévorer ſa ſubſiſtance par des bêtes fauves, ſans oſer repouſſer un ennemi qui attaque ſa vie! car de les chaſſer ces bêtes fauves, qui ſont quelquefois une troupe, c'eſt un jouet, c'eſt ſe fatiguer en vain, il faut qu'elles vivent, on les chaſſe d'un côté & la faim les ramene de l'autre, faut-il qu'après avoir épuiſé ſes forces au travail du jour, au lieu de jouir du repos ſi néceſſaire à la conſervation de l'homme, il paſſe encore les nuits à veiller, pour garantir autant qu'il eſt poſſible, ſon bien, ſa ſubſiſtance, toute l'eſpérance de ſon travail, de la dent vorace & cruelle de ces animaux; oui je le repete, c'eſt une choſe qui crie vengeance, & dont les Princes rendront un jour un terrible compte; qu'ils ayent des parcs aſſez grands, qu'ils y renferment des bêtes fauves, qu'ils y ſément des grains pour les nourrir, pour lors, leur plaiſir ſera innocent; mais que toute une Province

ſoit ruinée, pour le plaiſir d'un ſeul homme, c'eſt une choſe criante; car quand vous m'allegueriez vos loix, je vous dirai que c'eſt la loi du plus fort & non du plus juſte.

Voici une vérité conſtante: toute bête fauve n'a point de maître, ou ſi l'on peut dire qu'elle en ait un, c'eſt celui ſur l'héritage de qui elle eſt, aux dépens de qui elle vit, elle n'a que quatre ſauts à faire pour changer de Maître & de Seigneur, elle eſt enfin au moindre des hommes, comme aux Princes quand elle vit à ſes dépens, & ſi les Seigneurs ſe ſont attribués des droits de chaſſe, ce n'a été que par la force & non pas par les droits de l'équité, & quand vous ajoûteriez que ces Seigneurs ſont en poſſeſſion de ces droits de tems immémorial, & que cette poſſeſſion paiſible vaut titre, je vous répondrai que ce droit n'en eſt pas moins injuſte, & moins contraire à la charité chrétienne, ni à la bonne police d'un Etat, qui doit employer tous ſes ſoins à la conſervation des biens de la terre, qui ſont les plus précieux de tous les biens, & non pas à la multiplication des bêtes fauves qui les rui-

ment, & les détruiſent: en un mot, Monſieur le Secrétaire, je vous le dis tout net, je jetterai plûtôt la robe & le bonnet à vau l'eau, & je quitterai plûtôt la commiſſion d'Alcade que de condamner un homme aux galeres, pour avoir tué un cerf qui dévore ſon bien & ſa ſubſiſtance, & qui en le laiſſant vivre, le met lui & toute ſa famille en danger de mourir de faim : allez, mon ami, dit-il, à cet homme ; mais s'il vous arrive une autrefois de tuer des cerfs dans votre bien, ayez le ſoin de les enterrer ou de les cacher ; enſorte qu'on ne les trouvent point, afin d'éviter les chagrins qu'on pourroit vous faire, car vous ne trouverez pas toujours un Juge comme moi. Les flatteurs & les politiques ſacrifient la Juſtice à leur intérêt. Après cette cauſe, l'Huiſſier dit qu'il n'y en avoit plus à appeller. Hé bien, tant mieux, repartit le Juge, allons donc au refectoire s'il n'y a plus rien à faire ici.

Le Comte qui s'attendoit de voir le Juge demeurer court, & de chagrin ſe déporter de lui-même de cet emploi, ainſi que ſon Secrétaire le lui avoit fait eſpérer, fut ſurpris de voir

qu'il ſe tiroit d'affaire des cauſes où il paroiſſoit y avoir le plus de difficulté pour un homme comme lui. Le Secrétaire lui-même ne l'auroit pas crû, mais il avoit encore une piece de reſerve à lui jouer, dont nous allons bientôt parler.

Tout cela ſe faiſoit ſans la participation de la Comteſſe pour qui le Comte avoit beaucoup de complaiſance & de bonté, on ne vouloit pas la chagriner en dépouillant ſon Pere, d'une dignité dont on l'avoit revêtu à ſa priere, & on vouloit qu'il parût en uſant de quelque adreſſe, que ce fut lui qui la quittât de ſon propre mouvement.

Pour donner au lecteur l'intelligence de la derniére piéce qu'on joua à Sancho, qui enfin eut l'effet qu'on en deſiroit, il faut reprendre la choſe dès la querelle des deux femmes de qualité & du jugement que Sancho rendit ſur ce ſujet. Elles n'étoient point ſorties de leurs caroſſes, mais elles avoient ſeulement envoyés des gens à l'Audience pour defendre leur cauſe avec les Avocats, & leur venir rendre compte du jugement; les gens étant de retour & leur ayant rapporté au long tout ce que

le Juge avoit dit & ſon prononcé ſur leur querelle, elles regarderent ce jugement, comme une offenſe & oubliant leur querelle pour répandre leur bile ſur le Juge, elles deſcendirent de caroſſe & fulminant contre lui & ſon jugement, elles firent la paix & s'embraſſérent en proteſtant qu'elles le feroient repentir de ſon inſolence de ſe moquer des femmes de leur ſorte; du moins, ſi ce que j'avance ici n'arriva pas, comme je le dis, on en répandit, dès lors le bruit afin de prévenir de loin Sancho là-deſſus, & qu'il ſe défiât moins de la piéce qu'on avoit envie de lui jouer: voici enfin quel fut l'effet de ces grandes menaces.

Sancho étant à table pour dîner au ſortir de la derniere Audience dont nous venons de parler, on lui vint dire qu'un homme de cheval demandoit à lui parler. Cette viſite le ſurprit, cependant il ordonna qu'on le fît entrer. C'étoit un Alguaſil qui après avoir ſalué fort civilement la compagnie, lui mit un papier dans la main & ſe retira. Qu'eſt-ce que vous me donnez-là, Monſieur l'Alguaſil, lui dit Sancho? vous le verrez, Monſieur, lui répon-

dit-il en s'en allant, car il craignoit que les gens ne l'arrêtaſſent pour le maltraiter; Sancho n'en pouvant avoir d'autres raiſons, ſerra le papier dans la poche & lorſqu'on fut levé de table tirant le Secrétaire à quartier, le pria de monter avec lui à ſa chambre pour lire le papier; c'étoit un exploit dont voici les propres termes.

L'an mil ſix cens neuf, le vingtiéme jour de Septembre, à la Requête de la Signora Abeja, femme de haut & puiſſant Seigneur, Comte de Brabança, Chevalier, Seigneur de las Barbottiera, &c. Et de la Signora Camilla femme de haut & puiſſant Seigneur Pedre de Cuna; Chevalier, Seigneur del Molinero &c. J'ai, Chriſtolphe Mentidor, Huiſſier au Conſeil Souverain de la Nobleſſe à Madrid, ſouſſigné, donné aſſignation à huitaine au Seigneur Panſa, Alcade de Blandanda, pour ſe voir condamner par corps, envers leſdites Dames a trois mille livres d'intérêts civils, pour réparation de l'inſulte à elles faite par ledit ſieur Alcade, prouvée par le contenu de la ſentence par lui rendue injurieuſement contre leſdites Dames;

& en outre payer la dépenſe du ſéjour cauſé par le même jugement; & en tous les dépens. Signé, Chriſtophe Mentidor.

Comment, ventrebleu! s'écria Sancho, quand le Secrétaire eût fini de lire, on me prendra à partie, moi, quand on ne ſera pas content de mes jugemens! je donnerois au diable la commiſſion d'Alcade; Hé dites-moi un petit, Monſieur le Secrétaire, un Juge peut il contenter tout le monde? celui qui perd ſa cauſe n'eſt jamais content, & il faudra que ſon chagrin retombe ſur le Juge qui le condamne parce qu'il trouve qu'il a tort? vous ne l'entendez pas mal, pas mal vous ne l'entendez. Cela n'arrive pas ſouvent, lui dit le Secrétaire, & il n'y a gueres que des folles comme celles-là qui ſoient capables d'entreprendre un Juge ſur ſes jugemens; mais cependant toutes folles qu'elles ſoient, elles tâcheront de vous faire un mauvais parti. Que me conſeilleriez vous là-deſſus, reprit Sancho? faut-il que j'aille à Madrid répondre à cet exploit. Je n'ai point de conſeil à vous donner, repartit le

le Secrétaire, ſi ce n'eſt que ſi vous laiſſez prendre un défaut contre vous, ces folles-là envoyeront une vingtaine d'Alguaſils ſe ſaiſir de vous, & quand vous ſerez une fois dans une priſon vous n'en ſortirez pas comme vous voudrez, conſultez-vous ſur ce que je vous dis, je prens congé de vous parce que j'ai quelque petite affaire.

Sancho ſe voyant ſeul s'appuya la tête ſur ſes bras croiſés ſur une table, & paſſa près d'une heure dans cette ſituation, à rêver à cet exploit & aux chagrins dont il le menaçoit. Enfin ſe relevant, il ſe prit à ſe parler à lui-même à peu près de cette façon. Ami Sancho, dit il, y a-t-il ici quelque fortune à faire pour vous? je ne penſe pas; qu'avez vous mis en poche, depuis que vous y êtes? pas un ſou; vous aviez, s'il m'en ſouvient, en arrivant ſoixante & quatre réalles & vingt-deux maravedis & loin d'en avoir augmenté le nombre je crois qu'il eſt plûtôt diminué; qu'eſt-ce donc que vous êtes venu chercher ici? croyez-moi, mon ami Sancho, croyez-moi, il ne vous convient pas plus d'être Alcade que Gouverneur, croyez-moi, vous dis-je

encore une fois, retournez ſans bruit à votre maiſon & que cela ſoit dit une fois pour tout. Sancho ſe reprit à rêver après ce raiſonnement, & quelque tems après, il reprit la parole ainſi.

Quand vous êtes venu ici, ami Sancho, ſe dit-il à lui-même, vous croyïez que c'étoit pour aller conquêter cette Barbarie, & cela en valoit bien la peine, quand vous n'en auriez rapporté qu'un ſac plein de belles & bonnes dépouilles, cela n'auroit-il pas mieux valu que cette charge qui ne rapporte rien & qui vous impoſe tous les jours à mille chagrins? avez-vous perdu l'eſprit, mon ami Sancho, d'avoir la tête rompue des querelles des autres & de celui-ci, & de celui là, & par-ci & par-là? & après tout, qu'eſt-ce qu'il en revient au Juge? rien du tout; autant vaut avoir ſon écuelle vuide que rien dedans, & un tiens vaut mieux que deux tu l'auras, & un peu d'honneur ne remplit pas le ventre. Vous voilà bien gras, mon ami, avec la Seigneurie que cet Alguaſil vous donne dans ſon exploit! il vaut mieux, ce me ſemble, que Sancho Panſa ſoit

en liberté chez lui que votre Seigneurie ſoit miſe dans une priſon; Hé, où prendriez-vous s'il vous plaît trois mille livres pour ces terres civiles? cela me paroît bien incivil plûtôt. Par la gerni, dit-il en ſe levant de colere, mon ami Sancho Panſa, à préſent Alcade de Blandanda, ſi votre Seigneurie ne s'en retourne pas à la maiſon & au plus vîte, le Sancho Panſa ci-devant Ecuyer de Chevalier errant, prendra un bon gourdin & fera déloger la Seigneurie de Monſieur l'Alcade, & l'envoyera à tous les diables à coups de tricot; & que Monſieur l'Alcade après cela vienne demander des déménagemens à Monſieur l'Ecuyer errant, & nous verrons beau jeu. Si vous voulez donc, mon ami Sancho, que nous n'ayons point de bruit enſemble, délogez-moi d'ici, votre paquet ſera bien-tôt fait, & que je ne voie pas dans cette maiſon votre Seigneurie dans vingt-quatre heures.

Après que Sancho eût fini ce long & facétieux ſoliloque, ſa réſolution étant priſe de retourner chez lui ſans bruit, il commença à faire ſon paquet, & cherchant le biſſac qu'il

avoit apporté, il en fit une beſace & mit d'un côté ſon linge, ſon bonnet de nuit, & quelques hardes que ſa fille lui avoit données, & de l'autre ce qu'il put attrapper en cachette, de pain, de viande & d'autres proviſions de bouche & le cacha bien. On vint bien-tôt après le querir pour ſouper, on ne fit pas ſemblant de rien ſçavoir de la réſolution qu'il avoit priſe, quoique le Comte qui avoit écouté à ſa porte, eût preſque tout entendu, il n'en parla pas même à ſa femme; on lui demanda ſeulement ce qu'il avoit, parce qu'il paroiſſoit rêveur & chagrin; ce que j'ai, ventrebleu, dit-il bruſquement? hé! la viſite de cet Alguaſil ne ſuffit-elle pas pour me rendre chagrin, avec ſon affirmation, & ſes trois mille livres de terres civiles? Hé que diable ſçais-je encore ce qu'il a fouré à la fin? Ah miſéricorde, s'écria la Comteſſe en éclatant de rire! qu'eſt ce que vous nous dites-là mon pere? Ce que je vous dis, ma fille? je vous dis ce qui eſt couché par écrit dans ce papier que cet Alguaſil m'a mis en mains, du moins, à ce que m'a dit Monſieur le Secrétaire que voilà

pour me démentir, & quand on viendra pour ſes terres civiles; dites donc, intérêts civils, interrompit la Comteſſe, & non pas terres civiles: Ho, par la mardi, reprit Sancho, c'eſt bien ici le tems de nous faire des corruptions pour quelque mépriſe qui m'échape, quand on entend bien ce que je veux dire, je diſois donc que quand on viendra m'enlever d'ici comme un corps ſaint, & qu'au lieu de me mettre dans une châſſe, on me mettra dans une belle & bonne priſon, voilà Monſieur l'Alcade avec ſa Seigneurie logé pour le reſte de ſes jours. Bon, bon! mon pere, repartit la Comteſſe, ne voyez-vous pas que ce ſont des folles, qui après s'être querellées comme des harangeres pour une ſotiſe, veulent répandre le reſte de leur bile échaufée ſur vous, pour vous faire peur? Qu'elles la répandent à tous les diables cette bible, repliqua Sancho en colere, & non pas ſur moi, j'ai bien affaire de porter la peine de leur querelle! Bon, reprit la Comteſſe, eſt-ce que vous craignez qu'elles ne pourſuivent ce procès? c'eſt le dernier feu de leur colere, mais c'eſt un feu de

paille qui s'éteindra preſque dans le moment qu'il paroît le plus animé. Au diable qui ſe fie à cela; Hé qui eſt-ce qui peut deviner ce qui eſt fouré dans la caboche de deux folles comme celles-là? un bon averti en vaut deux, comme on dit, & il vaut mieux abbattre une vieille maiſon, que d'attendre qu'elle tombe ſur nous, & il vaut mieux tuer le diable, que le diable nous tue, il vaut mieux laiſſer les pies dans le nid, que de ſe caſſer le cou pour les aller chercher, & il eſt plus ſûr de ſe ranger de la main d'un fou, que ſe fier à lui; enfin finale, je ſçai bien ce que j'ai à faire.

Sancho enfin étant levé de table, remonta à ſa chambre & ſe diſpoſa au départ dès la même nuit; la crainte lui faiſoit voir à tous momens une troupe d'Alguaſils à ſes trouſſes, & il craignoit encore malgré le ſecret de ſa fuite, & toutes les autres précautions qu'il pourroit prendre, de tomber dans leurs mains avant que d'être arrivé chez lui; ſon biſſac étoit paſſablement bien garni, il ne lui manquoit que du vin, il avoit, ſi vous voulez, de l'argent pour en avoir,

mais la peur de trouver dans quelque cabaret ce qu'il vouloit tâcher d'éviter, l'auroit fait réſoudre à boire de l'eau tout le long du chemin, plûtôt que de riſquer d'en aller acheter; mais ſon imagination féconde, quand il s'agiſſoit de ſes beſoins, lui fit trouver le moyen d'en avoir. Il feignit de ſe trouver mal, il appella ſa fille & lui dit, qu'une goute de vin feroit paſſer cette foibleſſe, elle en fit auſſi-tôt apporter deux bouteilles du meilleur, il en prit une goute pour la forme & ſe trouvant mieux, on le laiſſa en repos avec le vin en cas qu'il en eût beſoin pendant la nuit.

Il avoit eu la précaution en ſe promenant dans le jardin, d'approcher de ſa fenêtre une échelle qui ſervoit à tondre les paliſſades, & comme il attendoit l'heure favorable pour s'échaper, il lui vint en penſée de ſe déguiſer, en prenant la couverture de ſon lit pour s'enveloper, non qu'il crût ce déguiſement néceſſaire, puiſqu'il s'échapoit de nuit, mais parce que n'ayant pas envie d'entrer dans aucun vilage les deux premiers jours de ſa fuite, de crainte, comme nous l'avons déja

dit, de trouver les Alguaſils en quête après lui, une bonne couverture pourroit lui être néceſſaire s'il étoit obligé de coucher dans quelque bois ou quelque maſure à l'écart.

Enfin tout ſon petit équipage étant prêt, & l'heure qu'il crut favorable venue, il deſcendit ſans bruit dans le jardin par le moyen de l'échelle, & s'envelopant de ſa couverture blanche qui le faiſoit paroître comme un ſpectre ou revenant, il ſortit du jardin en paſſant par-deſſus le mur avec une petite échelle, & ſe vit enfin en pleine liberté; l'obſcurité favoriſoit encore ſa fuite & ſervit beaucoup à le raſſûrer; il prit un chemin de traverſe, car les grands chemins auſſi-bien que les vilages lui étoient ſuſpects, & bientôt après ſe trouva dans un bois. Nous verrons dans le Chapitre ſuivant ce qui lui arriva par le chemin.

CHAPITRE XIV.

Fuite de Sancho de chez ſon Gendre ; Il s'egare deux fois dans un bois, ſa rencontre d'un Charbonnier avec qui il paſſe la nuit.

SANCHO ſe voyant échapé enfila le premier ſentier qu'il put voir, car on ne voyoit goute, ce ſentier le fit marcher deux heures à grands pas au travers d'une plaine dépouillée ſans rien rencontrer qui lui fit ombrage ; il entra enſuite dans une forêt & prenant la premiere route qui s'offroit à ſes yeux ſans ſçavoir où elle le conduiroit, il marcha encore deux heures avec la diligence d'un homme qui craint, car le moindre oiſeau, les cerfs, les biches & toutes les bêtes fauves qu'il faiſoit partir, étoient autant d'Alguaſils pour lui ; enfin il en ſortit comme le jour commençoit à poindre, & vit à quelque diſtance du lieu où il étoit une aſſez belle maiſon & un gros Bourg, mais ne voyant en-

core perſonne dans les champs, il s'aſſit ſur le bord du bois juſqu'à ce qu'il vit quelqu'un.

Au bout de quelque tems il apperçût un Laboureur avec ſes chevaux qui venoit vers lui où étoit ſa charue; il quitta la couverture dont il étoit envelopé; & fut à lui pour s'informer du lieu où il étoit; le Laboureur lui répondit fort honnêtement, ce Bourg & ce Château que vous voyez, ſe nomment Blandanda; Blandanda! reprit bruſquement Sancho ſaiſi de crainte, Blandanda! ce n'eſt mardi pas-là que je veux aller, enſeignez-moi donc, je vous prie, la route que je dois prendre pour aller à Madrid; A Madrid! reprit le Charetier, auſſi ſurpris que l'avoit été Sancho; par la morbleu, vous y êtes! vous y tournez le dos, il y a quarante-cinq lieues d'ici, & pour y aller vous n'avez qu'à retourner d'où vous venez, & quand vous aurez fait trois ou quatre lieues dans cette même route, vous tomberez dans un vilage où l'on vous mettra dans le grand chemin. Ne pourriez-vous pas, reprit Sancho, m'empêcher de tomber dans ce vilage; car

on ne ſçait pas toujours comment on tombe, on croit quelquefois ne faire qu'un faux pas & on ſe caſſe le cou, on ira tomber le nez dans l'ordure, & on ſe paſſeroit bien de cela, & il ne faut qu'un coup malheureux pour tuer un homme, & il me ſouvient de m'être démis le bras en tombant par mégarde dans un foſſé; Hé qui vous a dit, mon maître, que j'irois tomber dans ce vilage? Vous ne ſeriez-peut-être pas ſorcier ou magicien? Car en ce cas, votre conſeil ne ſeroit pas trop bon à ſuivre.

Le Charetier écoutoit en riant tout ce préambule, & ne ſçavoit qu'elle eſpece d'homme étoit ce babillard plaiſant, & lui répondant, hé bien, lui dit-il, ne tombez pas dans le vilage, ſi vous voulez, allez tomber plus haut à vne petite riviere que vous traverſerez, & le grand chemin n'en eſt pas bien éloigné; Hé par la gerni, reprit Sancho quaſi en colere, tomber dans le vilage ou dans la riviere, lequel vaut le mieux? je me vais noyer en tombant dans cette riviere, n'eſt-ce pas encore pis? eſt-ce que c'eſt une néceſſité que je tombe dans ce vilage ou dans cette

riviere? Hé bien, repartit le Charetier, qui commençoit à s'ennuyer, allez donc tomber où vous voudrez, & le quitta ainsi.

Sancho voyant que le Charetier le quittoit si brusquement, rentra dans le bois, & suivit la route qu'il lui avoit montrée, une partie du jour, & chemin faisant, il ruminoit dans son esprit la raison ou la nécessité qu'il tombât ou dans le vilage ou dans la riviere : il y a là-dessous, disoit-il, quelque manigance que je ne comprend pas ; je tâcherai pourtant de prendre si bien garde à mes pieds, que je ne tomberai pas, car il pourroit bien être que ce prétendu Charetier seroit un magicien qui me feroit tomber exprès, & puis quand je serai étendu tout de mon long par terre, les Alguasils qui seront peut-être cachés là tout proche, viendront se jetter sur moi, crac, me voila gripé. En raisonnant ainsi tout seul, il sentit que l'appetit lui venoit, il s'assit à l'ombre & rendit une petite visite au bissac.

Quand il eut repris des forces : il poursuivit son chemin, & après être sorti du bois, il traversa une plaine, &

ſe trouvant vers le ſoir ſur une petite coline, il apperçut encore un vilage & un Château, il fut à des Bergers qui n'étoient pas bien éloignés de-là pour s'informer quel lieu c'étoit, car il crut d'abord que c'étoit le vilage où on lui avoit dit qu'il tomberoit, mais il fut bien ſurpris quand on lui dit que c'étoit Blandanda ; encore Blandanda, s'écria-t-il ! ho, c'eſt pour le coup, dit il en lui-même, que j'ai lieu de croire que ce Charetier eſt veritablement un enchanteur, & vous verrez que le diable ſe mêle de cette affaire. A Blandanda ; oui, cela eſt vrai, voilà le clocher, voilà le Château, je voi le coulombier & le pavillon où ſe tenoit l'Audience, & vous verrez que ces diables de femmes qui ſe diſent Comteſſes ſont de fieffées magiciennes, & qu'il me ſera impoſſible de m'échaper de leurs mains, ſi elles ont entrepris de me chagriner.

Quoique depuis la mort de Don Quichotte on eût tâché de déſabuſer Sancho de toutes ces folies d'enchanteurs, cet évenement lui parut ſi extraordinaire & ſi merveilleux de ſe trouver toûjours à Blandanda, quoiqu'il

prît, ce lui ſembloit il, des routes toutes oppoſées qu'il en tomba dans un abbatement extrême, perſuadé qu'il y avoit de la diablerie dans cette affaire; il quitta bruſquement le Berger tant il étoit chagrin, & retournant ſur ſes pas, il rentra bien-tôt dans le bois & prit la route qu'il crut la meilleure pour s'éloigner d'un lieu qui ſembloit le ſuivre à meſure qu'il le fuyoit; la nuit le ſurprit dans cette forêt, & la crainte qu'il eut que l'obſcurité ne lui fît prendre le chemin qu'il vouloit éviter, lui fit chercher un lieu où il pût ſe repoſer, il s'aſſit au pied d'un gros arbre à l'abri d'une ſepée, & mangea & but de ce qu'il avoit, & s'envelopant de ſa couverture, ſe coucha ſur des feuilles qu'il avoit amaſſées, & paſſa la nuit comme il put juſqu'à la petite pointe du jour.

Il ne dormit pas beaucoup, quoique depuis long-tems il dût être accoutumé & endurci à paſſer de pareilles nuits, ſes triſtes penſées & ſes refléxions l'occuperent preſque tout le tems qu'il fut obligé de reſter là: s'il eſt arrêté, ſe diſoit-il, par ce feſtin (dont mon maître défunt parloit ſi

ſouvent) que je doive tomber dans les mains de ces diables de femmes, ou retourner à Blandanda, tout ce que je pourrai faire ſera inutile, car quand ce feſtin (dit on) a prononcé un arrêt, il faut que cela arrive tout comme il l'a dit, s'il a donc écrit en ſon grimoire que je doive aller en priſon, j'irai malgré que j'en aye, quand je me donnerois à tous les diables, & quelque chemin que je tienne; & s'il n'eſt pas écrit dans ſon livre que cela doive arriver, je n'ai que faire de me mettre en peine & de me chagriner avant le tems: Hé, par la mardi, le mal vient aſſez-tôt ſans l'aller chercher, & il ne faut pas avoir peur de ſon ombre: pourſuivons notre chemin, & laiſſons à cette imprudence, comme diſoit mon maître, le ſoin de nous conduire.

Sa réſolution étant priſe, & voyant qu'il pouvoit voir à ſe conduire, il ne lui falut pas beaucoup de tems pour ſe préparer à marcher, il ſe mit en chemin un peu remis de toutes ſes craintes, quoique toujours prévenu qu'il y avoit de l'enchantement dans cette affaire; il marcha enyiron deux

heures, & ſe trouva enfin hors de la forêt qui ſe terminoit à une vallée, au bas de laquelle il vit le vilage ou le charetier lui avoit dit qu'il devoit tomber; cette objet l'arrêta tout court ne ſçachant s'il devoit y deſcendre, ou prendre au-deſſus, il s'aſſit ſur le haut de la montagne, pour ſe conſulter ſur ce qu'il devoit faire, & il vit auſſi delà la petite riviere qu'il faloit paſſer néceſſairement ou rentrer dans le bois d'où il ſortoit.

Le diſcours de ce charetier qu'il prenoit à la lettre, s'étoit ſi bien emparé de ſon eſprit qu'il ne pouvoit ſe réſoudre d'entrer dans ce vilage ni de paſſer cette riviere, il faloit traverſer la vallée pour prendre ſon chemin, & quoiqu'il ſemblât être ſoumis à la Providence, la crainte des enchanteurs & des Alguaſils avoit plus de force que ſa foi. Il fut long-tems à ſe déterminer, mais enfin il ſe leva & deſcendit la montagne: c'eſt donc ici, ſe diſoit-il, que je connoîtrai ſi ce charetier eſt un enchanteur, car je prendrai ſi bien garde à mes pieds, qu'il faudra que le diable me pouſſe pour me faire tomber, il couroit toujours en raiſonnant

parce

parce que la deſcente étoit aiſée & le chemin uni, & arriva ainſi bien-tôt au vilage. Ho, ho, dit il, en voyant la premiere maiſon, voilà un cabaret où je pourrai remplir mes bouteilles; mais, ſe reprenoit-il, n'y auroit il point d'Alguaſils dans ce cabaret? il faut s'en informer, il le demanda, & on lui dit qu'il n'y avoit perſonne. Il faloit traverſer la ruë & elle étoit couverte de fumier qui cachoit les ornieres du chemin? ne voyant rien qui pût le faire tomber, il marcha hardiment & mit le pied juſtement au-deſſus d'une orniere où il entra juſqu'au genoul, & tomba en même-tems tout de ſon long ſur le fumier & reſta dans cette poſture immobile. Une femme qui le vit tomber courut à lui en criant, il en vint deux ou trois autres, & il ne branloit non plus qu'une ſouche, ces pauvres femmes croyant qu'il s'étoit tué, le prirent & l'emporterent dans le cabaret, où bien-tôt après il donna des ſignes de vie: Hé bon Dieu, bon homme! lui dit la maîtreſſe de la maiſon, où vous êtes-vous bleſſé? nulle part, répondit le triſte Sancho, ſi ce n'eſt que je me ſuis un petit froiſſé le

nez contre une bouteille que j'ai dans mon biſſac, & cela me fait ſouvenir qu'il faut que vous me l'empliſſiez. Hé qu'avez-vous donc lui demanda une autre? eſt-ce que vous tombez du haut mal? je ne tombe pas du haut mal, répondit Sancho, mais je tombe parce qu'un enchanteur m'a prédit que je tomberois dans ce village, & voilà que j'y ſuis tombé tout juſte comme il l'a dit, & je juge par-là qu'il a été envoyé par deux chiennes d'enchantereſſes qui cherchent à me jouer d'un mauvais tour. Hé qu'eſt ce que c'eſt, bon homme, reprit une des femmes, que ces chanteux & ces chantereſſes? Ho, par la mardi, repartit Sancho, il faudroit que je couchaſſe ici pour vous expliquer tout cela, & j'ai des raiſons pour n'y pas demeurer long-tems: rempliſſez-moi ſeulement mes bouteilles, & me montrez le chemin pour ne point aller à Madrid? où voulez-vous donc aller, bon homme, lui demanda l'hôteſſe? Je veux, reprit Sancho, aller ſi je puis, dans la Province de la Manche, vers le Toboſo, & je ne voudrois pas paſſer par Madrid. Cela étant, repartit une des femmes, vous n'avez qu'à

prendre par dans le bois au lieu de gagner le grand chemin, & la route que vous allez trouver vous conduira à la Barbottiera, pourvû que vous ne vous égariez pas; Barbottiera, dit Sancho en lui-même! ce nom là ne m'eſt pas tout-à-fait inconnu, & cependant il ne me revient pas, Barbottiera!

Enfin ces bouteilles étant remplies, il prit congé de ces bonnes femmes en marmotant toujours en ſon chemin, Barbottiera. Il remonta une petite coline, & après avoir traverſé une plaine d'un quart de lieue, il rentra dans le bois, où il marcha à grands pas le reſte du jour dans l'eſpérance de trouver quelque hamau écarté où il pût coucher; mais la nuit le prenant au milieu du bois, comme il cherchoit un lieu commode pour ſe repoſer, il apperçut une fumée noire & épaiſſe, qui lui fit juger que c'étoit un fourneau de charbon; il tourna auſſi-tôt ſes pas de ce côté-là, & quand il en fut tout proche, les enfans du charbonnier le voyant équipé comme il l'étoit, le prirent pour un revenant, & s'enfuirent en criant vers leur mere qui étoit venue apporter à manger à ſon mari &

paſſoit la nuit avec lui. Cette femme auſſi-tôt ſe leva & voyant ce phantôme blanc s'approcher d'elle, elle en fut ſaiſie de frayeur, & ſe prit auſſi à crier; le charbonnier quitta ſon fourneau pour venir aux cris de ſa femme, & s'en s'amuſer aux contes que débitent les bonnes gens des eſprits & des revenans, il courut à un mouſqueton qu'il portoit toujours & couchoit déja le phantôme en joue, lorſque Sancho fit entendre ſa voix & lui cria : mon cher ami, ne me faites point de mal, je ne ſuis ni un voleur, ni un revenant, mais un homme qui aime la paix, & qui étant égaré vient vous demander la grace de paſſer la nuit avec vous, afin que vous me mettiez demain dans mon chemin, en diſant cela il défit la couverture dont il étoit envelopé & ſe fit voir tel qu'il étoit.

Le charbonnier & ſa femme raſſûrés le laiſſerent approcher, ils les raſſûra encore plus par le recit qu'il leur fit de ce qui lui étoit arrivé en chemin, où il ne manqua pas de prendre les enchanteurs à partie. Ce début excitant la curioſité de ces bonnes gens, ils le firent aſſeoir à l'abri d'un

paravent de fagots, pour qu'il leur racontât au long ſon hiſtoire ; mais Sancho reprenant la parole, leur dit : mes enfans, ou plûtôt mes amis, je vous ſatisferai volontiers, mais il m'eſt avis qu'il ſeroit à propos auparavant de manger un petit morceau : qu'avez-vous à manger ? hélas, mon bon ami, lui répondit la charbonniere, nous n'avons pas grand'choſe, & encore avons-nous bien de la peine à vivre, cependant nous vous offrons ce que nous avons de bon cœur, nous allions ſouper quand nos enfans ont crié de peur, en vous voyant.

Le charbonnier, ſa femme, deux enfans & Sancho s'étant donc rangés à l'abri des fagots & proche d'un bon feu, on ſervit d'abord une ſoupe à la graiſſe & aux choux, toute chaude : voilà, dit la charbonniere, le meilleur de notre feſtin, nous n'avons après cela que du pain, encore eſt-il bien dur & bien bis, & vous boirez de la piquette que nous faiſons en paſſant de l'eau ſur la rapée du vin qu'on nous donne par charité, & voilà notre breuvage pour toute l'année, nous rempliſſons le tonneau à meſure que nous

en tirons, & cela devient à la fin ſi foible que ce n'eſt quaſi que de l'eau.

Sancho touché de la bonne volonté de ces bonnes gens, leur dit, mes amis, je viens de quitter une bonne table où j'avois tout ce qu'on peut deſirer de meilleur, & de bon vin, & je n'avois qu'à demander puiſque j'étois chez mon gendre, cependant ce que vous m'offrez, & la bonté que vous avez de partager avec moi le peu que vous avez, me touche plus & me paroît plus eſtimable que l'abondance que je viens de quitter; mangeons toujours la ſoupe aux choux, & je vous ferai voir après par la revue que nous ferons de mon biſſac que je ne mens pas, & que ce n'eſt pas tout-à-fait le beſoin qui m'a attiré vers vous, mais le plaiſir de paſſer la nuit en votre compagnie plûtôt qu'au pied d'un arbre comme j'ai fait la nuit paſſée.

Ils ſe prirent enfin à manger la ſoupe que Sancho trouva excellente, & prenant enſuite ſon biſſac il le mit entre ſes jambes: voilà, leur dit-il, mon meilleur ami, car j'ai toujours eu cette précaution quand j'allois en campagne plus ſouvent que je ne fais à pré-

ſent, de garnir le biſſac; on ne ſçait pas toujours où l'on ſe trouve, & un petit bien que l'on tient vaut mieux qu'une groſſe eſpérance; ſi l'on ne trouve rien dans un cabaret, comme cela arrive aſſez ſouvent, on a recours au biſſac, & ſi l'on trouve quelque choſe, on reſerve ſa proviſion pour une autrefois; vous avez bien raiſon, lui dit la charbonniere, & l'on voit bien que vous n'êtes pas fait d'aujourd'hui. Ho, je vous en répond, reprit Sancho, & je vous le ferai voir tout préſentement, mais pour le préſent achevons de ſouper, car comme on dit, brebis qui beſle perd ſa goulée.

Sancho en raiſonnant avoit déja tiré du biſſac une bonne bouteille de vin, & pluſieurs membres de volaille rotie & du gibier, & encore un peu de pain; voilà, dit-il, ce qui me reſte, vous voyez par-là que je ne ſors pas d'une mauvaiſe auberge; vraiment, notre cher ami, lui dit la charbonniere, vous êtes bien mieux partagé que nous, & c'eſt vous qui nous régalez; vous vous trompez, bonne femme? lui répondit Sancho, car votre ſoupe m'a plus touché au cœur que tout ce que

j'ai dans mon biſſac, mais je vous donne de bon cœur ce que j'ai. Le charbonnier & ſa femme dévorerent tous ces reliefs & vuiderent la bouteille en y mêlant de la piquette au lieu d'eau ; ils avouerent qu'ils n'avoient jamais fait un ſi bon repas & Sancho leur dit, que quoiqu'il ſe fût ſouvent trouvé à très-bonnes tables, il n'avoit jamais mangé de ſoupe de meilleur appetit : cela fait bien voir, dit-il, que ce n'eſt pas toujours l'abondance qui fait les délices de la table, au contraire, diſoit un maître que j'ai ſervi en qualité d'Ecuyer, la fumée des mets émouſſe les pointes de l'appetit, au lieu qu'un peu de diſette les éguiſe ; la crainte qu'on a de manquer excite la faim & donne un goût exquis aux choſes les plus inſipides. Le riche dans l'abondance de toutes choſes ne mange que par habitude, il ne ſent preſque jamais les beſoins de la nature, parce qu'il les prévient, il ſe feroit une honte d'avoir faim, & il ignore ainſi ce qui flatte le goût dans les autres. J'ai toujours retenu cette belle ſentence, parce qu'il me la repetoit ſouvent, & que j'en ai fait l'experience, ſur-tout quand nous

nous nous trouvions reduits dans un bois à ce qu'il y avoit dans le biſſac qui n'étoit pas toujours ſi bien garni qu'il l'étoit tout préſentement.

Enfin le régal étant fini, & les enfans couchés ſur de la mouſſe & couverts de ſacs à charbon, on pria Sancho de raconter comment il s'étoit égaré; il alloit les ſatisfaire, mais dans ce moment il ſurvint deux incidens qui ſuſpendirent pour un peu de tems le recit de ſon avanture, le premier fut que les petits enfans ſe prirent à crier; c'étoit le chien du charbonnier qui s'étoit couché ſur eux & les étouffoit, on le chaſſa & la mere défit une de ſes cottes pour les mieux couvrir, & leur fit encore une eſpece de pavillon avec des ſacs étendus ſur quelques branches, & ils ceſſerent de crier. Le ſecond incident fut que le vent ayant changé tout à coup & devenu en même-tems aſſez violent, le feu prit au fourneau, & ſans le promt ſecours qu'on y apporta, tout le bois dont il étoit compoſé auroit été conſumé par la flame, Sancho ſe rendit ſerviable en cette occaſion, il dreſſa promptement des fagots du côté que venoit le vent qui en

arreterent la violence, tandis que le charbonnier & sa femme couvroient le fourneau de terre & de mousse pour l'étouffer; cette conjoncture ne permettant pas au charbonnier de dormir que le vent ne fut appaisé, parce qu'il faloit veiller à son fourneau, & de tems en tems recouvrir les trous que la flamme agitée du vent y faisoit, on jugea à propos de passer une partie de la nuit à s'entretenir, on fit un bon feu à l'abri des fagots, on se rangea autour, chacun se couvrant de ce qu'il avoit, le charbonnier d'un méchant manteau de baracan, & Sancho de sa couverture qu'il partagea avec la charbonniere, & dans cet équipage accroupis sur leurs talons, sur des sacs remplis de feuilles & de mousse, Sancho pour les satisfaire commença de parler, & c'est ce que nous verrons au chapitre suivant.

CHAPITRE XV.

Recit que fait Sancho de ſon avanture, le Charbonnier prend de là occaſion de raconter auſſi ſon hiſtoire.

JE vous ai parlé, ce me ſemble, d'un maître que j'ai ſervi en qualité d'Ecuyer, c'étoit un Chevalier errant à qui j'ai obligation du peu de bien que j'ai, s'il avoit vêcu plus longtems j'aurois peut-être de l'heure que je parle un royaume dont je ſerois le maître, car il avoit réſolu d'aller mettre fin à l'Empire des Maures, & de conquerir tout leur pays & cela ſe faiſant, comme il le projettoit, il m'en revenoit un royaume ou les dépouilles des ennemis qui ſeroient reſtés morts ſur le champ de bataille. Vraiment, notre ami, interrompit la charbonniere, vous nous parlez-là d'avoir des royaumes comme s'il n'y avoit qu'à ſe baiſſer & en prendre; Hé, qui eſt-ce qui n'en auroit pas à ce prix-là, il me ſemble pourtant que cela n'eſt pas ſi aiſé que vous le dites, & j'ai entendu

dire à mon grand pere qu'on avoit été long-tems à reprendre tout ce que ces vilains Maures avoient uſurpé en Eſpagne. Ho, ho, ma bonne amie, reprit Sancho, ſi vous ſçaviez ce que c'eſt qu'un Chevalier errant, cela ne vous ſurprendroit plus. J'ai vû mon maître ſe battre & coucher par terre deux géans plus grands que trois moulins à vent l'un ſur l'autre, s'il y avoit eu des Chevaliers errans en Eſpagne du tems de la guerre contre les Maures, ils n'auroient pas tenu ſi long-tems, mais je ne me ſouviens plus où j'en étois, quand vous m'avez interrompu, & ſi vous m'allez troubler à tout bout de champ, je ne finirai pas de toute la nuit. Hé bien, notre ami, reprit la charbonniere, je ne dirai plus rien, c'eſt que les femmes aiment à parler, comme vous ſçavez, continuez à préſent ce que vous vouliez dire.

Ce que je voulois dire, lui dit Sancho, c'eſt que le Royaume & les dépouilles ne ſont point venus, parce que mon maître fut empêché de faire ce voyage, par un oracle qui lui commanda de ſurprendre cette exception pour trois ans, mais en attendant j'eus

un gouvernement d'une Iſle que l'on nommoit Barataria, que j'ai gouverné quinze jours, & j'y ſerois encore ſi j'avois pû m'accommoder de cet emploi ; Héla ? mon bon ami, interrompit encore la Charbonniere, eſt ce qu'un bon Gouvernement, comme celui dont vous parlez, n'accommode pas tout le monde, & particulierement un pauvre homme comme vous ? Pas toujours reprit Sancho, vous ne le croyez peut être pas, c'eſt la plus malheureuſe condition que je ſçache, du moins ſi tous les Gouvernemens reſſemblent à celui que j'ai quitté, écouter les plaintes & les requêtes du peuple du matin au ſoir, juger les cauſes & avoir la tête rompue du bruit qui ſe fait dans une audience, faire la ronde la nuit, faire des ordonnances de Police, & avoir l'œil qu'on les obſerve, n'avoir pas une heure du jour, ni de la nuit, ſur laquelle on puiſſe compter pour ſe repoſer ou prendre un peu de recréation, & par-deſſus tout cela avoir un médecin gagé pour vous compter vos morceaux quand vous êtes à table, & faire ſigne aux domeſtiques de déſervir les plats ſi-tôt que le Gou-

verneur allonge le bras pour prendre quelque choſe, de ſorte que Monſieur le Gouverneur que l'on traite d'excellence, ſort de table le ventre auſſi vuide qu'il l'avoit quand il s'y eſt mis: vive l'honneur pourvû que l'on dîne & au diable ſoient tous les gouvernemens du monde qui font mourir de faim le Gouverneur, & j'ai auſſi envoyé celui-là à tous les diables & peu s'en falut que je ne fuſſe aſſaſſiné en le quittant.

En ce cas-là, dit alors la Charbonniere, je trouve que vous avez fort bien fait de le quitter; rien n'eſt plus eſtimable en ce monde ici, que le repos & la tranquillité de l'eſprit & rien plus cher que la vie; nous autres pauvres gens nous mangeons tout du moins notre pain en paix & nous n'avons point d'envieux de notre fortune ni de Médecins qui nous comptent nos morceaux, & au bout du compte quand nous ſerons une fois couchés, nous ſerons auſſi avancés & peut-être plus que tous les Rois & tous les Gouverneurs du monde.

Cela eſt, par la mardi, bien vrai, reprit Sancho, & auſſi ne voudrois-je pas de toutes ces charges-là aux mêmes

conditions, mais quoique j'aye quitté le gouvernement, je n'ai pas laiſſé de faire mes petites affaires avec mon maître & en ſept ou huit ans que je l'ai ſervi, j'ai gagné de quoi acheter une bonne métairie où je m'en retourne trouver ma femme.

Or il faut vous dire que comme mon maître qui étoit noble me parloit ſans ceſſe de Royaumes, de Comtés & de gouvernemens, qui étoient pour l'ordinaire les récompenſes des Ecuyers des Chevaliers errans, je m'étois ſi bien fouré tout cela dans la tête, que je réſolus de marier une fille que j'avois à quelque Comte ou Marquis; ma femme auſſi ne me prêchoit autre choſe, & la fille tout de même, & il leur étoit avis que cela s'emmanchoit tout comme une ſerpe & qu'il n'y avoit qu'à ſouffler & remuer les doigts, comme à jouer de la flute, & que cela venoit en dormant comme l'appetit, & qu'on trouvoit des Comtes & des Marquis comme des champignons qui viennent en une nuit, & avec tous ces raiſonnemens, le Comte & le Marquis ne venoient point; & cependant cela fut cauſe que je renvoyai de bons labou-

reurs qui vinrent pour la rechercher, parce que la bonne piéce vouloit à toute force un Comte ou un Marquis, & peu s'en falut qu'un fripon de comédien qui ſe diſoit Marquis ne l'attrapât & que nous en fuſſions la duppe, & enfin finale la fille étoit en danger de reſter ſans être mariée, lorſqu'il ſe préſenta une occaſion telle que nous pouvions la deſirer. Ce fut la femme de mon maître qui lui rendit ce bon office, elle avoit rendu de grands ſervices à un gentilhomme dont le bien étoit ſaiſi, il lui demanda ce qu'il pouvoit faire pour reconnoître tant de bienfaits, & ma maîtreſſe profitant de ce bon mouvement ſongea à notre fille & dit au gentilhomme qu'elle vouloit qu'il l'épouſât, & par ce moyen elle eſt aujourd'hui Comteſſe & Dame d'une groſſe Seigneurie d'où je viens.

Vous avez été, lui dit alors la charbonniere, bien plus heureux que moi à marier votre fille, j'en ai marié une qui n'eſt pas ſi heureuſe que la vôtre, & je me repens bien à cette heure d'avoir fait l'affaire. Je vous conterai tout cela quand vous aurez fini, voilà qui ſera toiſé dans un moment, reprit San-

cho ; & pour reprendre où j'en étois vous ſçaurez que quelque tems après le mariage de ma fille, mon maître mourut, & mon gendre m'a mandé de l'aller trouver pour me faire Alcade de ſa terre, & il y a ſix mois que j'exerce la charge.

Alcade, mon bon Dieu ! interrompit la charbonniere ; vertuchoux ! ſur ce pied-là vous ſeriez donc bien Monſieur pour nous ? Hé dites nous, eſt-ce que vous abandonnez auſſi une ſi bonne charge que vous retournez à pied chez vous comme un pauvre homme ? oui, reprit Sancho, j'ai envoyé la charge auſſi bien que le gouvernement à tous les diables, & comme je ne ſuis plus Alcade, je ne ſuis plus, Monſieur, & comme je ne ſuis plus Monſieur, je ne ſuis à préſent que ce que j'étois avant que je fuſſe Alcade, & je m'en retourne chez moi plus content de m'être échapé de chez mon gendre, que ſi j'avois fait ma fortune, & je vais vous raconter tout le fait.

Sancho alors leur raconta toute l'hiſtoire de la querelle & du procès des deux Comteſſes & le jugement qu'il avoit rendu là-deſſus, & enfin

l'assignation que ces femmes lui avoient donnée par vengeance, pour le faire condamner à trois mille livres envers ces deux folles & que c'étoit pour cela qu'il avoit abandonné la charge sans bruit & qu'il s'en retournoit chez lui, par des chemins de traverse afin de ne point passer par Madrid; mais ajoûta-t-il, je crois que le diable se mêle de cette affaire, car quand je crois tourner le dos à Blandanda, je m'y retrouve malgré que j'en aye, & je soupçonne que ces diables de femmes sont des fieffées enchantereſſes, comme je l'ai déja dit, qui cherchent à me jouer d'un mauvais tour, & voilà mon hiſtoire finie.

Dites-nous donc à préſent, Monſieur l'Alcade. Halte-là, interrompit bruſquement Sancho, & qu'il ne ſoit plus parlé, s'il vous plaît, de cette dignité à laquelle je renonce, & traitez-moi comme auparavant. Hé bien, reprit la femme du charbonnier, dites-nous donc, notre ami, puiſque vous le voulez ainſi, ce que c'eſt que ces enchanteux & ces chantereſſes. Ho, c'eſt une autre affaire que celle-ci, répondit Sancho, ce ſont pour la plûpart des magiciens & des magiciennes & voilà tout

ce que je puis vous en dire ; mais enſeignez moi toujours un chemin où je ne paſſe point par Madrid, quand je devrois coucher dans les bois. Sancho ayant fini, la charbonniere lui promit de le mettre le lendemain dans un bon chemin, & le charbonnier prenant la parole lui fit le recit du mariage de ſa fille, & du ſujet qu'il avoit de s'en repentir comme il ſuit.

Je n'avois pas encore dix-huit ans ; dit-il, que l'envie me prit d'aller à Madrid, je n'avois pas beaucoup d'argent à manger, & bien-tôt après que j'y fus arrivé, force me fut de chercher à gagner ma vie, je m'engageai avec un maître gadouard que l'on nomme autrement cureurs de Puits. Hé qu'eſt ce que font ces gens-là, interrompit Sancho ? ce ſont ceux, reprit le charbonnier qui curent les lieux communs ; vous choiſites là, repartit Sancho, un ſale métier ; le métier eſt bel & bon, repliqua le charbonnier, quand on veut travailler & qu'on n'eſt pas débauché, & on l'a bien-tôt appris, & quand la beſogne eſt faite on va ſe réjouir & faire bonne chere une partie du jour. Si vous vous régaliez de boudins ou de

ſauſſiſſes, lui dit Sancho, la moutarde ne vous devoit pas manquer; Hé allez, allez, notre ami, reprit le charbonnier nous ne mangions rien que de bon; quand on quitte l'ouvrage, on change d'habits, on ſe lave bien & il ne paroît pas qu'on ait travaillé ſur la matiere. Le maître chez qui j'étois étoit un homme veuf qui n'avoit qu'une fille qui eſt à préſent ma femme que voilà, elle me plût, & je ſçus ſi bien gagner l'affection du maître & de la fille qu'il me la donna en mariage, & me céda toutes ſes pratiques pour ſe retirer & ſe repoſer le reſte de ſes jours. J'ai travaillé depuis ce tems-là environ quinze ans, & je travaillerois peut-être encore du même métier ſans une avanture qui m'a obligé de tout quitter, j'avois depuis peu marié ma fille aînée à un de mes ouvriers qui me paroiſſoit bon garçon & dont j'étois fort content, & je l'avois aſſocié avec moi; nous entreprenions de l'ouvrage, & il conduiſoit les ouvriers d'un côté & moi de l'autre.

Un jour que je vuidois une foſſe tandis que mes ouvriers étoient allés boire un coup, je trouvai la tête d'une femme nouvellement coupée & bien-tôt

après tout le reſte du corps dépecé par morceaux ; cela me fit faire un cri de frayeur, & quelques momens après je vis deſcendre dans la foſſe un homme maſqué, tenant d'une main un poignard & de l'autre une bourſe, & cet homme dont la préſence ne me plut pas beaucoup, me parlant ; n'aye point peur, me dit-il, mais réponds-moi : voilà d'un côté la mort, & de l'autre la récompenſe du ſecret, il s'agit de jetter ce cadavre au fond d'une de tes futailles, & de le cacher ſi bien qu'il n'en ſoit jamais parlé, & de garder le ſilence : execute cela tout à l'heure où tu es mort, & ſi je ſçai que tu en ayes parlé à qui que ce ſoit, je ſçaurai bien te trouver.

Ma foi, notre ami, voici comme je raiſonnai là deſſus en moi-même : c'eſt une femme morte, je n'ai point de part à cet aſſaſſinat, je la trouve en faiſant mon ouvrage, ce n'eſt pas moi qui l'ai jetté dans cette foſſe ; que je parle ou ne parle pas, cela eſt tout égal pour cette femme morte, il vaut mieux, ce me ſemble, que je prenne ces vingt ducats que l'on m'offre & que je faſſe ce qu'on demande de moi, que de m'aller

faire égorger par ce ſcélérat. Je mis donc au plus vîte ce cadavre ainſi dépecé dans ma hôte, & le portai en haut dans une futaille où je le couvris bien avant que mes gens fuſſent revenus, & je ſerrai les ducats dans ma poche : qu'auriez-vous fait, notre ami, vous qui avez été Juge ſi vous euſſiez été à ma place? j'aurois fait, lui répondit Sancho, ce que vous fîtes, mais je ne me ſerois pas piqué d'honneur de garder le ſecret en cette rencontre, & j'aurois été déclarer le fait à la juſtice pour en être purgé; c'eſt auſſi ce que je fis, reprit le charbonnier, mais auſſi-tôt je vuidai le camp, & laiſſai par ce moyen toutes mes pratiques à mon gendre, car il n'étoit pas ſûr qu'on arrêtât ce ſcélérat que je n'avois pû dépeindre parce qu'il étoit maſqué, & ſi on ne l'arrêtoit pas il n'y avoit pas de ſûreté pour moi de reſter à Madrid. Je pris donc auſſi-tôt le parti de revenir dans mon pays où je repris mon premier métier. Il y a véritablement bien moins à gagner qu'à celui que j'exerçois, mais on n'eſt pas auſſi toujours dans l'ordure, & la puanteur, & la pauvre chere que nous faiſons ici ne me fait point regret-

ter les bons repas que nous faiſions en quittant l'ouvrage.

Votre gendre, lui dit Sancho, exerce donc toujours le métier ? oui, reprit le charbonnier, mais ma fille me manda bien-tôt-après que depuis que je n'étois plus auprès de lui, il étoit devenu débauché & que de douze haquets de gadoue que je lui avois donné pour la dote de ma fille, il en avoit déja mangé plus de ſix. Comment, mort-diable ! s'écria Sancho, manger ſix haquets de gadoue en ſept ou huit mois ! cent cochons qui ſe régalent de cette marchandiſe n'en mangeroient pas tant en dix ans ; & s'il continue, reprit le charbonnier, il aura bien-tôt mangé ſon petit fait ; voyez, notre ami, ſi ma fille ne ſera pas bien malheureuſe au prix de la vôtre qui eſt à ce que vous dites groſſe dame ; voilà comme cette fortune ſe joue des hommes, nous ſommes à ce que je puis voir d'une condition à peu près égale ; vous devenez riche, & je reſte pauvre, vous mariez votre fille à un gros Seigneur, & la mienne qui eſt, mardi, belle & bien faite, eſt en danger de n'avoir pas de pain un jour.

Ce que vous me dites-là, me fait voir qu'il eſt quelquefois plus avantageux de ſuivre ſon inclination, & ce qui nous vient dans la penſée que les conſeils que l'on nous donne, car ſi j'avois écouté tout le monde, & notre Curé lui-même, je ſerois reſté chez moi à travailler à la journée plûtôt que de ſuivre un homme qu'ils traitoient de fol & moi auſſi; croyez-moi, mon maître, il vaut mieux ſe laiſſer conduire par ce qui nous eſt inſpiré d'en haut que par les conſeils des hommes, auſſi-bien ne nous eſt-il pas poſſible de changer notre deſtinée; ce qui eſt arrêté eſt arrêté, il faut que cela arrive, quelque choſe que l'on puiſſe faire pour aller autrement. On a fait tout ce qu'on a pu pour retenir mon maître chez lui & tout cela inutilement, ſon étoile (comme on dit) l'emportoit malgré lui à exercer la profeſſion qu'il avoit embraſſée & la mienne m'emportoit à le ſuivre, & ſans ſçavoir ce que j'allois chercher, je trouvois quelquefois ce que je ne cherchois pas. Le premier voyage que je fis, je trouvai une valiſe où il y avoit cent écus d'or, vertu de ma vie, interrompit la charbonniere,

cent

cent écus d'or ! voilà qui valoit mieux que votre travail de deux années.

Si j'étois reſté chez moi, comme tout le monde me le cornoit aux oreilles, cette valiſe ne me ſeroit pas venu chercher, & puis un autre voyage, j'eus le gouvernement dont je vous ai parlé & de bons préſens qu'on me fit en le quittant ; & puis nous gagnâmes un tréſor mon maître & moi contre des diables qui s'en étoient emparés ; un tréſor, s'écria la charbonniere ! oui un tréſor, reprit Sancho, ce n'étoit pourtant pas ſi grand'choſe que je me l'étois imaginé, mais cela ne laiſſa pas de me faire plaiſir ; & puis le Roi me donna cinquante écus d'or & un bel habit que j'ai encore & un pour ma femme & puis un pour ma fille, & puis un pour le garçon, & je n'aurois rien eu de tout cela ſi j'étois reſté à la maiſon. Comment, interrompit la femme du charbonnier, vous avez donc parlé à notre bon Roi ? on ne diroit pas cela à vous voir. Je vous en réponds, lui dit Sancho, que je lui ai parlé, & il ſaloit m'entendre quand je lui fis mon compliment & comme il m'écoutoit. Mon maître qui étoit près de moi avoit beau

me dire que je me tuſſes, parce qu'il diſoit que je ne diſois que des impertinences, le Roi vouloit que je parlaſſe, & ſe crêvoit de rire, & tous les Grands qui étoient près de lui ; & puis mon maître eut une ſucceſſion d'une de ſes couſines qui mourut, & il m'en fit part pour me récompenſer de mes ſervices, & puis j'eus les dépouilles d'un hermite. Ce ſeroit une grande hiſtoire à vous raconter que celle-là, & il m'en revint un bel & bon habit, & puis j'eus une confiſcation de deux capucins que je fus renoncer à la juſtice (car c'étoient de fieffés voleurs,) & cet article m'a valu cinq ou ſix mille livres tout d'une volée, & allez-vous en chercher tout cela à garder, comme on dit, le coin du feu dans votre maiſon, & à travailler à la journée. Il y a, ſi vous voulez, par fois quelques petites malaiſes à eſſuyer ; mais cela s'oublie quand il vient quelque aubaine, qui vous conſole.

J'ai ouï dire ſouvent, dit alors le charbonnier, à de bons Prédicateurs qu'il n'y a point de plaiſir ſans peine, & j'ai expérimenté bien des fois que c'eſt la peine qui fait goûter le plaiſir.

J'ai bien entendu dire ſouvent la même choſe à défunt mon maître, reprit Sancho, car il étoit ſçavant, & quand il ſe mettoit à prêcher & à moraliſer, il n'y avoit mardi point de Prédicateur qui dit de meilleures choſes que lui; mais il me ſouvient à ce propos qu'il diſoit que la peine qui précede le plaiſir eſt bonne, mais que celle qui le ſuit ne vaut rien: par exemple, diſoit-il, un homme qui a marché ou travaillé tout le jour, goûte bien mieux le plaiſir du repos quand il revient à la maiſon, que le fénéant qui n'a rien fait; celui qui a faim goûte bien mieux le plaiſir de manger, que celui qui eſt toujours ſaoul; celui qui a été triſte & chagrin, reſſent bien mieux la douceur ſenſible de la joie, que celui qui eſt indolent, ou qui n'a point eu ſujet de s'affliger; mais il n'en eſt pas de même, diſoit-il, quand la peine vient après le plaiſir, pour lors, loin de rappeller la douceur du plaiſir paſſé, elle excite le repentir & nous fait ouvrir les yeux ſur nos égaremens & nos folies. J'ai retenu tout cela de mon maître qui, quand il ſe mettoit à prêcher, étoit (comme ils

diſent) ſérieux comme un Carton, & éloquent comme un Ciron, & j'ai appris de belles & bonnes choſes avec lui, ſans parler de ce que j'ai gagné à ſon ſervice.

Sancho s'apperçut en finiſſant de parler, que ſes Auditeurs avoient les contrevens de leurs yeux fermés (c'étoit ſa maniere de parler, il jugea à propos de fermer auſſi les ſiens, il ſe coucha ſur un ſac rempli de feuilles enveloppé de ſa couverture, & s'allongeant le long du feu il s'endormit, juſqu'à ce que le charbonnier & ſa femme l'éveillaſſent pour le faire partir & le mettre dans ſon chemin ; il prit ainſi congé de ſon hôte, & partant avec la charbonniere & ſes enfans, il lui tint compagnie près d'une demie lieue, & vouloit la quitter en approchant de ſon vilage, car il craignoit d'y trouver des Alguaſils, mais elle le raſſura & il ſe laiſſa perſuader, parce qu'en paſſant par-là il pouvoit remplir ſa bouteille & ſon biſſac pour les beſoins à venir ; la charbonniere lui rendit ce bon office tandis qu'il gardoit ſa maiſon & ſes enfans, & voulut encore après le conduire un quart de

lieue pour le mettre dans ſon chemin ; & comme elle vouloit enfin le quitter pour retourner chez elle, il la fit aſſeoir malgré qu'elle en eut pour lui tenir compagnie à déjeuner, il porta encore ſa généroſité plus loin, il lui fit préſent de vingt réalles pour reconnoiſſance de ſes peines & de la bonne reception que ſon mari & elle lui avoient fait dans le bois, & s'embraſſant enfin l'un l'autre, ils ſe ſéparerent.

CHAPITRE XVI.

Rencontre que fait Sancho de Voleurs & d'Archers. Hiſtoire de Clemence & de Carlos.

SANCHO ayant tourné le dos à la charbonniere, entra auſſi-tôt dans le bois & prenant la route qu'elle lui avoit montrée, réſolut de marcher juſqu'à la nuit tout d'une traite, & de ne s'arrêter pour manger qu'au lieu où la nuit le forceroit de coucher; l'impatience & la crainte lui donnerent des ailles plûtôt que des jambes pour avancer chemin, il étoit dans une impatience extrême d'arriver heureuſement chez lui, & il craignoit toujours qu'au lieu de voir ſa chere patrie, il ne vit en ſortant des bois encore Blandanda, conduit de ce côté-là par la vertu de quelque enchantement, il marcha donc tout le jour à grands pas dans cette forêt ſans rencontrer ame qui vive, & la nuit approchoit qu'il ne ſçavoit encore s'il étoit près ou loin de quelque hameau

où il put coucher ou demander le couvert & ſe repoſer, il ouvroit les yeux & regardoit de tous côtés autant que ſa vûë ſe pouvoit étendre, & ne voyoit que des bois pour gîte, & cependant le rideau ſembloit ſe tirer audevant du jour, & faiſoit peu à peu ſucceder l'obſcurité à la lumiere; lorſque Sancho apperçût comme le jour précédent une noire fumée qui le réjouit: bon, dit-il, voilà encore un cuiſeur de charbon, allons le trouver, il vaut mieux paſſer la nuit auprès d'un bon feu, qu'à l'abri d'un ſepée, en faiſant part de ce que j'ai dans mon biſſac au charbonnier, il me remettra demain dans mon chemin.

Après ce petit raiſonnement qu'il fit en lui-même, il doubla le pas, crainte que la nuit obſcure venant, ne lui derobât la vûe de cette fumée qui le conduiſoit & dont il étoit encore aſſez éloigné, la diligence qu'il fit en courant, fit que bien-tôt il en fut aſſez prés, je ne ſçai par quel préſentiment il lui vint en penſée de marcher (comme diſoit Don Quichotte) à patte de voleurs, afin de n'être pas entendu, & ſe croyant enfin tout proche

il ſe traîna à quatre pieds derriere des ſepées d'où il pouvoit voir ; mais bon Dieu, que vit-il, pourrai-je exprimer quelle fut ſa frayeur & ſa crainte ! au lieu d'un charbonnier humain qu'il croyoit trouver couché près de ſon fourneau, il vit trois voleurs d'une phiſionomie affreuſe, équipés de maniere à glacer le ſang du plus hardi Spadaſſin, ils avoient des pourpoins de buffle, des épées qu'il prit pour des demi piques, des ceintures garnies tout autour de poignards & de piſtolets, & plus de douze mouſquets rangés auprès d'eux.

Sancho fut ſi ſaiſi, que n'oſant ſe relever pour s'enfuir, il penſa mourir de peur à ſa place, ces voleurs pour lors étoient occupés à habiller une biche pour ſe régaler, & il conſidéroit en faiſant des refléxions ce genre de vie ſi malheureux, ces gens-là, ſe dit il en lui-même, reſſemblent à des colimaçons qui portent leur maiſon avec eux ; ils n'ont point d'autre gîte que leur pourpoins de buffle, ils me font ſouvenir de ces bandits que nous trouvâmes mon maître & moi près de Barcelone ; bon Dieu quelle vie ! elle

elle eſt mille fois pire que celle du plus miſerable Charbonnier ; toujours dans la crainte, l'eſprit ſans ceſſe agité des plus funeſtes penſées, le cœur rongé de remords chaque jour au moment des ſupplices, effrayés du moindre bruit, parce que la crainte d'un Prevôt & de ſes Archers, ne les quittent pas un moment ; l'argent qu'ils volent ne les rend pas plus heureux, puiſque ſemblables à des bêtes féroces, ils fuyent la ſociété des hommes, & ne jouiſſent pas de ce qu'ils poſſedent ; il n'y a même que l'accablement qui puiſſe leur permettre de repoſer ; je les crains, parce que je ſuis plus foible qu'eux, & peut-être les verrois-je plus effrayés que moi, ſi je faiſois le moindre bruit. Enfin Sancho ayant conſidéré dans le ſilence ce triſte ſpectacle un quart d'heure, ſe reprit à raiſonner ainſi en lui même.

Ce n'eſt pas cela que vous cherchez, ſe dit-il, mon ami Sancho, & je croi que vous n'avez pas beſoin de demander conſeil à perſonne pour ſçavoir ce que vous avez à faire ; retournez donc, mon ami Sancho, & au plus vîte, d'où vous venez, ſi vous pouvez le faire,

& pour ne pas tomber demain entre les mains de ces Brigans, ſortez, ſi vous pouvez de cette forêt, & vous ſouperez demain matin quand il ſera jour.

Sa réſolution étant priſe, il s'éloigna de ce lieu de même qu'il s'en étoit approché; ſa retraite fut heureuſe, il arriva bien-tôt à la route qu'il avoit quittée, il alloit à grands pas, réſolu de marcher ainſi toute la nuit; & comme il ne voyoit preſque pas à ſes pieds, il entendit tout à coup pluſieurs chevaux qui venoient vers lui: les Cavaliers ayant auſſi entendu le bruit que Sancho faiſoit en marchant, s'approcherent, & il ſe vit inveſti de quatre Cavaliers qui ne lui plûrent pas plus que les Fantaſſins qu'il fuyoit; il faiſoit fort noir, & ils ne ſe voyoient preſque pas l'un l'autre; mais bien-tôt ils ſe virent à la faveur d'un flambeau qu'on aluma.

Sancho connut bien-tôt que c'étoient des Archers; & les Archers qui ſont bons phiſionomiſtes, virent un homme craintif qu'ils prirent pour un voleur; ils le fouillerent; & ne trouvant rien ſur lui qui pût

confirmer leur préjugé, ils lui parlerent plus gracieuſement qu'ils n'avoient fait d'abord : bon homme, lui dit un de ces Archers, que cherchez-vous dans cette forêt à l'heure qu'il eſt ? Hélas ! Meſſieurs, leur répondit Sancho, je cherche à en ſortir, car je ſuis égaré ; mais je vous enſeignerai à vous ce que vous croyez peut-être avoir trouvé en m'arrêtant. Eſt-ce que vous nous enſeigneriez, reprit l'Archer, où ſont les voleurs que nous cherchons ? Non ſeulement, repartit Sancho, je vous enſeignerai où ils ſont, mais je vous y conduirai, ſi vous voulez : je croyois aller trouver un Cuiſeur de charbon pour paſſer la nuit avec lui auprès de ſon fourneau, & le prier de m'enſeigner mon chemin, une groſſe fumée, que l'obſcurité ne nous permet pas de voir à préſent, m'avoit fait croire que je ne me trompois pas, & au lieu de trouver ce que je cherchois, j'ai vû trois Brigans auprès d'un bon feu qui apprêtent une biche pour leur ſouper, & plus de vingt mouſquets ou piſtolets rangés auprès d'eux, ainſi prenez vos meſures là-deſſus.

Les Archers tenant conſeil avec l'Officier qui les commandoit, il y en eût un qui dit, nous avons douze coups à tirer, c'en eſt plus qu'il n'en faut pour arrêter trois hommes; j'en conviens, lui répondit l'Officier, mais nous ne voulons pas les tirer, s'il eſt poſſible; & ſi nous ne les tuons pas en les ſurprenant, ils en ont vingt, à ce que dit cet homme, dont ils pourront bien nous mettre à bas tous quatre: ſi nous pouvions, dit un autre, les ſurprendre quand ils dormiroient, ce ſeroit le plus ſûr: il n'y a point de doute à cela, repartit le dernier; mais comment ſçaurons-nous quand ils ſeront endormis? Il faut les obſerver de près, & nous verrons, lorſque nous y ſerons, ce qu'il ſera à propos de faire ſuivant la ſituation où nous les trouverons. L'Officier étoit de cet avis, lorſque Sancho lui parlant, dit, ſi vous vouliez m'en croire, vous deſcendriez de cheval, car vos chevaux feront du bruit, & ils fuiront ou ſe mettront en état de ſe défendre, & vous manquerez votre coup; laiſſez-moi donc ici à garder vos chevaux; prenez vos armes, & marchez ſans bruit vers eux,

juſqu'à ce que vous les puiſſiez voir ; cette fumée que l'on voit encore de fois à autre vous conduira, & vous cachez bien qu'ils ne vous voyent, & quand je jugerai que vous ſerez diſpoſés comme je le dis, je monterai ſur l'un des chevaux ; & tenant les autres par la bride, je courrai vers vous au grand galop, en criant comme quatre diables, les voleurs auſſi tôt viendront en croyant faire capture, & vous tomberez deſſus par derriere, ils ne pourront ſe charger de tous ces gros mouſquets, vous vous en ſaiſirez, & moi quand je les entendrai venir, je tournerai bride & je m'enfuirai, car je n'aurois rien pour me défendre.

L'Officier trouva la choſe fort bien penſée, & réſolut de l'exécuter ſur le champ ; mais un des Archers s'approchant, lui dit tout bas, ſi cet homme étoit lui-même un voleur qui s'enfuît avec nos chevaux, on ſe moqueroit encore de nous : non lui répondit l'Officier, je répond de cet homme, & je lui confierois ma bourſe auſſi-bien que mon cheval ; allons, ne perdons point de tems à ſuivre ſon conſeil.

Le conſeil enfin fut exécuté & réuſſit ; Sancho fit des merveilles pour un poltron, on ne peut pas s'enfuir plus à propos qu'il fit pour favoriſer l'action des Archers : on arrêta les trois voleurs ſans tirer un coup ; ils ne ſçavoient de quel côté s'enfuir ; les quatre chevaux que Sancho faiſoit courir de côté & d'autre, leur faiſoient croire qu'il y avoit de ce côté-là quatre Cavaliers, les Archers qui tomberent ſur eux par derriere leur faiſant juger qu'ils étoient inveſtis de toutes parts, ils ſe rendirent ſans oſer ſe défendre, on leur lia les mains, & on les monta en croupe des Archers, & l'on n'oublia pas toutes leurs armes pour ſervir en tems de preuve & d'ornement à ce triomphe. En cet équipage ils ſortirent du bois à la pointe du jour & arriverent bien-tôt après à un Bourg aſſez conſidérable, où après avoir mis les voleurs en lieu de ſûreté, l'Officier voulut aller annoncer cette bonne nouvelle à la Dame du lieu, & lui mener Sancho, qui étoit cenſé avoir la meilleure part à cette capture, parce qu'il avoit donné les moyens de la faire.

Comme l'Officier le conduiſoit au Château pour le préſenter à la Dame, Sancho lui demanda comment elle ſe nommoit ; c'eſt lui répondit-il, Madame la Comteſſe de las Barbottiera ; de las Barbottiera, reprit Sancho ! ce nom là ne m'eſt pas tout-à-fait inconnu ; ouf, dit-il tout bas, me voilà tombé, comme on dit, de fiévre en chaud mal ; il faut ſans doute que le diable s'en mêle ; je ne paſſe point par Madrid pour ne point tomber dans les mains de ces folles, & voilà que je m'y viens jetter moi-même : il faut pourtant faire ici bonne mine & mauvais jeu ; elles ne m'ont jamais vû, & à moins qu'elles ſoient enchantereſſes comme je l'ai penſé, je ne penſe pas avoir rien à craindre, puiſqu'elles ne connoiſſent pas plus l'Alcade de Blandanda que Sancho.

En raiſonnant en lui-même de la ſorte, ils arrivérent au Château, & monterent à l'appartement de la Dame ; il n'étoit pas encore jour, ils attendirent dans l'antichambre qu'elle fut levée ; cependant l'Officier diſoit à Sancho, je prétens vous faire donner quelque choſe par Madame la Com-

teſſe, on vous a aſſez d'obligation dans le Pays, pour que vous ne partiez pas d'ici les mains vuides : je vous ſuis bien obligé, lui répondit Sancho ; mais tandis que je ſuis ici, je n'avance pas mon chemin, & je voudrois déja être chez-moi. Allez, allez mon ami, répliqua l'Officier, une heure ou deux ne ſont pas une affaire, & je tâcherai qu'on vous paye votre retardement.

La Dame à qui une de ſes femmes avoit déja annoncé cette bonne nouvelle, les ſurprit comme ils parloient. L'Officier après l'avoir ſaluée, lui preſenta Sancho : c'eſt à cet homme, lui dit-il, que nous devons le bonheur d'avoir attrapé ces brigans, ſans lui nous ne tenions encore rien ; & il lui raconta enſuite toute l'hiſtoire de cette capture. Sancho cependant conſideroit cette Dame qu'il s'étoit figurée comme une Mégere, & il la trouva tout-à-fait belle & gracieuſe ; elle lui fit bien des careſſes ; & l'Officier prenant de-là occaſion de lui parler en ſa faveur, lui dit ; ce pauvre homme a bien merité quelque choſe : je ſongeois à cela, lui répondit-elle ; qu'avez-vous trouvé à ces voleurs ? On leur

a trouvé, reprit l'Officier, environ trente piſtoles en écus d'or & quelques autres effets: hé bien, répartit la Dame, ne pourroit-on pas lui en donner le tiers, comme dénonciateur, puiſque c'eſt lui qui vous les a indiqués & qui vous a même aîdé à les arrêter? Dès que vous l'ordonnerez, répliqua l'Officier, cela pourra ſe faire, & cela eſt même de droit. Je vous ordonne donc, reprit la Dame, de lui donner dix écus d'or, & conduiſez le à la cuiſine pour le faire bien déjeuner, & qu'il pourſuive enſuite ſon chemin.

Sancho fut ainſi guéri de la peur, & eut dix écus d'or pour ſes peines. L'Officier après lui avoir donné les dix écus d'or le mit dans le chemin de la Manche; & Sancho joyeux autant qu'on ſe le peut imaginer ſe mit en route. Il étoit avec cela un peu gris, car on l'avoit excité à boire, & il bricoloit le chemin & d'un côté & de l'autre, en marmotant ſur ſa bonne fortune; par la mardi, ſe diſoit-il, voilà une plaiſante hiſtoire que celle-ci, & qui auroit dit hier au ſoir à Sancho Panſa, quand il cherchoit à paſſer la nuit dans le bois, qu'il auroit ce ma-

comme un voleur de grand chemin, car vous en prenez plus quatre fois qu'un autre; & où eſt-ce que vous allez, s'il vous plaît de ce train là; pas bien loin à ce que je penſe; aï, aï, c'eſt donc tout de bon ce coup ici, hé bien, couchez-vous donc là, puiſque vous le voulez.

Sancho avoit fait environ une demi-lieue, quand il commença à s'appercevoir de l'effet des fumées du vin, & il en fit à peu près autant en bricolant le chemin comme nous le venons de voir; mais à la fin ſa tête s'appeſantit ſi fort que ſes jambes ne la pouvant plus porter, il ſe laiſſa aller à terre, heureuſement pour lui ce fut ſur un beau gazon, & à l'ombre d'un arbre touffu qui le garantit des ardeurs brûlantes du Soleil; il s'y endormit comme il avoit coutume de dormir, quand il avoit le ventre bien rempli; c'eſt-à-dire, d'un ſomme de cinq ou ſix heures de ſuite; & il y auroit peut-être paſſé la nuit, ſans un bon homme qui paſſoit avec une bourique chargée de bled qu'il portoit au moulin, qui eut la charité de l'éveiller & de le remettre dans ſon chemin; & ce chemin

le menoit encore dans un bois, dont il ne ſçavoit pas la longueur, & par conſéquent, s'il en pourroit ſortir avant la nuit; il fut long-tems à ſe conſulter, ſçavoir, s'il iroit en avant ou en arriere; retourner d'où il venoit, il ne doutoit pas qu'il y ſeroit bien reçu & bien régalé de la Dame; mais outre qu'il y avoit une bonne lieue de chemin perdu, & une à revenir où il étoit, il ſe prit à faire des raiſonnemens en lui-même: il ne faut pas tant, ſe dit il, s'appuyer contre un vieux mûr, en ſorte qu'on le faſſe tomber; la poule tourne tant quelquefois autour du pot qu'à la fin elle tombe dedans; & le papillon à force de vironner autour d'une chandelle s'y brûle: & de plus quand il ne nous arriveroit rien de mal, on vous fera encore boire, mon ami Sancho, & vous ſerez auſſi complaiſant demain qu'aujourd'hui, & par conſéquent au même état où vous êtes, ou peut-être encore pire, il vaut donc mieux pourſuivre votre chemin, & en arrivera ce qu'il plaira à Dieu.

Sa réſolution étant priſe, il entra dans le bois; & marchant à grands pas, il croyoit en ſortir avant la nuit, & cher-

cher dans un bon cabaret à ſe dédommager des mauvaiſes nuits paſſées ; toute ſa diligence ne put le conduire au terme. La nuit le ſurprit qu'il ne ſçavoit encore ce qu'il y avoit de bois à paſſer ; de ſorte que ſe voyant comme les nuits précédentes dans la néceſſité de coucher à la belle étoile, il monta ſur une roche pour découvrir de plus loin s'il ne verroit point de fumée, il apperçut juſtement ce qu'il cherchoit quoique fort loin, il ne laiſſa pas de quitter ſa route pour aller de ce côté là;& lorſqu'il en fut aſſez prêt, incertain que ce fut un fourneau, ou une avanture comme celle de la veille, il prit toutes ſes meſures pour approcher ſans bruit, & voir ſans être vû ni entendu, & il vit bien-tôt qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui ; ce n'étoit pas cependant ce qu'il cherchoit ; mais l'avanture lui parut plus agréable & moins périlleuſe ; il ſe rangea le long d'une ſepée ; & voici ce que c'étoit,

Hiſtoire de Clemence & de Carlos,

Il vit un jeune homme tenant entre ſes bras une jeune fille fort belle, & tous deux aſſis ſur un tas de mouſſe ou de feuilles auprès d'un aſſez bon feu ; & voici quelle étoit leur converſation que Sancho entendit, ſuivant le recit qu'il en fit à ſa femme quand il fut arrivé chez lui, ſi ce n'eſt qu'on n'a pas jugé à propos de ſe ſervir des mêmes termes que lui, pour donner au Public une hiſtoriette qui demande d'être traitée avec quelque délicateſſe.

Ne vous attriſtez pas, ma chere Clémence, lui dit le jeune homme, de vous voir ſeule avec moi au milieu d'un bois ; que les remords ne ſuccedent pas au plaiſir que notre imagination nous faiſoit voir en faiſant une démarche ſi hardie, & même ſi périlleuſe. Je connois votre vertu, elle n'a rien à craindre de la mienne ; je n'exigerai jamais rien de vous qui ne ſoit dans les régles : mon unique deſſein étant de vous tirer du cruel & honteux eſclavage où une belle-mere, ou plutôt une marâtre pre-

tend vous aſſervir. Maîtreſſe abſolue de l'eſprit foible de votre pere qu'elle obſede par d'artificieuſes careſſes, vous ſeriez la victime de la dureté de l'une, & de la foibleſſe de l'autre ; vous verriez à vos yeux les enfans de cette marâtre établis aux dépens de votre bien, ſans oſer vous en plaindre ; & qui peut encore vous répondre que ſa cruauté & ſon injuſtice ne la porteront pas à vous ôter la vie ?

Je ne comprends que trop, mon cher Carlos, lui répondit Clémence, tout ce que vous me dites ; mais malgré la force de ces raiſons, qui eſt-ce qui ne condamnera pas ma conduite, quand le bruit de ma fuïte ſera répandu ? Que ne dira point cette fourbe à mon pere, pour lui rendre ma conduite odieuſe ? Que ne ſuppoſera-t-elle point pour me noircir dans l'eſprit de tout le monde ? Le reméde que nous employons pour guérir la playe, ne ſervira-t-il pas plutôt à l'envenimer ; & ſi mon pere a la foibleſſe de croire toutes les calomnies qu'on inventera pour me perdre dans ſon eſprit, ne ſuis-je pas encore plus à plaindre que je ne l'étois ?

N'avons-nous pas, reprit Carlos, mille fois agité toutes ces raiſons, & n'y avons nous pas trouvé des tempéramens? Vous ſçavez, ma chere Clémence, que votre deſſein eſt que je vous méne chez votre couſine au Toboſo, qui ſçait mieux que perſonne toutes les raiſons qui peuvent autoriſer la démarche que vous faites; elle vous aime. Quand vous ſerez chez elle, ne ſerez vous pas à l'abri de toutes les calomnies? N'aurez-vous pas en elle une protectrice qui pourra beaucoup, au lieu qu'elle ne pourroit rien ſi vous étiez en la poſſeſſion de votre belle-mere? Tout ce que vous dites-là eſt vrai, repartit Clemence; mais il s'agit d'arriver heureuſement chez ma couſine, & nous en ſommes à plus de vingt-cinq lieues, nous n'oſerions paroître de jour, crainte qu'on ne nous découvre & qu'on ne nous ſuive, ſans guide pour pouvoir aller de nuit, ſans commodité qui puiſſe m'aîder à ſupporter une ſi grande fatigue, ſans proviſions pour vivre, & ſans argent pour en acheter: bon Dieu, quelle ſituation quand j'y ſonge! Le déſeſpoir m'a fait oublier la prudence; & je n'ouvre les

yeux ſur ma folie, que quand il n'eſt plus poſſible de la réparer; que devenir donc dans cette funeſte conjoncture, retourner chez nous je mourrois plûtôt, & comment cependant pourſuivre notre entrepriſe.

Quoi, il eſt poſſible, ma chere Clemence, repliqua Carlos, que vous n'avez rien épargné depuis que vous méditez de faire cette démarche. Hélas, lui répondit-elle, que pouvois-je faire? avois-je la diſpoſition de rien dans la maiſon depuis qu'elle y eſt entrée? & la cruelle ne m'a-t elle pas volée une bourſe de cinquante ducats que ma mere m'avoit donnée lorſqu'elle étoit au lit de la mort, encore ſi nous les avions, cela nous ſuffiroit pour nous tirer de la miſere où nous ſommes, mais cela ne me guériroit pas de mes frayeurs. Ma foi, ma chere Clemence, lui dit Carlos d'un air aſſez gai, j'ai eu un préſentiment de la choſe, parce que vous m'en aviez déja parlé, & comme je faiſois le chien couchant auprès d'elle pour la mieux tromper, j'ai ſans y penſer découvert où étoit le nid, je l'ai déniché hier avant de partir, & le voilà avec l'in-

terêt, car il y a du moins-là cent ducats. Ah ciel! s'écria Clemence, que me montrez-vous là Carlos! voilà un nouveau ſujet de crainte capable de me faire ſuccomber, vous êtes perdu ſi nous ſommes découverts, ce n'eſt plus maintenant pour moi que je crains, mai pour vous, la cruelle ſe vangera ſur vous de la haine qu'elle a pour moi, elle vous fera faire votre procès comme à un voleur, bon Dieu, que je ſuis malheureuſe.

Elle ſe prit alors à pleurer à chaudes larmes, & ne parla plus; Carlos fit ce qu'il put pour l'appaiſer & lui faire entendre raiſon, il crut cependant qu'il valoit mieux laiſſer la liberté à ſes larmes & à ſes ſoupirs qui pouvoient la ſuffoquer, que d'employer ſes ſoins pour les retenir; il ſe leva, il amaſſa des feuilles, il rompit des branches dont il dreſſa un petit pavillon, & ſe retirant un peu à l'écart, il ſe dépouilla, prit ſa chemiſe qu'il emplit de feuilles & de mouſſe, & après avoir remis ſes habits, il mit ce petit matelas ſous la tente qu'il avoit faite de ramée, & le couvrant de ſon manteau, en ſorte qu'il y en eut toujours aſſez

pour ſervir de couverture, il vint prendre ſa chere Clemence & la porta ſous ce pavillon ruſtique, & après l'avoir couverte & conſolée, il la conjura de faire ſes efforts pour repoſer, l'aſſûrant que le lendemain on pourvoiroit à tout ce qui pouvoit la tirer de peine : ſi j'ai, lui dit-il, quelque pouvoir ſur votre cœur, je le connoîtrai par le ſoin que vous prendrez de vous conſerver, après ce petit compliment il ſe retira, boucha l'entrée de ce ruſtique appartement, & vint ſe coucher auprès du feu.

Sancho qui avoit tout vû & tout entendu, fut attendri, il s'intereſſa dans le ſort de ces deux amans, & leur deſſein étant d'aller au Toboſo chez une parente qu'il connoiſſoit de réputation, il crut qu'il pouvoit leur être d'un grand ſecours dans une conjoncture ſi fâcheuſe : pour le gîte, ſe dit-il en lui-même, on pourroit s'en accommoder pour une nuit ou deux, mais je n'ai rien vû-là à fricaſſer, & quelque bien qu'on ſoit couché, on ne dort pas volontiers quand on a le ventre vuide, & de toutes les mal-aiſes que l'on ſouffre dans les voyages, il n'y

en a point à mon avis de plus grande que la faim, & vive l'amour pourvû qu'on dîne, mon biſſac, je ſuis ſûr, toucheroit plus le cœur de cette fille, que toutes les douceurs de ſon amant, la voilà par la mardi bien reconfortée avec toutes ces conſolations & ces belles eſpérances de demain, ſi elle va mourir de foibleſſe aujourd'hui ou cette nuit.

Sancho raiſonnoit fort bien, mais il ne ſçavoit comment s'y prendre pour ſe faire voir & offrir ſes ſervices : ſi je parle, dit-il, & que je les ſurprenne, je les effrayerai, & cette jeune fille déja foible mourra peut être ſubitement de peur; ſi je m'écarte & que je me faſſe entendre de loin, je les obligerai de s'enfuir pour ſe cacher, ils croiront que je les cherche, & ma bonne volonté pour eux leur cauſera plus de mal que de bien, après avoir penſé long-tems à ce qu'il devoit faire, il lui vint enfin en penſée de s'éloigner de deux ou trois cens pas, & de ſe mettre à braire, & il crut que ce moyen étoit le meilleur.

En effet dès que cette harmonie eut frappé les oreilles de Carlos, il s'écria

Tom. 6. pag. 357.

FIRENZE

en parlant à Clemence, qu'eſt-ce que j'entens, lui dit-il ? c'eſt le braiement d'un âne ou quelqu'un qui paſſe ſon chemin, ou c'eſt un âne égaré, quoique ce ſoit il faut que je le voye ; mais tenez-vous ſans bruit où vous êtes. Il ſe leva, prit un tiſon d'une main & ſon épée de l'autre, & fut du côté de Sancho ; celui-ci qui le vit venir vers lui, s'écarta encore, & ſe reprit à braire pour l'attirer ; enfin quand il le vit aſſez loin, il ſortit de ſa cachette ; & ſe montrant à Carlos : n'ayez point de peur, lui cria-t-il, c'eſt moi qui vient de braire pour vous faire venir, parce que je veux vous parler & vous offrir mes petits ſervices ; j'ai imaginé ce moyen pour ne vous pas ſurprendre, de crainte que ma voix en vous parlant du lieu où j'étois caché près de vous, ne faisît votre chere maîtreſſe ; je ſuis comme vous pour cette nuit habitant de ce bois, car je ſuis égaré ; mais j'ai par devers moi ce que vous n'avez pas peut-être, c'eſt un bon biſſac bien garni, & je ne me mets jamais en campagne ſans : rapprochons-nous, & prenez les devans pour raſſurer votre maîtreſſe.

Carlos courut annoncer cette bonne nouvelle à Clemence : ma chere, s'écria-t-il, prenez courage, le Ciel s'intéreſſe pour nous, voilà un Ange qui vient à notre ſecours : Clemence ayant paſſé ſa tête au travers des branches de ſa tente, & voyant ce phantôme blanc, ne put s'empêcher de faire un cri : ne craignez point, ma belle, lui dit Sancho, je ne ſuis pas le diable, car le diable eſt noir, à ce que l'on dit; & quoique je ne ſois pas non plus un Ange, je ne laiſſerai pas de vous faire plaiſir, levez-vous ſeulement & venez prendre place auprès du feu.

Clemence raſſurée par ces paroles ſe leva; & conſidérant de près l'équipage de Sancho, elle le ſalua, le remercia de ſes offres, & lui fit compliment ſur ſon éloquence. On ne peut pas mieux braire aſſurément, lui dit-elle, & nous avons crû l'un & l'autre que c'étoit véritablement un âne égaré : trêve de complimens, lui dit Sancho, aſſoyez-vous & faiſons revûe de mon biſſac, dont vous avez peut-être autant de beſoin que moi; car je n'ai mangé de tout le jour, non pas que je n'euſſe de quoi manger, vous

l'allez voir ; mais dans l'eſpérance de ſortir de ce bois pour trouver un meilleur gîte ; c'eſt ſans doute le Ciel, reprit Clemence, qui a permis cela pour l'amour de nous ; cela étant ainſi, reprit Sancho, faiſons un bon uſage de cette faveur du Ciel ; en diſant cela il tira premierement du biſſac une bouteille pleine de bon vin, & un demi chevreau roti que la Charbonniere avoit acheté pour lui, & trois ou quatre petits gâteaux. Sans nous amuſer, leur dit il, à raiſonner pour le preſent, bûvons, mangeons, & tâchons enſuite de repoſer, demain il ſera jour, nous verrons ce que l'on pourra faire pour vous rendre ſervice, je vais preſqu'où vous allez, & ma compagnie ne vous ſera pas à charge.

Sancho n'en dit pas davantage, car il avoit faim, il eut ſeulement l'honêteté de couper les meilleurs endroits pour les ſervir à Clemence & à Carlos, & s'ammoda comme il pût du reſte ; & les ayant obligés de boire ſans façon à même la bouteille, faute de taſſe, il verſa dans la forme de ſon chapeau pour lui, & en laiſſa encore pour eux chacun un petit coup. Enfin, le repas

étant fini, il engagea Clémence à s'aller reposer, & ayant étendu sa couverture proche du feu sur des feuilles & de la mousse, il pria Carlos de prendre place auprès de lui, & ils passerent ainsi la nuit jusqu'au lendemain.

CHA-

CHAPITRE XVII.

Suite de l'Hiſtoire de Clemence & de Don Carlos.

IL ne falut point de cloche pour éveiller des gens ſi mal à leur aiſe, & qui outre cela avoient chacun leurs raiſons pour ne pas faire un plus long ſéjour dans ce bois; Sancho fut leur conducteur, il les mit dans la route qu'il avoit quitté la veille pour aller vers eux, & prenant Clemence par un bras & Carlos par l'autre, ils marcherent le mieux qu'ils purent juſqu'à la ſortie du bois, & virent dans la vallée un village où le chemin les conduiſoit.

Ce village dont Clemence ſçavoit le nom, n'étoit qu'à cinq lieues de chez elle, il n'étoit pas impoſſible qu'elle y trouvât quelqu'un qui la connût, & cette penſée la troublant, elle ne voulut pas s'expoſer à y paſſer. Sancho pour la guérir de la peur, lui montra un ſentier qui, en traverſant une prairie, alloit regagner le chemin au-delà

du village ſans y entrer : il conſeilla à Carlos de le prendre avec elle, & de l'aller attendre à l'abri de quelques hayes, qu'il leur montra de loin : car pour moi, leur dit-il, je ne puis me diſpenſer d'aller au village, il faut un petit remplir le biſſac pour nous donner du courage & des forces par le chemin ; Carlos approuva le ſentiment de Sancho & ne voulant pas lui être à charge, il tira un ducat de ſa bourſe & le lui préſenta, mais Sancho devenu généreux depuis qu'il étoit à ſon aiſe, le refuſa & dit qu'il ſe chargeoit de la dépenſe, & qu'on compteroit quand on ſeroit arrivé, ſous cette condition Carlos reſſerra le ducat & le laiſſa aller.

Bon Dieu, lui dit Clemence, dès qu'elle ſe vit ſeule avec Carlos, que vous me ſaiſiſſez de crainte en me montrant cette bourſe ! pouvez-vous ſonger aux ſuites qu'elle pourroit avoir ſi on nous arrêtoit, & ne pas trembler vous-même de peur ; il faut avouer, ma chere Clemence, lui répondit Carlos, que vous n'êtes guere ingénieuſe à vous tirer de peine, & que vous l'êtes beaucoup au contraire à vous faire des

phantômes de chagrins ; comment, s'écria-t-elle, il n'y va pas moins que de votre vie, ne vous traiteroit-on pas comme un voleur domeſtique ? & comment pourriez-vous vous en défendre ? le moyen eſt aiſé, reprit Carlos ; n'eſt-ce pas-là votre bourſe ? il eſt vrai que le nombre des ducats eſt augmenté, & je crois qu'il y en a bien cent ou lieu de cinquante, mais c'eſt toujours la bourſe qu'elle vous a volée ? ſi vous l'euſſiez pû retrouver, vous ſeriez-vous fait un ſcrupule de reprendre votre bien ; Hélas ! repartit Clemence, je ne ſçais ce que j'aurois fait, car elle avoit ſi fort envenimé l'eſprit de mon pere ſur ce ſujet, que je n'aurois peut-être oſé le faire crainte de rappeller le ſouvenir d'une choſe preſque oubliée ; quoi, reprit Carlos, ſi vous euſſiez fait cette découverte la veille de notre fuite où vous n'aviez plus de meſure à garder en quittant la maiſon vous ne l'auriez pas priſe ? Ho en ce cas-là, repliqua-t elle, je crois que je n'en aurois pas fait de façon, mais tout cela ſont des ſuppoſitions qui ne rendent pas votre action moins criminelle aux yeux d'un Juge animé

& prévenu; & moi, lui repliqua-t-il; je vous soutiens que le crime va disparoître tout présentement, si vous le voulez, reprenez votre bourse, n'est-il pas permis de reprendre son bien où on le trouve, qu'est-ce qu'on vous fera? il y a dira-t-on, plus de ducats qu'on ne vous en a pris, c'est toujours votre bourse, vous n'avez pas compté ce qui étoit dedans; voilà, ma chere Clemence, ce procès criminel, ce larcin domestique avec toutes ses suites au néant. En vérité Carlos, lui répondit-elle d'un visage riant, je crois que vous avez raison, on n'a point de preuves que ce soit vous qui ayez fait le coup, & quand on me trouveroit saisie de la bourse, je n'ai rien à craindre en avouant le fait.

Sancho cependant entrant dans le village trouva une femme montée sur un âne qui lui parut vigoureux & bon, & lui voyant le crein de sa queuë tressé avec de la paille, il se douta qu'on le menoit au marché pour le vendre; une bonne pensée lui vint en ce moment dans l'esprit qui l'obligea d'arrêter la femme pour lui demander où elle alloit si vîte, je vais, lui répondit cette

femme, vendre mon âne à une foire qui ſe tient aujourd'hui à deux lieues d'ici; cela étant, reprit Sancho, je vous épargnerai la peine d'aller ſi loin ſi vous voulez, vendez-moi votre âne, hé par ma foi, repartit la femme, je le veux bien, mais avez vous de l'argent comptant à me donner? quelle diable de raiſon, repliqua Sancho! non, je n'en ai point, je vous ferai un billet de change à trois mois, n'eſt-ce pas tout de même? eſt-ce que vous vous moquez de moi, mon ami, lui dit cette femme, avec votre billet, & touchant ſon âne alloit continuer ſon chemin, mais Sancho la retenant, lui dit, c'eſt vous qui êtes une bête de me demander ſi j'ai de l'argent comptant, eſt-ce qu'on va cueillir des meures ſans crochet? eſt ce qu'on va en vendange ſans panier? eſt-ce qu'on va au moulin ſans ſac? hé par la mardi, il faut que vous ſoyez bête comme une canne de ne pas voir que je me moque en effet de vous quand je vous offre un billet, convenons ſeulement du prix & tenez bien la bride de votre âne juſqu'à ce que vous ayez votre argent compté dans votre main: combien en voulez-vous?

j'en veux, lui répondit la femme, soixante réalles, c'eſt une jeune bête qui vient d'une bonne race & qui vous rendra bon ſervice, ſi vous l'entendiez braire vous jugeriez à la force de ſa voix ce qu'il vaut, car c'eſt à cela qu'on regarde en ce pays-ci; nous allons donc voir tout préſentement, reprit Sancho, lequel de nous deux vaut le mieux, & ſe prenant en même tems le nez il ſe prit à braire; l'âne ſans façon lui répondit, la femme ſe prenant à rire, ma foi, mon bon homme, lui dit-elle, vous êtes auſſi habile que mon âne ou peu s'en faut, ſi je vous entendois tous deux ſans vous voir je ne ſçai lequel de vous ou de lui je prendrois pour l'âne. Voilà une belle comparaiſon que vous faites là, reprit Sancho! il y a de la différence de ſa voix à la mienne comme du jour à la nuit, fi-donc, cet âne-là eſt pulmonique, ſi je ne me trompe, & vous faites bien de vous en défaire, écoutez ſeulement mon éloquence au prix de la ſienne, & Sancho ſe piquant d'honneur pour avoir l'avantage ſur l'âne ſe prit à braire de ſi bonne grace, que la femme fut obligée de ſe boucher les oreilles.

Après ce petit prélude qui tendoit à examiner la bonté de la bête, Sancho lui demandá le juſte prix, je vous l'ai dit, répondit-elle, & je n'en rebatrai rien, vous vous moquez, femme, reprit Sancho! quoi ſoixante réalles; cet âne-là, ſi l'on juge de ſa bonté par ſa voix, n'en vaut pas ſeulement vingt au prix de moi, je vous en donne quarante ſans marchander avec le baſt, & c'eſt parce que je ſuis fatigué de porter ce biſſac & cette couverture, car ſans cela je n'en voudrois point du tout, je ſuis ſûr que vous n'en aurez pas au marché ce que je vous en donne, il vous l'auroit falût porter dans une litiere pour le conſerver; car quand on le verra eſſouflé & preſque ſans voix dans une foire on ne vous le demandera pas, voyez ſi vous voulez quarante réalles, il paſſa dans ce moment un homme du village, la femme l'arrêta & lui demanda ſon conſeil, & il lui conſeilla de faire l'affaire à cinquante réalles ſi on les vouloit donner, Sancho fit encore ce qu'il pût pour partager le diférent, mais enfin il conclut le marché & donna les cinquante réalles, puis montant ſur l'âne entra auſſi tôt dans le village pour

faire ſes proviſions, il ne trouva que du ſalé, du pain & du vin, il en prit ce qu'il en faloit pour le jour, & liant le biſſac & la couverture ſur la croupe de l'âne, il retourna vers ſes gens qui l'attendoient au lieu qu'il leur avoit montré, & pour les avertir de loin de ſon retour il ſe prit encore à braire, & l'âne auſſi & il arriva ainſi au bruit de ſes fanfares où on l'attendoit.

Carlos & Clemence ne furent pas long tems à connoître que c'étoit un ruſtaut plaiſant, mais tout ruſtaut qu'il leur parut, ils trouverent en lui des qualités qui méritoient quelque conſidération & d'autant plus qu'ils en avoient beſoin, ſon arrivée burleſque leur donna une envie de rire extrême, cependant un bon bouriquet qui alloit grand train fut un objet aſſez agréable pour Clemence qui ne pouvoit marcher qu'avec bien de la peine & fort lentement, elle comprit bien que c'étoit pour elle, & elle trouva l'action tout-à-fait galante pour un homme de ſa ſorte, Carlos lui en fit compliment & lui dit en riant qu'il lui donneroit quaſi de la jalouſie, non pas de la jalouſie, dit alors Clemence, mais de la confuſion

de ne l'avoir pas prévenu conſidérant le beſoin que j'en ai ; Carlos s'en excuſa le mieux qu'il put, cependant Sancho déployant le biſſac, étala ſur le gazon ce qu'il avoit, & l'on fit un aſſez bon repas ; enſuite de quoi, Clemence étant montée ſur l'âne enveloppée de la couverture le biſſac en trouſſe, & Carlos le nez dans ſon manteau parce qu'il faiſoit un vent aſſez froid, nos voyageurs pourſuivirent leur voyage vers le Toboſo où on leur dit qu'il y avoit encore trois journées de chemin, & comme la crainte commençoit à ſe diſſiper de part & d'autre & le tems propre à voyager agréablement parce qu'il ne faiſoit pas trop chaud. Sancho pria Carlos de lui faire, chemin faiſant, le recit de ſon hiſtoire & de ſon engagement avec la belle Clemence, ſi cela ſe pouvoit faire ſans danger, quoiqu'on pouvoit ſe confier à ſa diſcrétion ; Carlos & Clemence crurent qu'ils ne pouvoient refuſer cette ſatisfaction à un homme qui leur étoit devenu ſi néceſſaire, & en qui ils connoiſſoient tant de franchiſe & de bonne volonté à les aider ; il conſentit de le ſatisfaire, & le fit en effet ſur le champ de cette maniere.

Je ſuis, dit Carlos, fils unique d'un Gentilhomme dont le bien eſt aſſez près de Salamanque, mon Pere n'ayant que moi d'enfans, m'a donné toute l'éducation qui convient à un jeune homme comme moi ſelon l'idée qu'il avoit de m'établir, j'ai fait une partie de mes études, & comme on ne vouloit pas faire de moi un docteur, on m'a donné d'autres maîtres, afin que ſans paſſer pour ſavant je puſſe cependant parler de tout & avoir une teinture de tous les beaux arts, mon inclination dominante a toujours été de voyager, ma curioſité ne me portoit pas à traverſer des mers d'une étendue immenſe, pour aller voir des viſages Chinois ou Japonnois, mon inclination étoit, ce me ſemble, plus noble, je me bornai aux beautés de l'Europe s'il plaiſoit à mon Pere de m'accorder cette grace, mon plan étoit d'aller en Italie qui eſt aſſûrement la ſource de toutes les curioſités du monde, & de tous les beaux arts, je devois de là paſſer en Allemagne, & m'arrêter quelque tems dans toutes les Cours des Princes de l'Empire, & revenant par la Flandre ſi renommée pour la quantité de ſes Villes & la ſumptuo-

ſité de ſes édifices, puis traverſant enfin la France dont on parle ſi avantageuſement, revenir chez moi paſſer le reſte de mes jours dans mon bien, mais le bien de mon Pere n'étant pas aſſez conſidérable, pour me donner un équipage qui convînt à ma naiſſance, comme mon Pere l'auroit ſouhaité, & que d'un autre côté je ne voulois pas que cet obſtacle me retînt, je me bornai à un équipage aſſez ſingulier qui en m'épargnant beaucoup de dépenſe, me donnoit plus de liberté & de plaiſir, & en même tems de moyen pour paroître dans les occaſions où je le jugerois néceſſaire.

Je réſolus de m'équiper en païſan, non pas en gueux dont la condition eſt mépriſable à tout le monde, mais en homme aiſé ſelon ſon état, un bon habit de gros drap ſur le corps, du linge aſſortiſſant à l'habit, des ſouliers de pieton & des guêtres par-deſſus mes bas, un bâton à la main dans lequel il y avoit une bonne épée, peu d'argent ſur moi, mais de bonnes lettres de change pour les lieux où j'avois deſſein d'aller; voilà, notre ami, continua Carlos, quel étoit mon équipage en partant

de nuit de chez moi, & c'eſt le même que vous me voyez encore aujourd'hui je vous dis que je partis de nuit, & cela ſe fit de concert avec mon Pere, afin de n'être pas vû dans le pays équipé de la ſorte, la crainte que j'eus en ſuivant le grand chemin de Madrid, où il faloit que je fuſſe, de rencontrer des gens qui me connuſſent, me fit prendre un chemin de traverſe moins frequenté & c'eſt en cela particulierement que j'ai connu les ſecrets de la providence qui nous conduit par des routes inconnues où nous ne penſons pas aller.

Hélas! s'écria Carlos que toutes ces précautions étoient vaines, j'avois fait le plan de tout mon voyage & je me propoſois de le ſuivre, s'il étoit poſſible, mais le deſtin en avoit ordonné autrement; Ho, ce diable de feſtin, interrompit Sancho, eſt un terrible perſonnage, quand il a une fois écrit quelque choſe ſur ſon livre, il faut que cela aille comme il l'a dit, quelque choſe que l'on faſſe, & tel que vous me voyez ſans lui je ſerois peut-être de l'heure que je parle, en poſſeſſion d'un Royaume; mais comme un maître que j'avois en ce tems-là & qui eſt mort depuis, étoit

ſur le point d'aller conquêter ce Royaume & deux ou trois autres en Barbarie il s'aviſa d'aller conſulter un oracle, c'eſt comme qui diroit une voix qui ſort de ce je ne ſçai où qui vous annonce les arrêts de ce feſtin, & cet oracle lui défendit d'y aller de trois ans, & pendant ce tems là, Madame la Camarde eſt venue faucher mon maître, & voilà comme le Royaume eſt allé à vau l'eau.

Carlos & Clemence furent ſi ſurpris d'entendre ce galimatias où ils ne comprenoient rien, qu'ils jugerent à cela que le bon homme avoit le cerveau rempli de chimeres & d'illuſions, il leur étoit cependant devenu néceſſaire & il les divertiſſoit, cela fit que Carlos eut la complaiſance de continuer ſon hiſtoire ainſi.

J'avois déja, dit il, marché trois jours de ſuite ſans rien trouver qui me fit obſtacle, & me trouvant le quatriéme qui étoit un dimanche en un Bourg qui n'eſt pas fort éloigné d'ici, comme j'entrois à l'Egliſe pour entendre le ſervice divin, je vis preſque à côté de moi la belle Clemence que voilà, accompagnée d'une ſœur du ſecond lit & de ſa belle mere ; juſques-là j'avois

ignoré ce que c'étoit qu'Amour, mon cœur n'avoit encore rien ſenti de ce feu inviſible qui fait les délices des mortels, non que mon cœur fût inſenſible ; mais peut être faute d'un objet qui pût le captiver, ce furent ces traits nobles mêlés de douceur & de grace, ce fut ce teint fleuri de lis & de roſes naiſſantes que vous voyez briller ſur le viſage de ma chere Clemence, ce fut enfin le compoſé de toutes ces beautés réunies dans un ſeul ſujet ſans art, ſans affectation qu'un ſimple négligé, qui porta le flambeau de l'Amour dans mon ſein ; je ne puis le diſſimuler, je le dis à ma honte, je fus peu attentif à mon devoir dans le lieu ſaint où j'étois, mes regards toujours fixés ſur l'objet qui m'occupoit pour lors uniquement, portoient de plus en plus le trouble dans mon cœur, je crus m'appercevoir que ſans faire attention à l'extérieur de ma perſonne qui pouvoit me rendre mépriſable. Clemence ne laiſſoit pas de s'intéreſſer dans ce qui me touchoit ; ſes regards fréquens, quoique retenus & modeſtes me donnerent un préjugé avantageux de mon bonheur ; peut-être que plus éclairé que tout le monde

l'Amour prit ſoin de lui faire connoître mon déguiſement, quoiqu'il en ſoit, je me flatai que je ne lui étois pas indifférent, toutes mes méditations (ſi je l'oſe dire) ne roulerent que ſur le bonheur de la poſſéder, je ne penſois déja plus à la continuation de mon voyage, quoique ſelon toutes les apparences je duſſe me remettre en marche dès que cet objet ſeroit diſparû, & nous étions tout proche de ce moment, parce que le ſervice étoit fini, je la ſuivis, je la conduiſis des yeux juſques chez elle qui étoit une aſſez belle maiſon à mille pas du Bourg, ce fut-là que malgré mes belles idées, il me falut renoncer à tout ce qui m'avoit ſi agréablement occupé pendant une heure.

Je ne ſçaurois bien vous exprimer, mon cher ami, continua Carlos, la ſituation où je me trouvai après cette cruelle ſéparation, je vis de loin que ma chere Clemence ſe tournoit encore de fois à autre pour me regarder, ce ſoin curieux me donnoit une joie ſecrete, & cette joie nourriſſoit dans mon ame, je ne ſçai quelle ſérénité qui avoit quelque choſe de ſurnaturel & de délicieux, il me ſembloit que je

ne devois pas me décourager, en m'éloignant de ce cher objet pour continuer mon chemin; je sentois, ce me sembloit, une chaîne invisible qui me retenoit en marchant, je n'avançois pas, ou mes pas étoient si lents & si petits qu'il sembloit que je fusse toujours à la même place, hélas! m'écriai-je, est-ce ici le terme de mes voyages? il faut bien le croire, puisque je sens qu'il m'est impossible d'aller plus loin, que vais-je chercher au fond en Italie & en Allemagne? rien du tout, je cours peut-être après une ombre trompeuse, une vaine curiosité, & je laisse derriere moi le vrai bonheur de la vie, faute de le connoître, je sens que cette passion inquiete qui m'entraînoit s'affoiblit, mes desirs curieux ne me portent plus qu'à voir ce que j'aime, toutes les beautés de l'univers se réunissent dans le seul objet qui me touche, tout le monde entier n'a plus rien qui excite maintenant ma curiosité.

En vérité, Carlos vous me donneriez de la confusion par les éloges que vous faites de moi, si vous parliez de même en présence de certaines gens, il est vrai, se reprit elle en riant, que c'est

c'eſt un amant qui fait le portrait de ſa maîtreſſe, on ſçait bien que l'exageration eſt permiſe en cette occaſion, & qu'on n'ira pas employer des couleurs affreuſes pour peindre ce que l'on aime; cependant je vous prie de retrancher un peu de ce préambule inutile qui ne tend qu'à exprimer vos penſées, pour paſſer aux actions qui ſont l'eſſentiel de notre hiſtoire.

Je vous obéis donc, ma chere Clemence, continua Carlos; il me fut impoſſible de perdre de vûe cette maiſon qui renfermoit dans ſes murs l'objet de toutes mes penſées; toute ma raiſon me fut inutile, je ne pus réſiſter à l'effort d'une vertu ſecrette qui m'attiroit d'où je venois, & me faiſoit retourner ſur mes pas; je réſolus enfin de coucher en ce lieu-là; & le prétexte ſpécieux dont je tâchai d'autoriſer ce ſéjour, fut la néceſſité d'aller à l'Egliſe après le dîner; j'y fus dès que l'heure m'y appella; je me plaçai en un lieu commode d'où je pouvois voir & difficilement être vû: j'y vis bien-tôt après arriver comme le matin, ma chere Clémence, une ſœur cadette & la fâcheuſe belle-mere. Quelque ſoin que je priſſe

de me cacher, ſes yeux plus pénétrans que ma prévoyance me découvrirent. Bon Dieu ! que ne ſentis-je pas en ce moment, en voyant ſes regards s'échaper comme malgré elle de mon côté; le plaiſir qu'elle paroiſſoit trouver à me voir, me perſuadoit que j'étois aimé, & que peut être elle ne me jugeoit pas indigne de la poſſéder. C'étoit une idée un peu extravagante, en l'équipage où j'étois; mais je ne faiſois pas attention à mon déguiſement; l'amour aveugle les uns & éclaire les autres, diſois-je en moi-même : elle me connoît peut-être quand je ne me connois pas moi-même. J'eus lieu de croire cependant que nous avions à peu près les mêmes penſées, puiſqu'il me paroiſſoit que nous étions prévenus de la même paſſion. Enfin je la perdis comme je l'avois perdue le matin; je rentrai dans le cabaret où j'étois logé, rêveur & incertain du parti que je prendrois le lendemain : toutes mes penſées, quand je fus dans ma chambre, ſe réunirent en elle; mon imagination avoit retenu une impreſſion inéfaçable de toutes les graces qui m'avoient touché; & l'abſence loin de l'effacer de ma mémoire me cau-

ſa toute la nuit un ſouvenir inquiet de l'objet dont j'étois occupé qui me raprochoit d'elle, ou du moins me faiſoit voir ſon image peinte avec les couleurs les plus vives & les plus piquantes.

J'employai envain pendant la nuit tout ce que j'avois de raiſon pour vaincre ces penſées qui, toutes illuſoires qu'elles me paroiſſoient quelquefois, ne laiſſoient pas de faire obſtacle à la continuation de mon voyage, je me flatois, il n'en étoit rien. Je fus le lendemain auſſi amoureux que je l'avois été la veille; les périls que l'on court dans les voyages vinrent arrêter mes pas ſous des figures affreuſes; je n'avois aucune affaire où j'avois deſſein d'aller; la curioſité toute ſeule m'y portoit, & je ſentois pour lors une vertu ſecrette qui réſiſtoit à cette curioſité; j'allois paſſer dans un exil volontaire peut être les plus belles années de ma jeuneſſe, incertain du tems de mon retour, & perdre par là l'occaſion de me rendre heureux: il me parut enfin que ma raiſon revenoit à elle en raiſonnnant ainſi: Je cédai à ces ſecretes leçons, je retournai à mon cabaret, & je ne penſai plus qu'à me rendre cette maiſon acceſſible.

J'appris bien tôt par des voiſins que j'interrogeai adroitement, qu'on cherchoit un Berger. Je fus me preſenter, & l'on me reçut : ce commencement ſi heureux me fut un préſage flateur qui m'encouragea. J'eus de plus le plaiſir de voir que ma chere Clemence marquoit quelque joie, & qu'elle paroiſſoit me ſçavoir bon gré de la démarche que j'avois faite ; elle me parut impatiente de me parler ; & dès qu'elle le put faire ſans être obſervée, elle s'approcha de moi avec un viſage ſi gracieux, que j'eſtimai ce bonheur plus cher que tous les biens de la vie : Comment vous appellez-vous, me dit-elle, mon ami : je m'appelle Carlos, lui répondis-je : Carlos, reprit-elle : hélas ! que c'eſt dommage qu'il n'y ait un (Dom) avant ce nom-là, on pouroit en faire quelque choſe. Cette réponſe me confirma dans mes préjugés qu'elle avoit quelque ſoupçon de ce que j'étois ; cela m'obligea de lui répondre ainſi : rien ne vous empêche de l'y mettre ce (Dom) lui dis-je, & peut-être ſerai-je aſſez fort pour le porter ; elle ne m'en put dire davantage ; mais il me parut qu'elle comprit bien ce que je voulois

dire, & crut que ſes préjugés ne s'éloignoient pas de la vérité, & depuis ce tems-là elle m'appelloit toujours Don Carlos.

Ces petites attentions flattoient ma paſſion, mais cela ne s'expliquoit pas aſſez nettement pour un jeune homme bouillant & impatient de ſçavoir ſon ſort; j'y étois cependant fort ſenſible: parce que du moins, ſi ce n'étoit pas une preuve certaine d'une affection qui tendît à une fin, c'étoit une marque de bienveillance qui m'offroit ſouvent les occaſions de parler & de m'expliquer, je tâchai de me contraindre dans le perſonnage emprunté que je jouois, je fis une hiſtoire étudiée de mon pays & de mes parens, pour ſatisfaire les curieux que je renvoyois à cinquante ou ſoixante lieues, pour s'informer de la vérité de ce que je leur diſois, mais ce fut cette hiſtoire même dont Clemence pénétra le ſouterrain qui acheva de la confirmer dans la penſée qu'elle avoit déja, que je pouvois ajoûter le (Dom) à mon nom, & qui augmenta l'envie qu'elle conſervoit depuis ce tems là, de m'entretenir quelques momens en particulier ſur ce ſujet.

Nous étions au tems des vendanges, c'eſt une ſaiſon où il ſemble qu'on ait plus de liberté que dans un autre, parce que tout le monde eſt diverſement occupé, un de ſes jours-là Clemence ayant eu quelque petite querelle avec une de ſes ſœurs; elle ſortit de ſa chambre aſſez rudement, l'autre qui ſe ſentoit ſupportée de ſa mere ne céda point : la protection d'une mere rend les enfans hautains & inſolens, Clemence lui donna enfin un ſoufflet, ne pouvant plus tenir contre une petite fille qui lui devoit le reſpect, la jeune fille ſe prit à crier de toute ſa force & appeller ſa mere, la mere auſſitôt vint à ſon ſecours, & ſur les plaintes de la petite fille vint fondre ſur Clemence, & la maltraita furieuſement; ce n'étoit pas une choſe fort rare, & ce n'étoit pas même en cela qu'elle étoit la plus malheureuſe & le plus à plaindre, cette femme artificieuſe avoit corrompu l'eſprit de ſon mari, qui étoit un homme mol & crédule, & elle tâchoit, aidée des conſeils de gens de chicanne à qui elle appartenoit, de changer le bien de nature, afin de le faire tomber à ſes enfans. Cle-

mence qui commençoit à voir clair dans ce qui touchoit ſes intérêts, quoique très ignorante dans la chicane, ne laiſſoit pas d'entrevoir qu'on travailloit à la ruiner, elle en écrivit à ſa parente chez qui nous allons, qui a pris des meſures contre les fauſſetés de cette marâtre, pour conſerver le bien de ſa couſine, dont elle eſt Curatrice; celle ci enragée ne ſçavoit à qui s'en prendre, ſon chagrin tomboit toujours ſur Clemence, elle la mortifioit en tout ce qu'elle pouvoit, juſques aux habits qui faiſoient connoître ſa haine, on voyoit à Clemence une ſimple griſette, tandis que les autres étoient magnifiques.

Je reviens à la querelle dont je parlois, Clemence s'étant enfin échapée des mains cruelles de ſa belle mere, s'enfuit dans un boſquet qui joignoit la maiſon, & le traverſant, vint dans un champ rempli de genievres & de genêt, où pour lors je gardois mon troupeau, j'étois couché à l'ombre de ces arbuſtes occupé de ma paſſion naiſſante, le bruit que fit Clemence en approchant du lieu où j'étois me fit lever, elle fut ſurpriſe de me voir ſi près, je ne

ſçai ſi elle me cherchoit; elle me parut toute hors d'elle-même; dans ce moment un loup traverſant la plaine m'obligea de la quitter bruſquement pour le détourner de mon troupeau, Clemence diſparut pendant ce tems-là, elle fut ſe cacher dans des joncs marins où elle ſe répandoit en pleurs & en ſoupirs, je la cherchai long-tems ſans la trouver; enfin ayant eſſuyé ſes larmes, ce fut elle qui m'appella comme je paſſois ſans la voir aſſez près d'elle; Dom Carlos, me cria t elle, Dom Carlos, je reconnus d'abord la voix de ma chere Clemence, elle avoit des accens ſi doux & ſi touchans qu'il n'étoit pas poſſible de s'y méprendre, je fus auſſi tôt à elle, & quand j'en fus tout proche, je lui dis, que me voulez-vous, ma chere Clemence? Hélas, me dit-elle d'un air ſérieux, en faiſant une petite mine mépriſante, cette maniere de parler me paroît un peu libre pour un berger, je l'avoue, lui répondis-je, mais elle ne l'eſt peut être pas trop, pour Dom Carlos.

Comme les occaſions de ſe parler en particulier étoient rares & difficiles à ménager, il falloit en profiter quand elles

elles ſe préſentoient ; paſſer des années (me diſois-je quelquefois à moi-même) à l'imitation de nos anciens Heros de Romans, avant que d'en venir à une déclaration, ſeroit pour moi un moyen de mourir bien-tôt, incertain de mon ſort ; je pénétrois auſſi par les avances qu'elle me faiſoit, qu'elle avoit des raiſons d'en venir à un éclairciſſement ; & quoiqu'elle ſe comportât envers moi avec toute la retenue qui convient à ſon ſexe, ſes regards quelquefois plus éloquens que ſa bouche, m'en diſoient aſſez pour me donner quelque hardieſſe de lui parler : enfin après un petit combat de parole ſur les termes familliers dont je m'étois ſervi, elle me fit aſſeoir près d'elle ; & lorſque j'y fus, elle me dit, Carlos, il s'agit de me faire une confidence ſincere de ce que vous êtes ; mon cœur me dit depuis long tems que vous n'êtes point né pour être Berger, & j'ai des raiſons de vous parler ainſi, qui ne vous ſeront peut-être pas déſagréables. Et moi, lui dis-je, j'ai une grace à vous demander avant que de vous répondre, c'eſt de me permettre lorſque nous parlerons en particulier, de

me ſervir toûjours de ces termes qui ſemblent vous offenſer, quoiqu'ils ſoient l'effet de l'affection la plus tendre & la plus reſpectueuſe : je ne puis, reprit-elle, vous accorder cette licence que je ne ſçache qui vous êtes; après cela je vous accorderai tout ce que mon devoir me pourra permettre de vous accorder : hé bien, lui répondis-je, il faut vous ſatisfaire; je ſuis Don Carlos.

Je lui dis enſuite ma naiſſance & le bien que j'avois, comme je viens de vous le dire; j'ajoûtai à cela les eſperances que j'avois, & le ſujet de mon déguiſement, les raiſons qui m'avoient obligé de me détourner du grand chemin; & enfin le bonheur d'avoir paſſé dans ce lieu & de l'avoir vûe; le pouvoir que ſes charmes avoient eu tout à coup ſur mon cœur, & le deſſein que j'avois formé de m'aller engager chez eux en qualité de domeſtique, pour avoir occaſion de lui offrir mon cœur & toute ma fortune, renonçant pour l'amour d'elle à toutes mes idées de voyage qui m'avoient juſques-là obſédées.

Je vous aſſure, me dit-elle, quand

ſ'eus fini de parler, que vous ne me dites rien que mon cœur ne m'ait dit avant vous. Je vous ai obſervé avec attention, j'ai remarqué le ſoin que vous preniez de déguiſer vos manieres, afin qu'elles répondiſſent à votre habit : & malgré tout cela, je ne trouvois point en vous cette ruſticité qui eſt le propre d'un vilageois né pour la ſervitude, au contraire je voyois malgré cette ruſticité affectée, une politeſſe dont je profitois ; & quand je faiſois des réflexions ſur la cauſe de votre déguiſement, je ne pouvois l'imputer qu'à l'amour que vous aviez conçu pour moi ; enfin, mon cher Carlos, me dit-elle d'un air riant & gracieux, ſi vous êtes ſincere, ſi tout ce que vous venez de me dire eſt véritable, & ſi je puis ajoûter foi à vos paroles & aux éloges que vous me faites de ma beauté, je ne ſuis pas tout-à-fait indigne de l'attachement d'un honnête homme. S'il n'avoit, lui répondis je, qu'une fortune éclatante à vous offrir, il ne mériteroit pas d'être vôtre eſclave ; il n'y a qu'un cœur ſincere qui puiſſe être digne du vôtre. Ha ! Carlos, s'écria-t'elle, faſſe le Ciel que

je trouve en vous cette ſincerité ſi déſirable, le langage des hommes eſt trompeur, ils cherchent à flater notre vanité par des louanges, & ſe font bien ſouvent un plaiſir de notre crédulité & de nos foibleſſes. Ha! ma chere Clemence, m'écriai-je à mon tour, que vous ſeriez injuſte de croire ſans exception tous les hommes tachés d'un vice ſi noir; le langage fourbe eſt le propre d'un libertin, qui regarde la vertu comme une belle fable; le vertueux au contraire regarde le vice comme un ſonge affreux. Vous êtes, ma chere Clemence, l'objet de mes premiers feux; c'eſt mon cœur qui vous parle plutôt que ma bouche; vous tromper, ce ſeroit me tromper moi-même & me rendre indigne de vos bontés.

Elle alloit me répondre, lorſque voyant de loin ſa belle mere avec ſes deux filles, qui ſelon toutes les apparences la cherchoient, elle fut obligée de me quitter; elle ſe coûla derriere les arbuſtes; & rentrant dans le bois, elle ſe cacha à l'ombre de quelques buiſſons, comme ſi elle y étoit toujours reſtée. Le ſoir quand je fus

de retour, elle me mit adroitement un billet dans la main, où je lûs ce qui ſuit.

Si tout ce que vous m'avez dit, Carlos, eſt véritable, informez votre pere de tout ce qui s'eſt dit entre nous, & des ſentimens où vous êtes pour moi, j'informerai de mon côté ma parente de tout ce qui vous regarde; ce ſont ſes ſages conſeils qui dirigent toutes mes actions; ſans elle, ſans les conſolations qu'elle me donne dans mon affliction, & le fond que je fais ſur ſa protection, je ſerois encore bien plus à plaindre que je ne ſuis; j'ai un lieu ſûr où elle adreſſe ſes lettres, il pourra vous ſervir auſſi pour les vôtres.

J'écrivis auſſi tôt à mon pere ſuivant les ordres de ma chere Clemence; je ſçavois qu'il devoit être dans une peine extrême de moi: il y avoit près de trois mois que j'étois parti; je devois lui écrire de Madrid dès que j'y ſerois arrivé; & il pouvoit aſſez naturellement craindre qu'il me fut arrivé quelqu'accident par le chemin. Ma lettre le tira de peine, & ſa réponſe me combla de plaiſir; il n'avoit conſenti à

mon éloignement qu'avec chagrin ; ſa bonté naturelle & ſa complaiſance pour moi l'avoient comme forcé de céder à mes importunités ; il avoit employé vainement tous les moyens qu'il croyoit capables de me retenir. Il m'avoit propoſé de me marier ; & je puis dire que les partis dont il m'avoit parlé, n'étoient pas indignes de moi. Rien de tout cela ne me touchoit ; mon cœur ne reſpiroit que pour les voyages ; il n'étoit point encore ſuſceptible d'amour, ſoit que le moment ne fût pas encore venu, ou que l'objet qui devoit le rendre ſenſible, m'attendît où je ne m'attendois pas de le trouver. Je le vis enfin cet objet qui ſçut me toucher ; il ſe fit en ce moment une révolution univerſelle de tout ce qui étoit au dedans de moi ; ma paſſion de voyager fut tout à coup étouffée ; & bien-tôt je ſentis le pouvoir invincible de l'amour, & l'effet de ce que j'avois entendu dire mille fois ſans le croire, que les attraits d'une femme ſont l'écueil de la liberté.

CHAPITRE XVIII.

Plaiſanteries de Sancho ſur ſes avantures paſſées. Suite & fin de l'hiſtoire de Carlos & de Clemence arrivée au Toboſo.

CARLOS alloit continuer ſon hiſtoire ; mais Sancho l'interrompant, lui dit : Seigneur Carlos, il me ſemble qu'il y a long tems que vous parlez, & moi long tems que je ne dis mot, & que nous devons avoir beſoin l'un & l'autre de nous humecter l'aluete ; & je croi que la Signora Clemence ne m'en dédira pas: qu'eſt ce qui vous donne cette bonne penſée, lui dit elle: c'eſt, reprit Sancho, le lieu où je vois que nous allons arriver ; l'ombrage de ces lieges, le gazon vert qui eſt deſſous & aux environs, & notre âne auſſi qui n'a pas parlé depuis long-tems ne ſera pas fâché de ſe rafraîchir à ce ruiſſeau. J'ai encore une bouteille de réſerve ; & par la mardi quand nous aurons un petit pourvû au plus preſſé, nous aurons plus de

courage à écouter le reſte de l'hiſtoire, qui me fait autant de plaiſir que ſi c'étoit la mienne propre; vous ſçavez que ventre affamé n'a point d'oreilles; & quand j'entends mes boyaux gronder, il faut tout laiſſer là pour les ſervir; & quand le vent ſe met une fois dedans, c'eſt le diable à confeſſer, ils font plus de bruit que moi, & il faut que je me taiſe le plus ſouvent.

Carlos & Clemence écoutoient avec plaiſir le raiſonnement facetieux de Sancho, & ne ſçavoient quel jugement faire d'un original ſi plaiſant; cela joint à ce qu'il avoit déja dit en parlant de ſon maître, de ſa conquête, de ſa Barbarie, de ſes Royaumes, de ſes dépouilles & le reſte, fit ſouvenir Carlos de l'hiſtoire de Don Quichotte, qu'il avoit lûe lorſqu'il étudioit, il trouvoit tant de rapport de cette hiſtoire à ce que Sancho diſoit, qu'il ne pût s'empêcher d'en [illegible]e ſon ſentiment à Clémence. J'ai lû, lui dit il, l'hiſtoire d'un fou, & ce fou avoit un Ecuyer auſſi agréable & plaiſant dans la converſation que notre ami que voilà: un fou, dites-vous, interrompit Sancho; & qui vous l'a dit, Seigneur,

Carlos, que c'étoit un fou, & moi je vous ſoutiens, & le ſoutiendrois devant le Pape qu'il étoit bien ſage ; car j'ai oui dire à ma grand'mere, qui n'étoit pas faite d'aujourd'hui, qu'un homme qui gagne du bien eſt toujours ſage, quand ſe ſeroit à faire des folies, pourvû que ces folies ne bleſſent point ſa conſcience ; & que celui qui mange le ſien eſt un fou, quand ce ſeroit à faire des actions d'homme ſage. Or, la véritable ſageſſe pour ce qui regarde ce monde ici eſt de gagner du bien, ou du moins de ne pas manger celui qu'on a. Mon maître étoit un pauvre Gentilhomme avant qu'il ſe mit dans l'eſprit de chercher les avantures, & il eſt mort à ſon aiſe, & a laiſſé du bien à ſes enfans. Ha ! qu'eſt-ce que j'entends, s'écria Carlos, quoi notre ami, ce Don Quichotte dont j'ai lû l'hiſtoire étoit votre maître. Il étoit mon maître, reprit Sancho, lorſque j'étois ſon Ecuyer, & que je cherchois les avantures avec lui ? Quoi ! il eſt poſſible, repartit Carlos, que vous ſoyez ce Sancho Panſa qui fait les délices de tout le monde : oui, répliqua t'il, je ſuis moi-même ce Sancho Panſa qui fait les dé-

lices de tout le monde, du moins ſi je ne me trompe, à moins que depuis ce tems-là quelqu'un m'ait changé en dormant. Ha! le plaiſant corps, s'écria Clemence, avec ſon changement: cela n'eſt mardi pas impoſſible; non, reprit Sancho, puiſque moi qui vous parle je me ſuis bien changé moi même contre un veau, il n'y a pas long-tems: contre un veau, dit bruſquement Carlos, contez nous donc un peu cette avanture: ô, par la mardi, reprit Sancho, cela ſera bien tôt expédié. J'étois dans une hôtellerie pour coucher, & il ſe trouva des Muletiers qui m'avoient autrefois berné, comme j'étois au ſervice de Don Quichotte; ce diable de Muletier qui étoit un ruſé matos, me lorgnoit & moi auſſi, & puis il parloit à des Alguaſils qui étoient à table avec nous; & puis les Alguaſils lui parloient à l'oreille, en me regardant, & tout cela me donnoit à penſer qu'ils avoient envie de me jouer quelque piéce; car les Alguaſils ſont des gens, comme vous ſçavez, qui ne cherchent que playes & boſſes, & il me ſouvient à ce propos, qu'un jour un Alguaſil paſſant ſur un grand che-

min, trouva un pauvre qui lui demanda l'aumône ; ce pauvre avoit bien là rencontré ſon homme pour lui faire la charité. L'Alguaſil arrêta ſon cheval pour le regarder, croyant que ce fut un voleur qu'il cherchoit : le pauvre parut avoir peur, en connoiſſant que c'étoit un Alguaſil ; l'Alguaſil qui connut qu'il avoit peur, jugea que ce pouvoit être ce qu'il cherchoit, ou du moins quelque garniment qui ne valoit pas mieux, il s'en ſaiſit, & commença par le fouiller, & lui prendre tout ce qu'il avoit ; & l'hiſtoire dit qu'il avoit un plein ſac de réales & de maravedis, dont l'Alguaſil fit ſon profit ; & puis connoiſſant en l'interrogeant par le chemin, que ce n'étoit point ce qu'il cherchoit, il le laiſſa aller ; & comme le pauvre vouloit lui demander la deſtruction de ſon argent, l'Alquaſil lui donna cinq ou ſix coups de la croſſe de ſon mouſqueton, & voilà la charité que font ſes gens-là.

Il me ſemble, dit alors Clémence, que ce n'eſt pas-là l'hiſtoire de votre échange contre un veau, & que cette avanture n'y a même aucun rapport.

Eſt ce que je ne vous ai pas dit, reprit Sancho, comme ce Muletier & ces Alguaſils empiroient contre moi pour me berner : c'eſt conſpiroient que vous voulez dire, notre ami, interrompit Clémence, mais cela n'importe, il eſt vrai que vous nous avez dit cela ; mais vous n'avez point parlé de votre échange contre un veau. Oh, pour ce qui me reſte à dire, reprit Sancho, cela va être fait en deux mots & une bredouille. Comme je vis donc qu'on avoit envie de me berner, je fis ſemblant de m'endormir, afin qu'on me menât où je devois coucher ; & quand je me vis tout ſeul, je fus voir dans les écuries où je pourrois bien me cacher, pour qu'ils ne me trouvaſſent pas ; & en cherchant je vis un veau nouveau né, que je portai dans mon lit, & que j'envelopai bien des draps & de la couverture, enſorte qu'on ne le vit point, & je fus chercher gîte ſous l'auge des mulets où je me couvris bien de paille. Or, les Alguaſils & le Muletier étant allés pour me prendre ſans lumiere dans mon lit, prirent le veau pour moi ; & l'ayant porté dans la grange, le bernerent, & voilà l'hiſtoire. Mais, lui dit

Clemence, vous étiez toujours le même, quoique vous euſſiez mis un veau à votre place ; & vraiement oui, répondit Sancho, j'étois toujours le même ; mais on ne laiſſa pas de prendre le veau pour moi ; eſt-ce que les choſes changent de nature en changeant de main ou de place, j'étois toûjours Sancho Panſa caché ſous l'auge de l'écurie, comme je l'aurois été dans le lit ; mais par le moyen de l'échange que je fis, ce fut le veau qui fut berné & non Sancho Panſa ; & puis le lendemain dès que Sancho Panſa ſentit les portes de l'hôtellerie ouvertes, zeſte il fit jacques-déloge, & ne demanda pas ſon reſte.

Ce n'étoit parbleu pas un ſot, dit Carlos, qui joua ce tour-là à des Alguaſils, & je reconnois à préſent Sancho Panſa à ſon eſprit. Laiſſons-là, s'il vous plaît le compliment, reprit Sancho, car cette marchandiſe ne remplit pas le ventre, & alleyons-nous ici pour rendre viſite au biſſac, & puis quand il n'y aura plus de vent dans mes boyaux, j'aurai meilleur courage de jaſer ſi cela vient à point.

Il fallut céder au conſeil de San-

cho pour le mettre de bonne humeur; Clémence deſcendit de l'âne, & s'étant aſſis tous trois ſous l'ombre des liéges, ils s'accommodérent de ce qu'il y avoit dans le biſſac. Enfin après le repas on ſe remit en marche juſqu'au ſoir : on voulut faire parler Sancho & le remettre ſur le chapitre de ſes avantures paſſées, il s'en défendit, attendu que ce ſeroit une incivilité d'interrompre le recit de l'hiſtoire de Carlos; il ſe fit là-deſſus un conflit de complimens, & il fallut enfin que Carlos cédât : il reprit la ſuite de ſon hiſtoire ainſi.

Nous reçûmes des lettres Clemence & moi à peu près en même tems : mon pere que j'avois inſtruit de tout ce qui regardoit Clemence, me mandoit qu'il conſentiroit à tout, ſi l'expoſé que je lui avois fait étoit véritable : la parente de ma chere Clemence lui parloit dans ſa lettre à peu près de même, elle lui manda entre autre (comme elle avoit déja fait pluſieurs fois) qu'il n'y avoit qu'un époux qui put la tirer de la ſervitude honteuſe où on vouloit la réduire, & que ſi après y avoir ſérieuſement penſé en

fille qui conſulte la raiſon, elle jugeoit que je fuſſe un parti pour elle, elle devoit, avant qu'on eût connoiſſance dans la maiſon de la choſe, s'échaper ſi elle pouvoit, & venir chez elle, afin que ſa belle mere ne put faire obſtacle à ſon bonheur, & que pour lors dès qu'elle ſeroit en ſa diſpoſition, elle embraſſeroit ſes intérêts & mettroit ſes ennemis à la raiſon.

Après avoir vû ſes lettres, continua Carlos, nous nous regardions comme des perſonnes deſtinées l'une pour l'autre, ſous le bon plaiſir de ceux qui avoient droit ſur nous; nous ne comprenons pas dans ce nombre le pere de Clemence qu'on regardoit comme un homme obſédé par les artifices de ſa femme & dont l'eſprit étoit un peu aliené. La meilleure partie du bien de Clemence venoit de ſa mere; elle avoit encore ſa part de la ſucceſſion de ſon pere, qui n'étoit pas ſi conſidérable, & dont on auroit bien voulu la fruſtrer; & comme la parente chez qui nous allons eſt Curatrice à la ſucceſſion de la mere de Clemence qui étoit ſa Tante, elle a une autorité qui prévaudra ſur celle du pere & de la belle-mere,

qui pourroient traverſer notre bonheur.

Cela eſt par la mardi bien penſé, interrompit Sancho, & ſi j'étois encore Juge comme je l'ai été, & que cette cauſe ſe plaidât devant moi, je ferois mardi bien voir à votre pere & à votre belle-mere, de quelle main je me mouche quand je ſuis morveux ; & ſi vous fuſſiez tombée entre les mains de défunt mon maître qui étoit, comme vous le ſçavez, le défenſeur des veuves & des orphelinnes, le ſupport des filles opprimées, le défaiſeur des torts & des griefs, & le porteur des infortunés, il auroit été trouver votre pere & l'auroit appellé en duel pour avoir raiſon de lui à pied ou à cheval, armé ou déſarmé, ou en quelque état qu'il eut voulu être, & s'il avoit été vaincu, comme cela s'enva ſans dire comme mon breviaire, il vous lui auroit paſſé ſon épée au travers de la gorge, à moins que quelque enchanteur eut pris ſa défenſe, & voilà à quoi ſervent les Chevaliers errans dans le monde.

Il eſt vrai que ce galimatias débité avec un ſérieux qui en augmentoit encore

core le merite, fit éclater de rire Carlos & Clemence juſqu'aux larmes. On prit pourtant un autre prétexte pour qu'il ne crut pas qu'on rit de ſes ſotiſes, l'âne s'étant pris à braire dans ce moment : quand cette convulſion de rire fut paſſée, Carlos prenant la parole lui dit, vraiement, Seigneur Sancho Panſa, je ne faiſois pas attention que vous avez été Gouverneur, ſi vous ne m'en euſſiez fait ſouvenir : voilà une grande nouvelle, répondit Sancho, que vous nous dites-là, il n'y a pas quatre jours que j'étois l'Alcade de Blandanda : comment mort-diable, s'écria Carlos, Alcade de Blandanda! oui de Blandanda, reprit-il, & c'eſt mon gendre qui en eſt le Seigneur : vraiement, lui dit Clémence, Seigneur Sancho Panſa, ci-devant Gouverneur, & depuis Alcade de Blandanda, vous deviez vous faire connoître d'abord, & nous vous aurions traité comme il convient de faire aux gens de diſtinction comme vous : & c'eſt tout juſte, reprit Sancho, pour qu'on ne me traite pas comme il convient aux gens de diſtinction, que je ne me ſuis pas fait connoître ; car toutes ces

belles dignités ſont avau l'eau, & je ne ſuis plus que Sancho Panſa tout court, & je ne veux point qu'on aille allonger mon nom plus qu'il ne faut; car il me ſouvient qu'un jour lorſque j'étois Gouverneur, je donnai une bouteille pleine de bon vin à un homme pour boire un coup à ma ſanté, & cet homme mettant le verre à ſa bouche & verſant de l'autre main dans le verre, ſon compagnon ſe prit à dire à la ſanté de ſon Excellence Monſeigneur Sancho Panſa, Gouverneur de l'Iſle Barataria, & la bouteille fut vuide avant que ce long préambule de qualités fut fini, & il m'en couta ma bouteille de vin pour cet honneur, car que l'on faſſe ce que l'on voudra, il en coute toujours à ceux à qui l'on fait de l'honneur, il faut que les flateurs & les faiſeurs de harangues & de complimens, vivent de leur métier auſſi-bien que les autres.

Hé bien notre ami Sancho Panſa, reprit Carlos pour finir ſon hiſtoire, puiſque vous voulez qu'on vous parle ſans façons, je vous dirai donc, comme je croi vous l'avoir déja dit, qu'on étoit au tems des vendanges lorſqu'il arriva

ne avanture qui contribua beaucoup à nous faire prendre notre parti, quoique cela ne ce ſoit exécuté que longtems après. Les deux ſœurs de Clemence entrerent dans le ſellier qu'il n'y avoit perſonne ; l'aînée ſoit par curioſité ou pour prendre du vin doux, monta à une cuve qui étoit preſque pleine, & le vin travailloit pour lors ; dès qu'elle eut le nez deſſus, la vapeur la ſuffoqua, & elle ſe laiſſa aller dans la cuve ; ſa ſœur cria auſſi-tôt, & Clemence qui n'étoit pas loin de-là accourut & monta auſſi-tôt pour ſecourir ſa ſœur, croyant qu'elle étoit tombée par quelqu'autre accident que celui de la fumée du vin échauffé ; mais à peine étoit-elle au haut de l'échelle, qu'elle tomba elle même à la renverſe & penſa ſe tuer. Le Preſſorier arriva en ce moment & fort à propos pour ſauver la vie de la premiere, un inſtant plus tard elle étoit ſuffoquée ; on la porta promptement au grand air, & elle revint ; Clemence étoit évanouie de ſa chûte & toute froiſſée : tout ce qu'on pût faire dans une conjoncture ſi preſſante fut de les emporter toutes deux dans leur chambre, & de les coucher.

La mere étoit pour lors dans les vignes avec les Vendangeurs; on courut lui annoncer cette nouvelle. Clemence, lui dit ce domeſtique, en voulant monter à la grande cuve, eſt tombée à la renverſe & s'eſt preſque tuée: Clemence, dit elle en ſouriant, c'eſt une bonne friponne, elle vouloit ſans doute aller prendre du vin doux, il eſt bon qu'il en coute quelque choſe aux frians. Non, Madame, reprit le domeſtique, ce n'eſt pas cela, c'eſt qu'elle vouloit relever ſa ſœur qui étoit tombée dans la cuve & qui a penſé y être étouffée. Qu'eſt-ce que tu me dis-là, s'écria la belle mere ſaiſie de crainte, c'eſt de ma fille dont tu me parles? Juſte Ciel! c'eſt ſans doute cette chienne qui l'a pouſſée dedans par malice; & ſans parler davantage, elle courrut de toute ſa force à la maiſon; ces deux paſſions ſi oppoſées, la joie & la triſteſſe qui ſe ſuccéderent ſi promtement, joint à l'épuiſement de ſes forces, firent une ſi grande révolution en elle, que perdant connoiſſance & tombant de foibleſſe en entrant chez elle, on la crut auſſi en danger que ces deux jeunes filles.

Cet évenement fit mieux juger que toute ſa conduite paſſée, ce qu'elle avoit dans l'ame pour Clemence, le domeſtique même en rendit témoignage, en rapportant la maniere dont elle s'étoit comportée dans cette occaſion; quand elle crut que l'accident ne regardoit que Clemence, elle n'en fit que rire, elle inſultoit encore à ſon malheur, par de mauvaiſes plaiſanteries; dès qu'elle apprit que ſa fille avoit la premiere couru riſque de perdre la vie, ce viſage où la joie un moment auparavant étoit peinte, ſe changea tout à coup, il devint pâle & livide; ſes yeux ſemblerent s'enfoncer dans ſa tête, ſes regards étoient farouches; elle tiroit de ſon cœur de profonds gémiſſemens; elle devint encore plus affreuſe dans ſon évanouiſſement. Elle revint cependant par les ſoins qu'on prit d'elle, auſſi tôt elle ſe fit conduire à la chambre des filles; & trouvant la ſienne parfaitement revemuë, elle fut un quart d'heure le viſage colé contre le ſien; & ſe faiſant violence, quand elle fut relevée, elle fut au lit de Clemence & l'embraſſa, & ſe prit en même-tems à pleurer de rage

ſans doute qu'elle n'eut pas péri dans cette occaſion. Ha! la fourbe, dit tout bas le domeſtique qui étoit revenu avec elle de la vigne, elle pleure, c'eſt qu'elle n'eſt pas morte, elle ſeroit elle-même morte de joie ſi je lui avois annoncé cette nouvelle.

Voilà notre ami, continua Carlos, le caractere de la perſonne dont nous faiſons l'éloge; fourbe juſqu'à verſer des larmes pour mieux tromper ſon mari, & le perſuader de ſa tendreſſe pour Clemence, lorſqu'elle travailloit en ſecret à la ruiner; la fourberie a toûjours une vûe qui intéreſſe, & les charmes dont elle flate le cœur, étouffent les remors, il en eſt preſque de même de tous les vices, ils ont un charme malin qui nous porte à les aimer, & qui nous fait trouver du plaiſir à les commettre. Cela eſt mardi bien vrai, dit alors Sancho; car quand mon âne, par exemple rue & ſe cabre, c'eſt qu'il veut tâcher de s'échaper pour aller vreder & faire quelque eſcalade, comme diſoit mon maître. Qu'eſt ce que vous voulez dire, notre ami, interrompit Carlos par cette eſcalade? N'eſt ce pas comme cela qu'on dit, reprit San-

cho quand on s'échape pour faire quelque petite fredaine ? N'entendez-vous pas, dit Clemence, que c'eſt eſcapade qu'il veut dire ? pourquoi l'interrompez vous ? Cela eſt mardi bien dit, reprit Sancho, car je ne ſçais plus où j'en ſuis ; je parlois de mon âne ; ah ! m'y voici : eſt ce que vous croyez que les bêtes n'ont pas leurs cataires auſſi bien que les hommes, témoin cet Iſope qui a fait toutes ces belles Tables, où il fait parler tous les animaux. Mais à propos, je ne ſonge pas que je vous empêche de finir votre hiſtoire

Je vais donc continuer, lui dit Carlos, puiſque vous le voulez. J'arrivai des champs avec mon troupeau ; & dès qu'on m'eut appris l'accident qui étoit arrivé à ma chere Clémence, je courus effrayé à ſa chambre ; la paſſion en ce moment ne me permit pas de raiſonner ſur ce que j'allois faire ; l'empreſſement que j'avois de la voir me faiſant approcher de ſon lit, & repouſſer même ceux qui me faiſoient obſtacle ; on voulut me repouſſer moi même comme un curieux indiſcret & incivil ; malgré toutes ces réſiſtances, je me jettai aux pieds de ſon lit ; je pris ſes belles mains

& je les arrosai de mes larmes ; je fis enfin, dans le transport de ma douleur, des actions qui parurent tenir de la folie aux uns, & qui donnerent lieu à des préjugés encore pires aux autres. La belle-mere fut d'abord au criminel, cette conjoncture lui parut tout-à-fait propre à éteindre entierement l'affection de son mari pour Clemence.

Quand je fus revenu à moi (car je ne sçais où étoit mon esprit ou mon jugement) je compris bien que mon action auroit des suites, qui d'un côté tendoient à me chasser comme un homme trop libre & trop familier pour un domestique, & même suspect ; de l'autre, Clemence alloit être la victime de tous ces soupçons injurieux ; je ne me hazardai pas davantage de l'aller voir ; & quand on me parloit de ce qui s'étoit passé, je répondois qu'on avoit tort de faire un crime à un domestique de l'affection qu'il paroissoit avoir pour ses maîtres, tout ce qu'on pouvoit dire au fond ne m'embarrassoit pas beaucoup par rapport à moi, mon plus grand chagrin dans cette conjoncture étoit de n'avoir personne dans la maison à qui je puisse me confier

fier pour écrire à ma chere Clemence, afin de prendre avec elle des meſures pour nous mettre à l'abri des perſécutions qui devoient ſuccéder à ſa convaleſcence, cela m'obligeoit de rôder autour du pavillon où étoit ſa chambre, parce qu'étant dans la même peine que moi, j'avois lieu de croire qu'elle ſe montreroit dès qu'elle pourroit ſe lever,

Elle le fit en effet, ce fut pour moi une grande conſolation; car j'ignorois l'état de ſa ſanté comme ſi j'en euſſe été à cent lieues, elle m'écrivoit tous les jours, & jettoit ſes lettres par une fenêtre qui donnoit dans le jardin, où j'allois le ſoir à la brune les chercher, & j'attachois en même tems au fil qui tenoit la ſienne une réponſe qu'elle tiroit à elle par le moyen de ce fil qui étoit attaché à ſa fenêtre. Ce fut par ce moyen que j'appris ce qu'elle pouvoit découvrir de ſes affaires, & la réſolution où elle étoit de ſe tirer de ce déplorable état, dès qu'elle ſe ſentiroit aſſez bien remiſe pour marcher; j'aurois bien pû faire quelques préparatifs pour rendre notre fuite moins pénible, mais il étoit dange-

reux d'en faire, j'avois lieu de croire qu'on m'obſervoit, & en manquant le coup il n'y avoit plus à revenir, c'eſt cette crainte qui nous a obligés de partir ſans ſonger ſeulement à ce qui pouvoit nous être néceſſaire, nous ne ſongions qu'à nous éloigner promptement, & comme il étoit aſſez naturel de croire qu'on envoyeroit après nous, nous avons pris le chemin des bois où la nuit nous a ſurpris réduits à l'état où vous nous avez trouvé, & ſans vous, notre cher ami, qu'il ſemble que le ciel ait conduit vers nous, pour nous ſecourir dans l'extrême beſoin où nous étions, peut-être aurions-nous ſuccombé à la fatigue & à la faim, n'oſant même nous montrer dans les lieux où avec de l'argent nous aurions pû trouver ce qui nous étoit néceſſaire.

Le jour finit preſque en même tems que l'hiſtoire, & l'on arriva bien-tôt après à un autre village éloigné de douze lieues de la maiſon de Clemence, & éloigné d'une route fréquentée, de ſorte qu'on commençoit à ne plus craindre. Dès qu'on fut entré au cabaret, Clemence pria l'hôteſſe de vouloir bien qu'elle couchât avec elle; à moins

qu'elle n'eut quelque petit cabinet particulier à lui donner, l'hôteſſe lui trouvant une fiſionomie tout-à-fait modeſte, lui dit qu'elle coucheroit avec ſa fille qui étoit bien propre, & votre frere (car il paſſoit pour tel) & votre valet s'accommoderont comme ils pourront dans la chambre où vous ſouperez, je n'ai que ce lieu-là à vous donner.

Quand elle fut aſſûrée de ſon gîte, elle demanda ſeulement une couple d'œufs frais, & ſe coucha, Carlos & Sancho qui n'avoient pas moins beſoin de repos; ne firent pas de façon de partager le lit & de coucher enſemble, & n'eurent pas beſoin qu'on les berçât pour bien dormir.

Le lendemain Sancho, qui paſſoit pour un domeſtique, prit le ſoin de tout, il garnit le biſſac de tout ce qu'il put trouver, il mit le bât à l'âne & le biſſac en croupe, & après un déjeuner tel qu'on pouvoit faire dans un pauvre cabaret; on ſe mit en marche.

Il ne leur arriva rien de remarquable en trois jours qu'ils marcherent encore enſemble, avant que d'arriver au Toboſo. Sancho par complaiſance les

entretint de ſes avantures paſſées, ce qui leur fit couler le tems agréablement, il n'y avoit guerre d'apparence qu'on les ſuivît, & quand on l'auroit fait, il eût falu avoir main-forte pour les faire retourner. Ils paſſerent ainſi les trois jours, où la converſation plaiſante de Sancho les dédommagea de leurs chagrins paſſés; enfin le quatriéme jour vers le midi ils arriverent au Toboſo. Sancho mit Clemence entre les mains de ſa parente qui la reçût parfaitement bien, & prit bientôt après congé, on voulût le rembourſer des frais du voyage, il le refuſa généreuſement. Clemence cependant jugeant que cela pourroit l'incommoder, enveloppa dix ducats dans un papier, & les gliſſa adroitement dans la baſque de ſon pourpoint, & après l'avoir bien fait dîner, on le laiſſa partir pour aller chez lui.

CHAPITRE XIX.

Arrivée de Sancho à ſa maiſon, ce qui ſe paſſa entre lui & ſa femme.

SANCHO fut obligé de coucher en chemin, parce qu'il étoit tard quand il partit du Toboſo, & que l'âne étoit fatigué, il n'arriva à la Roda que le lendemain.

Son retour chez lui fit bien du plaiſir à ſa femme qui ne l'attendoit pas ; & qui le croyoit en Barbarie, hélas ! s'écria-t-elle, en le voyant, qu'eſt-ce qui s'attendoit, mon mari, de vous voir aujourd'hui, vous n'êtes donc pas allé à cette Barbarie comme vous diſiez, tu n'y es pas, femme, lui répondit-il, notre gendre a bien d'autres brayes (comme on dit) à retourner, car je penſe qu'il eſt en procès avec le Chevalier des Miroirs, qui prétend faire caſſer le teſtament de Don Quichotte, & ſi je ne me trompe pas, & que le teſtament ſoit caſſé, notre gendre n'a plus de part à cette affaire. Je voudrois bien ſçavoir ſi notre Bailly de la Roda

a connoiſſance de ce procès que j'ai renvoyé par devant lui. Comment dites-vous, mon mari, reprit Thereſe, que vous avez renvoyé ce procès, qu'eſt-ce que cela veut dire. Ho! par la mardi, femme, repartit Sancho, tu es bien impatiente, tu voudrois qu'on te dît tout en quatre mots, & cela ne s'emmanche pas comme tu l'entens, & pour te ſatisfaire, je te dirai que notre gendre m'envoyoit querir pour me faire Alcade de Blandanda, & comme j'étois Alcade de Blandanda, j'ai jugé je ne ſçai combien de cauſes, tout comme quand j'étois gouverneur, & toute la premiere que j'ai jugé, c'étoit une comportance (comme ils diſent) du Juge de la Roda, contre un autre Juge qui diſputoient entre deux de cette affaire. Mais tout ce que je te dis-là paſſe ton eſprit, & c'eſt tout comme ſi je ne t'avois rien dit, il ſuffit ſeulement de te dire que je me ſuis laſſé d'avoir la tête rompue de toutes ces chicannes, ou quand on n'étoit pas content du jugement que je rendois, on me prenoit à partie : comme ſi le Juge étoit garand des folies des plaideurs. Enfin finale que j'ai

planté-là la commiſſion d'Alcade, auſſi-bien que je fis le gouvernement, & m'en ſuis revenu ſans prendre congé de perſonne, & me voilà.

Il ne faut pas demander, mon mari, lui dit Thereſe, ſi vous avez bien gagné de l'argent; de l'argent femme, reprit bruſquement Sancho, au diable qui a vû un maravedis de tous les procès que j'ai jugé, il eſt vrai que j'avois la table de notre gendre, & que je n'avois qu'à dîner, & m'aller coucher à ma commodité, quand il n'étoit pas jour d'Audience. Mais me voilà bien reconforté au bout du compte, pour un Juge un petit d'honneur qui ne remplit pas la bourſe, Monſieur l'Alcade, parci, Monſieur l'Alcade, par-là & puis votre Seigneurie, & voilà le Juge bien refait avec cet honneur, c'eſt pourtant la folie des gens d'aujourd'hui, & il leur eſt avis que quand on leur a fait de grandes ſalutations & qu'on les a traités de Seigneurie, ils n'ont plus beſoin de dîner, & ils vous font là deſſus des procès, pour ſçavoir à qui il appartient de paſſer le premier à l'Egliſe, & à qui aura du pain benis devant ou après, & le Juge vit de

toutes ſes ſotiſes. Quand il ſçait bien faire valoir ſon métier, mais il faut apprendre bien des façons & des civilités pour être Juge en ce pays-là, & des queſtions de droit, & des queſtions de fait, & comment il s'y faut prendre pour ſe moucher & pour cracher, & puis comment il faut ſe comporter à table pour manger, & puis ſi on a envie de lâcher un vent, il faut des façons à tout cela; & que diable ſçais-je encore mon gendre m'en débita un jour une enfilade, il y auroit à apprendre juſqu'au jugement dernier, & pour le couper court, j'ai renoncé à toutes ces façons, & j'ai tout laiſſé-là, & me voilà auſſi avancé comme quand je ſuis parti; nû, je ſuis ſortis du ventre de ma mere, & nû, j'y rentrerai, & quand on ne donne point de piece à changer, il n'y a point de monnoie à rendre.

Quoi mon mari, repartit Thereſe, il eſt poſſible que vous n'ayez rien raporté depuis près de ſix mois que vous êtes parti, & que vous avez tant eu de mal à ce que vous dites. Je ne dis pas cela, femme, reprit Sancho; car je mentirois, puiſque j'ai gagné cent francs par le chemin qu'une belle Dame

m'a fait donner, pour avoir fait arrêter trois voleurs de grands chemins, & je te vais tout montrer, ſi ce n'eſt que j'ai acheté cet âne pour une raiſon que je te conterai à loiſir, tiens femme, lui dit Sancho, en lui montrant l'argent, voilà tout ce que j'ai, je te donne le reſte tu n'as qu'à me fouiller; & pardi, reprit Thereſe, j'en aurai le plaiſir.

Thereſe en effet ſe prit à fouiller dans toutes les poches de ſon mari, & ne manqua pas de trouver dans une des baſques de ſon pourpoint le papier où étoient les dix écus d'or que Clemence y avoit mis, elle ſerra le paquet dans ſon ſein, ſans dire mot, & ſans que Sancho le vit; parce qu'il étoit prévenu qu'il n'avoit rien que ce qu'il avoit montré, elle fit encore une ſeconde revûe des poches, & ne trouvant plus rien, elle lui dit enſuite vraiment notre gendre avoit bien affaire de vous faire dépenſer de l'argent à ce voyage pour ne rien gagner, ſi cette charge ne rapporte rien, il n'y a pas grande preſſe, j'aime autant mon écuelle vuide que rien dedans, c'eſt qu'il ne ſçavoit que faire de cet emploi, &

il croyoit que vous ſeriez bien aiſe d'avoir l'honneur d'être Alcade de Blandanda, ou d'être auprès de votre fille, mais pour ne rien gagner, il vaut autant que vous reſtiez auprès de votre femme.

Cependant Thereſe ayant fait ſouper & coucher ſon mari, s'en fut dans un petit cabinet à l'écart pour voir ce qui étoit dans le papier, & voyant les dix ducats, il n'a pas ſongé à cela, dit-elle en elle-même, dix ducats valent pourtant bien la peine d'y ſonger, lui dirai-je, ne lui dirai-je pas, attendrai-je qu'il m'en parle le premier, c'eſt peut-être quelque commiſſion qu'on lui a donnée: ſi cela eſt, il s'en ſouviendra, je m'en vais toujours les ſerrer, ce qui eſt bon à prendre eſt bon à rendre en tout cas, & ſi d'ici à huit jours il n'en parle pas, je m'en acheterai un bel & bon habit avec des bandes de velours, & c'eſt peut-être bien ma fille qui lui a donnée cet argent pour cela, eſt-ce qu'il ne faut pas que la mere de Madame la Comteſſe de Blandanda ſoit habillée en Dame de conſéquence; il ſeroit beau la voir auprès de ſa fille avec

une cotte de drap vert & des ſabots à ſes pieds, & qu'on dît en la voyant ainſi mal acoutrée, c'eſt la mere de Madame la Comteſſe de Blandanda telle que vous la voyez, & on n'en voudroit rien croire : allons nous coucher & nous verrons d'ici à huit jours ce qui en ſera.

Sa réſolution étant priſe, elle ſe fut coucher, elle comptoit avec ſoin les jours qu'elle s'étoit propoſée d'attendre que ſon mari ſe ſouvînt des ducats, & les huit jours ſe paſſerent ſans qu'il en parlât, & comment en auroit-il parlé, puiſqu'il ignoroit qu'il les eut, elle lui dit même quelque choſe pour rappeller la mémoire, & ne ſçachant que penſer de ſon ſilence, parce qu'il ne paroiſſoit guere naturel qu'un homme comme lui eut dix ducats ſans le ſçavoir, elle le voulut ſonder encore par une queſtion qu'elle lui fit, combien valent, lui dit-elle, dix ducats ? valent-ils plus que dix écus d'or, ma foi femme, lui répondit-il, je ne le ſçais pas bien au juſte ; car il faudroit ſçavoir d'où ſont les ducats. On dit qu'il y en a de différentes façons, & je n'en ai jamais eu, que je ſçache, en ma poſſeſſion.

Tout ce discours devoit assûrement rappeller la mémoire de Sancho, & son silence la mit dans une peine extrême ne sçachant ce qu'elle en devoit faire, cependant après bien des raisonnemens faits avec elle même sur ce sujet : elle conclut à ce qu'elle avoit résolu d'abord, & pour passer des résolutions aux effets : elle dit à son mari qu'elle alloit au marché pour vendre des fromages, & s'acheter quelque chose, & elle employa presque les dix ducats en étoffe, en doublure, & en tout ce qu'il faloit pour lui faire un habit complet avec les petites fournitures, & elle le demanda à l'ouvriere pour la fête de la Toussaint qui approchoit.

La couturiere ne manqua pas de parole, & Therese qui brûloit d'impatience de se carrer dans les ruës de la Roda, & dans l'Eglise avec ce bel habit, s'en fut le mettre pour la premiere fois chez une voisine à qui elle avoit fait confidence de la chose, & revint ainsi parée chez elle se montrer à son mari. Sancho la voyant si brave, la regarda long tems se promener en se carrant, & se rengorgeant, passer & repasser devant lui sans dire une pa-

role, à la fin la démangeaiſon de parler lui prit, ho, oui, Madame Thereſe, lui dit-il, je vois bien que vous êtes belle, que vous avez bon air, que vous marchez comme une Reine, on vous prendroit quaſi pour une femme de conſidération comme vous voilà harnachée, & il ſe tût, & s'entretint un quart d'heure de ſes penſées ſur ce ſujet. Madame Thereſe Gutiere ſe dit-il à lui-même, vous m'auriez quaſi la mine d'avoir fait un galand pendant que Sancho Panſa votre mari n'y étoit pas, & qui eſt ce galand qui vous a donné ce bel habit, & puis vous entendez bien, mon ami Sancho, ce qui s'enſuit; car un galand ne donne pas un habit comme celui-là qu'il ne lui en revienne quelque choſe, & cela ſuppoſé, il s'enſuivroit delà que maître Sancho en porteroit une petite paire, après s'être ainſi parlé à lui-même, il ſe reprit à parler à ſa femme.

Mais encore, Madame Thereſe Gutiere, lui dit-il, qui eſt-ce qui vous a donné ce bel habit, c'eſt vous mon mari, lui répondit-elle, en lui faiſant une révérence, c'eſt moi, reprit-il, fort ſurpris, & où diable aurois-je pris l'ar-

gent, je n'en ſçais rien mon mari, lui dit-elle, en lui faiſant encore une révérence, & en quelles eſpeces étoit cet argent, reprit-il; en beaux ducats, lui répondit elle, en beaux ducats, effrontée menteuſe, lui dit-il, en ſe levant de ſon ſiége. Ho, pour le coup vous en avez bien menti, puiſque je n'ai jamais eu de ducats que je ſçache; voyez cette effrontée de me ſoutenir à ma barbe que je lui ai donné des ducats, laiſſez-moi faire, je ſçaurai le court & le long de cette hiſtoire.

Tandis que Thereſe ſe carroit en ſe promenant chez elle, ou dans les ruës de la Roda en allant à l'Egliſe, Sancho jaloux tout de bon, ruminoit dans ſa tête qui pouvoit être ce galand: il faut, diſoit-il, que ce ſoit un homme aiſé, & je ne connois perſonne dans tout le pays qui le ſoit aſſez pour faire une pareille dépenſe pour une maîtreſſe. Thereſe cependant diſoit à tout le monde que c'étoit ſon mari, & il n'oſoit la démentir; d'un côté l'habit lui faiſoit honneur, de l'autre ce préſent ſuppoſé fait par un galand tournoit à ſa honte, & dès qu'il étoit ſeul avec ſa femme, il rappelloit toujours cet

habit en grondant & ſecouant la tête.

Thereſe un ſoir en ſe chauffant, le voyant tout de bon pris de jalouſie lui fit le recit d'une hiſtoire qu'elle avoit inventée pour le pouſſer à bout là-deſſus, mon mari, lui dit-elle, il faut que je vous avoue tout : comme vous étiez à Blandanda, il entra un ſoir ſur la brune un Cavalier de bonne mine qui prenant notre maiſon pour une hôtellerie, mit ſon cheval à l'écurie, & dit au métayer de lui donner ce qu'il faloit, le métayer crut que c'étoit un ami, il penſa le cheval, lui donna de la provande & de la litiere, le maître cependant entra dans notre cuiſine, s'aſſit auprès du feu, défit ſes bottes : & me demanda de quoi je le regalerois à ſouper. Sancho étoit d'une application extrême à écouter ce recit qui ne lui promettoit rien de bon. Thereſe pourſuivit ainſi.

Je dis à ce Cavalier, reprit-elle, que ce n'étoit pas ici une hôtellerie, mais que pour lui faire plaiſir (attendu qu'on étoit éloigné du Bourg & qu'il étoit nuit,) on tâcheroit de l'accommoder, je vous ſerai bien obligé Madame, me répondit-il, (en payant cela

s'entend) que me donnerez-vous donc à ſouper ? on coupera, lui dis-je, le cou à un poulet, & on vous l'accommodera avec une petite ſalade. Vous êtes la maîtreſſe, reprit-il, il ne faut pas le demander ! pour vous ſervir, Monſieur, lui répondis je ; c'étoit un dimanche, & j'étois un petit propre : parbleu, repartit le Cavalier, le ſervice que vous m'offrez n'eſt pas de refus, je ſuis heureux de m'être ſi bien rencontré ; voilà ma foi une jolie femme ; c'eſt pour vous mocquer : lui répliquai-je, que vous me faites ces cajoleries ; non, je vous le jure, reprit-il ; Hé, où eſt votre mari ? voilà, dit Sancho, un homme bien curieux ; qu'eſt-ce que tu lui répondis ?

Je lui répondis, mon mari, continua Thereſe, que vous étiez allé à quarante ou cinquante lieuës d'ici voir notre fille qui étoit mariée. Hé bien, femme, dit Sancho, après ; après, mon mari, reprit Thereſe ? il me dit, quoi vous avez déja une fille mariée ! Hé quelle âge avez-vous ? j'ai, Monſieur, lui répondis-je, trente-huit ans..... Hé bien, femme, interrompit Sancho, après ; après, mon mari, repli-

qua

qua Thereſe, il me dit, comme ſurpris, trente-huit ans ! vous n'en paroiſſez pas vingt-cinq, & un honnête homme s'acommoderoit fort bien d'une femme comme vous; c'eſt pour rire, lui dis-je, ce que vous dites; hé bien, femme, dit Sancho, après; après, reprit Thereſe? il me dit, non parbleu, Madame, c'eſt bien ſérieuſement, & je vous trouve tout-à fait à mon gré &c. Hé bien, femme, dit bruſquement Sancho, après; Hé dame, mon mari, repartit Thereſe, il me dit après: notre hôteſſe, ſi vous le trouvez bon, mettez deux poulets à la broche, & nous ſouperons enſemble; Ho, Ho, femme, interrompit Sancho, voilà un homme qui va bien vîte en beſogne, après; après, mon ami, reprit Thereſe? je fis ce qu'il me dit, & comme nous étions à table, il recommença à me faire des cajoleries ſur ma beauté, & ſur mes beaux yeux, & ſur mes dents, & ſur mes cheveux, & ſur ceci, & ſur cela; Hé bien, femme, dit Sancho après, acheve donc: Hé bien, mon mari, reprit Thereſe, qu'eſt ce que vous voulez que je vous diſe? voilà tout. Ho, Madame la cà-

rogne, dit alors Sancho, en ſe levant de colere, vous n'avez garde de dire le reſte, & je me ſouviens que les oreilles me cornoient à Blandanda, & il m'étoit avis que ce galand te diſoit : il faut bien, Madame, mériter la faveur que je vous demande par quelque petite libéralité, & fouillant à ſa poche, dit : tenez, Madame, voilà, une, deux ; trois, quatre, dis moi de bonne foi combien il t'en donna ; dequoi mon mari, lui répondit Thereſe ? de ducats ; car je vois bien à préſent que c'eſt cet amoureux qui vous a donné les ducats dont vous avez acheté cet habit, & je ne me ſouviens plus du nombre, & puis quand Madame Thereſe Gutiere vit les ducats comptés ſur la table, le diable la tenta ; voilà, dit-elle en elle-même, de quoi m'avoir un bel & bon habit, & je ſerois bien bête de le refuſer, & j'aurai toujours cela de reſte, qui ne me coûtera rien, & je me carrerai comme une Princeſſe avec cet habit ; car il me ſemble que je t'entens raiſonner, & puis Madame Thereſe après avoir peut-être fait quelques petites façons pour qu'on la crût plus ſage, a mis la main

ſur les ducats, & voilà l'hiſtoire de l'habit; n'eſt-ce pas ? je ſçavois bien que je te prendrois par le bec. Thereſe vouloit le détromper de cette erreur, mais il ne voulut pas ſeulement l'entendre, il gronda un quart-d'heure entre ſes dents, lui fit des menaces par ſignes, & fut ſe coucher.

Thereſe fut fâchée après de lui avoir fait cette hiſtoire, elle fit tout ce qu'elle pût pendant la nuit pour le radoucir, Sancho lui tourna le dos, & ne répondoit aux careſſes de ſa femme qu'à coups de coudes, elle ſe fâcha auſſi voyant qu'il n'entendoit point de raiſon, les voilà enfin brouillés tout-à-fait.

Il ſe leva, & fut ſe promener, en repaſſant dans ſon eſprit ce Cavalier, ces ducats & cet habit, & en rêvant à tout cela, il ſe ſouvint d'une converſation qu'il avoit eu avec ſon maître, comme ils alloient à Sanlucart la derniere fois, au ſujet du raccommodement d'un amant avec ſa maîtreſſe, ou d'un époux avec ſa femme après un petit divorce, & qu'il lui ordonna d'aller battre Dulcinée: me voilà, ſe dit-il en lui-même, brouillé avec ma

femme, & ſi jamais je me raccommode avec elle, nous taterons donc de ce plaiſir pour voir ſi cela eſt ſi doux, ſi ſenſible que le diſoit mon maître, & je ne ferai point la paix de plus de quinze jours tout exprès pour cela; ſi tu ſçavois Sancho, me diſoit-il en ce tems-là combien les larmes qu'on répand en ſe raccommodant ſont douces, combien on trouve de goût à les répandre ſur le viſage d'une maîtreſſe, ou d'une épouſe, & les mêler avec les ſiennes, tu ne ſerois pas ſurpris de l'ordre que je te donne d'aller maltraiter mon épouſe de ma part, afin de la mettre en colere contre moi, & qu'à ſon retour je goûte ce délicieux plaiſir du raccommodement; ſi faut-il que je me régale une fois en ma vie de ce plaiſir.

Thereſe en ce moment le fut joindre dans les champs où il ſe promenoit, elle voulut encore le détromper en achevant le recit de ſon hiſtoire, mais Sancho prévenu, & qui croyoit en ſçavoir aſſez, réſolu de gronder un peu de tems, la repouſſa à coups de poings, & la fit retourner à la maiſon à coups de pieds au cul, accompagnés d'injures qui convenoient

au ſujet, & fut les jours ſuivans coucher avec ſon garçon. Ce divorce s'augmentoit de jour en jour par les invectives qui ſe diſoient de part & d'autre, Sancho croyoit avoir raiſon, & Thereſe après avoir tâché envain de le radoucir, ſe moquoit de ſa jalouſie, ils furent pluſieurs jours ſans ſe parler.

Il y avoit près d'un mois qu'il étoit de retour, lorſqu'un matin ayant grondé bien fort contre ſa femme, il fut à l'écurie, mit le bas au griſon, & ſortit de chez lui ſans ſçavoir où il alloit, quand il fut à demi quart de lieue, il retint la bride de ſon âne pour délibérer avec lui-même ſur le chemin qu'il devoit prendre, parce qu'il étoit à un carrefour où il y en avoit deux ou trois, tantôt il vouloit aller à la Roda paſſer le jour au cabaret avec ſes amis, & puis il vouloit aller d'un autre côté, enfin il lui vint en penſée d'aller au Toboſo voir Clemence, & apprendre des nouvelles de ſon mariage avec Carlos, Thereſe fut fort en peine de lui pendant trois jours qu'il fut abſent, elle crut qu'il ſeroit retourné à Blandanda, elle ſe repentit bien

alors de lui avoir fait cette hiſtoire, quoique ſon intention en la lui faiſant, fût de découvrir s'il étoit poſſible, d'où ces ducats pouvoient venir, elle ne pouvoit s'imaginer par quelle avanture il avoit dix ducats ſur lui ſans le ſçavoir, & elle craignoit toujours que ce ne fut quelque commiſſion dont on l'eût chargé, & que lorſqu'il s'en ſouviendroit, il lui falut remplacer cet argent que ſa ſotte vanité lui avoit fait employer un peu imprudemment.

Sancho cependant faiſant tomber tout ſon chagrin ſur ſon âne, lui donna tant de coups de talon & de bâton, qu'il arriva le même jour au Toboſo, quoiqu'il y eut neuf ou dix lieues de la Roda, il coucha au cabaret & fut le lendemain faire ſa viſite; Clemence le reçut fort bien, elle lui apprit que Carlos étoit retourné à Salamanque, pour informer ſon pere plus au long à ſon ſujet, & apporter ſon conſentement, elle lui apprit enſuite tous les mouvemens que ſa belle-mere ſe donnoit pour traverſer leur bonheur, & ſe diſpenſer de rendre compte des effets dont elle s'étoit emparée, & l'inutilité de ſes peines par la chaleur

& les ſoins que ſa couſine prenoit pour ſes intérêts, ce qui paroiſſoit d'autant plus preſſant, que s'il arrivoit que ſon pere vint à mourir, comme on avoit lieu de le craindre, il ſeroit bien plus difficile après ſa mort de faire reſtituer les effets mobiliers, que pendant qu'il vivoit encore, & l'on étoit convenu de part & d'autre que le mariage ne ſeroit point conſommé que lorſque ces affaires ſeroient finies, & qu'elle ſeroit en pleine poſſeſſion du bien de ſa mere.

Après que Clemence eût rendu compte à Sancho de toutes ſes affaires, elle ſe tourna vers ſa couſine qui étoit préſente, & lui parlant, je dois, lui dit-elle cette complaiſance au Seigneur Sancho Panſa, pour les obligations que nous lui avons, ſans lui, ſans le ſecours que le ciel nous donna ſi à propos par ſon moyen, je ſerois peut-être morte à préſent: ſa bonté pour moi fut juſques là d'acheter une bourique, conſidérant la peine que j'avois à marcher; il fit enfin la dépenſe de tout le voyage, perſuadé peut-être que nous manquions d'argent pour nos beſoins.

C'eſt votre grace, Mademoiſelle, interrompit Sancho, car j'avois entendu que Carlos avoit mis la main ſur la bourſe aux ducats que votre belle-mere vous avoit volés, & cela me fit bien rire en moi-même, & pourquoi n'aurois je pas ris? on dit bien que le diable ſe rit d'un voleur qui en vole un autre, par la mardi ſi j'euſſe été à ſa place, je n'en aurois pas moins fait, & quand il y en auroit eu cinq cens au lieu de cinquante, elle ne l'auroit pas échapé, cela s'eſt auſſi trouvé à peu près de même; notre ami, lui répondit Clemence, car il y en avoit le double de ce qu'elle m'avoit volé: mais vous me faites ſouvenir de vous demander une choſe, dites-moi, je vous prie, n'avez-vous rien trouvé dans la baſque de votre pourpoint; non répondit Sancho, pourquoi me demandez vous cela? eſt-ce que vous avez perdu quelque choſe que vous me ſoupçonnez d'avoir trouvé ſans vous la rendre; ce n'eſt pas là ma penſée, notre cher ami, reprit Clemence, & pour ne vous pas tenir plus long-tems en peine, c'eſt que j'avois mis moi-même ce quelque choſe dans votre baſque, & je ſuis bien aiſe

de

de ſçavoir ſi cela n'a pas été perdu ? Sancho alors ſe prit le doigt avec les dents, & répondant à Clemence. Ho, par la mardi, lui dit-il, notre ouvriere a mis la main deſſus, étoit-ce pas des ducats ? Oui notre ami, reprit Clemence, il n'étoit pas juſte que vous nous euſſiez défrayés le long du chemin, & que ſans nous connoître nous fuſſions à votre charge, comme je vis que vous refuſiez ce qu'on vous offroit, je pris dix ducats dans un papier & vous les mis dans votre poche &... Dix ducats, interrompit Sancho, eſt-ce que vous vous moquez ? je n'en dépenſai peut-être pas deux, car pour le prix de l'âne, puiſqu'il me reſte, il ne le faut pas compter. Nous ne comptons pas de ſi près, repartit Clemence, avec les gens à qui nous avons tant d'obligation, il eſt juſte que votre bonté & votre généroſité ſoient recompenſées, & puiſque votre femme les a trouvés cela ſuffit. J'avois ôté, dit Sancho, tout ce que je croyois avoir d'argent, & je lui dis que je lui donnois le reſte, & elle s'en eſt achetée un bel habit. Cela me fait plaiſir, repliqua Clemence, & pour qu'elle ſe reſſente auſſi de ma re-

connoiſſance, je vais lui donner pour elle un petit paquet de coëffures qu'elle accommodera à ſon uſage, & faites-lui bien mes complimens.

On régala fort bien Sancho, & on lui promit de le faire avertir pour venir avec ſa femme aux nôces : il paſſa tout le jour à les entretenir de ſes avantures, & ſa converſation leur parut ſi réjouiſſante, qu'on lui réitera pluſieurs fois qu'on l'envoyeroit avertir, & qu'il ne manquât pas de venir ; il le promit, & le lendemain dès la pointe du jour, il partit pour retourner chez lui.

Comme il repaſſoit en ſon chemin tout ce qu'il avoit penſé de ſa femme, il diſoit à lui-même ; voyez ce que c'eſt que de juger mal. Mon maître défunt le diſoit bien, que c'eſt un grand peché, parce qu'on n'eſt pas le maître de retenir ce qui eſt une fois échapé de notre bouche, & bien plus grand encore quand on ne parle que ſur le témoignage des autres qui envenimment toujours ce qu'ils diſent, ou ſur des ſoupçons fondés ſur quelques apparences : que ſeroit ce donc, ſi j'avois repandu le bruit de ce que je penſois en moi-même ? ma femme ſeroit des-

honorée pour toujours par un coup de langue échapé, & tout ce que je pourrois dire après coup ne raccommoderoit pas ſa réputation ; car le monde eſt méchant, & croit bien plûtôt le mal que le bien ; au fond elle n'a pas tort, je lui avois donné tout ce qui étoit dans mes poches, elle y a trouvé les ducats & elle s'en eſt acheté un habit, elle dit à tout le monde, & à moi même, que c'eſt moi qui le lui ai donné, elle ne ment point, & cependant je l'ai maltraitée injuſtement, ſur de mauvaiſes penſées que je me ſuis fouré dans ma tête.

Sancho s'entretint tout le long du chemin ſur ce ſujet : l'hiſtoire même dit qu'il pleura d'avoir battu ſa femme ; car il étoit naturellement bon, il ne ſçavoit comment réparer cette faute, il n'oſoit quaſi retourner chez lui, tant il étoit pénétré de confuſion. Après toutes ces refléxions, il dit : il faut pourtant bien ſe reconcilier, car notre Curé nous le prêche ſouvent, & ce ſera pour le coup que nous eſſayerons ſi ce raccommodement eſt ſi doux qu'on le dit. Il arriva enfin chez lui, aſſez embarraſſé de la maniere dont il

pourroit s'y prendre pour faire ſa paix.

Il fit d'abord le malade pour l'attirer, mais elle ſe moqua de ſa maladie; après avoir reſté une heure dans une chaiſe immobile, il ſe leva & fut pour l'embraſſer, elle le repouſſa d'un coups de poings & fut ſe renfermer dans une chambre; il la ſuivit, mais il ne put y entrer, il fut obligé de faire le chien couchant à la porte: femme, lui dit-il, pourquoi me venois-tu rabâcher aux oreilles cette hiſtoire, le diable te tentoit pour lors, ſi cette hiſtoire eſt véritable, tu es une bête de me l'avoir dit; ſi elle eſt fauſſe, c'eſt le diable qui te l'a fourée dans la tête pour chercher noiſe; pour les ducats je ſçai bien à préſent que ce n'eſt pas le Cavalier dont tu me parlois qui te les a donnés, & c'eſt ce qui me fait douter de ton hiſtoire. Tu as donc tort de m'avoir frappée, lui dit-elle, au travers de la porte? Hé bien oui j'ai tort, lui répondit-il, ouvre-moi donc, ma petite Thereſe & faiſons la paix. Eh oui, reprit-elle, cela s'emmanche comme tu le dis; j'ai le viſage tout meurtri des coups que tu m'as donnés. Hé bien, repartit Sancho, tu m'en

donneras une fois autant, & tu me meurtrira auſſi le viſage, & je te pardonne tout. Cela me guériroit bien, repliqua t elle, quand je te meurtrirois, il faudroit que j'euſſe encore la peine de te panſer.

Enfin après bien des dits & des redits de part & d'autre, elle ouvrit la porte, & ils s'embraſſérent; elle lui fit encore bien des reproches & ſe prit à pleurer, Sancho ne lui répondit plus, crainte de la fâcher, & ſe prit à pleurer auſſi, ils reſtérent ainſi toujours embraſſés un quart-d'heure dans le ſilence, leurs larmes & leurs ſoupirs diſoient aſſez ce qui ſe paſſoit dans le cœur: Sancho reprit enfin la parole, & lui dit, femme, ce que me diſoit mon maître eſt bien véritable, que le raccommodement a quelque choſe de doux, jamais je n'ai ſenti tant de plaiſir, & toi femme. Et moi de même mon mari, lui répondit elle, il m'eſt avis que je ne ſuis plus moi-même, tant la joie eſt répandue par tous mes ſens, & je ne ſçaurois bien te dire combien je ſuis aiſe. Hé bien ma petite Thereſe, reprit Sancho, il y a près de vingt ans que nous ſommes enſemble,

& nous ne connoiſſions pas encore ce plaiſir, parce que nous n'avions jamais grondé tout de bon, & puiſque tu le trouves ſi doux auſſi bien que moi, je ſerois d'avis que nous nous donnaſſions de fois à autres quelques coups de poings par les machoires ſans rime ni raiſon, afin de gronder ſeulement huit jours, pour nous regaler après du plaiſir du raccommodement; mon maître me le diſoit bien que cela reveille la tendreſſe, & qu'on s'en aime mieux après, & tu vois bien qu'il en ſçavoit plus long que nous; baiſe-moi donc ma petite femme; & puis je te dirai toute l'hiſtoire des ducats. Eh mon Dieu! mon ami, lui dit-elle, ne faudra-t-il pas que vous les rendiez? Ne te mets pas en peine de cela, lui répondit-il, je te donne l'habit que tu en as acheté, & l'on me donne les dix ducats, j'ai encore un paquet à te donner, où tu trouveras bien de petites nipes, & pour te dire tout en peu de mots, on m'avoit mis en cachette ces ducats dans ma poche, parce que j'avois refuſé l'argent qu'on m'avoit voulu donner pour payement des ſervices que j'avois rendus à ces jeunes

gens par le chemin. Tu me fais un grand plaiſir, mon ami, repartit Thereſe, de me dire cela, car je craignois toujours qu'il nous falût rendre ces ducats, mais cela étant ainſi, l'habit eſt donc bien à moi, & puis voilà que tu me donnes encore de quoi me faire de belles gorgerettes & des bonnets à dentelles & des bouts de manche à mes chemiſes, & je ne ſerai plus habillée en gueuſe, & on me fera déſormais la révérence quand je paſſerai, & je me carrerai comme un coq-d'inde qui fait la rouë, & je ne ferai pas ſemblant de voir les gens, & je n'irai pas à cette heure me familiariſer avec tout le monde, comme quand j'étois mal accoutrée, & ils me montreront au doigt par envie, & ils diront tout ce qu'ils voudront, & je ne m'en metrai pas beaucoup en peine, &..... Femme, interrompit Sancho, tout ce que tu nous enfile-là ne remplit pas le ventre, qu'as-tu à nous donner à ſouper; car vois-tu avec tes beaux habits & ta carure, il faut un petit ſonger à la cuiſine, & une belle robe ne vaut pas un bon repas, c'eſt comme on dit, belle montre & peu de rapport, & c'eſt

tout comme ces gens vaniteux dont les villes fourmillent qui ne ſongent qu'à parer les dehors, afin qu'on leur faſſe bien des ſalutations par les ruës, & qu'on croye que c'eſt quelque choſe, & ce n'eſt rien, ils ont des habits couverts d'or & d'argent, & bien ſouvent point de chemiſe à leur dos, & ſe contentent d'une croute de pain frotée d'ail pour tout potage; écoute femme, ne va pas te fourer cette maniere de vivre dans la tête, je te le dis tout net, la peau touche de plus près que la chemiſe, & on ſe paſſe mieux d'un beau pourpoint que de pain, enfin le raccommodement ſe fit malgré ces petites remontrances; le ſouper ſuivit, & Sancho couché près de ſa femme, lui jura, à ce que dit l'Hiſtoire, qu'il reſteroit toujours avec elle à faire valoir ſa métairie, & qu'il renonçoit pour jamais & aux Royaumes & aux Gouvernemens; qu'il ne vouloit être ni Roi, ni Gouverneur, ni Alcade, & que toutes ces dignités bien conſidérées n'avoient rien que le nom qui pût éblouir, & que le repos dans ſon état étoit mille fois plus déſirable.

Fin du ſixiéme & dernier Volume.

2549738 A

B.5.5.569
C125497 3 8